Project Gutenberg's La fille des indiens rouges, by Émile Chevalier

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with

almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or

re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included

with this eBook or online at www.gutenberg.org

Title: La fille des indiens rouges

Author: Émile Chevalier

Release Date: April 26, 2006 [EBook #18263]

Language: French

\*\*\* START OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK LA FILLE DES INDIENS ROUGES \*\*\*

Produced by Rénald Lévesque

LA FILLE

DES

INDIENS ROUGES

H. EMILE CHEVALIER

PARIS

CALMANN-LÉVI, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

A MON AMI

CH. DUBOIS DE GENNES

Te souviens-tu, Charles, de nos débuts littéraires? t'en souviens-tu,

dis-moi? C'est à Maubeuge. Nous étions simples dragons, après avoir

aspiré, à Saint-Cyr, à l'épaulette d'or. Grand désenchantement! Mais à

cette époque d'espérances, d'illusions, que nous importait une corvée

de litière! N'avions-nous pas dans notre giberne plusieurs bâtons de

maréchal? Ah! mon ami, le bon, le beau temps! Cependant, toi tu t'en

allais cultivant la Muse, entre une garde de police et une garde

d'écurie, et moi j'osais,--ô Mars, l'eussiez-vous cru?--ruminer un

roman à l'école de peloton ou à l'exercice à cheval! T'en souviens-tu,

Charles? dis-moi, t'en souviens-tu? Oui, c'était à Maubeuge. Certain

matin, après la soupe, supérieurement brossés, astiqués, cirés à l'ail,

en veste et pantalon de petite tenue, nous montâmes les marches de

l'escalier d'un journaliste. Comme nous tremblions! T'en souviens-tu,

Charles? Ne s'appelait-il pas Meurs, ce brave homme? Il nous reçut

gracieusement, et cependant nous avions la chair de poule. Timidement

tu lui tendis tes vers, moi ma prose. T'en souviens-tu, ami? t'en

souviens-tu? Puis avec quelle anxiété nous attendîmes l'apparition de

la petite feuille de Maubeuge! N'est-ce pas que la perspective de nos

premiers galons ne nous causa point fièvre plus brûlante!

Où sont-ils ces jours, cher ami? Notre coeur s'est ridé depuis. Nous

avons blanchi, laissé bien des joies, bien des amours, bien des caresses

aux épines de la vie! Et pourtant aujourd'hui, après vingt ans de

séparation, nous nous retrouvons au même point; une plume à la main.

Laisse-moi donc me rappeler avec bonheur la matinée de Maubeuge, en te

dédiant ce livre, qui le prouvera une fois de plus que l'homme n'échappe

guère à sa vocation.

H.-E. CHEVALIER.

\_Paris, 7 février 1865.\_

LA FILLE

DES

INDIENS ROUGES

I

L'INSURRECTION

--Je vous répète, maître, que les hommes sont mécontents. Ils menacent

de se révolter.

--Est-ce pour cela que tu es venu me troubler?

--Mais...

--Mais... qu'on donne la cale sèche aux plus mutins et qu'on fasse

courir la bouline aux autres! Par Notre-Dame de Bon-Secours, c'est moi

qui commande à bord, et je veux être obéi, entends-tu, Louison?

--Sans doute, sans doute, maître. Cependant, si j'osais...

--Quoi?

--Vous êtes plus savant que moi, maître, plus savant que nous tous, oh!

nous le savons bien!...

--Au but!

--C'est, répondit timidement Louison, que les vivres commencent à

manquer sur le \_Saint-Rémi\_. L'eau est à moitié gâtée, et encore ai-je

été obligé de diminuer les rations ce matin.

Puis, s'enhardissant, il ajouta d'un ton plus décidé:

--Nos gens crient, voyez-vous, maître Guillaume. Ils disent, comme ça,

que depuis trop longtemps nous tenons la mer; que ce n'était point pour

un voyage de découvertes, mais bien pour faire la pêche des \_molues\_

qu'ils se sont embarqués; qu'il n'existe aucune terre dans ces parages;

que, s'ils cèdent davantage à votre obstination, une mort affreuse les

attend au milieu des glaces qui nous environnent, et...

--Et tu partages leurs appréhensions! interrompit maître Guillaume en

haussant les épaules.

--Oh! essaya Louison avec un air de dignité blessée.

--Ne nie point, par Notre-Dame de Bon-Secours, ne nie point; je te

connais, mon gars, tu es aussi couard que le dernier de nos novices.

Mais, sois tranquille, je ferai, à mon retour à Dieppe, un bon rapport

de ta conduite!

--Je ne croyais pas, maître, avoir manqué à mes devoirs, repartit

Louison avec une humilité feinte, car il accompagna ces paroles d'un

regard haineux, quoique habilement dissimulé sous la paupière.

--Assez sur ce sujet! s'écria Guillaume en frappant du pied. Comment

nommes-tu les rebelles?

--Il y a d'abord: Cabochard, Brûlé-Tout, Gignoux Loup-de-Mer, puis...

--Ce sont les meneurs, ceux-là, n'est-ce point?

--Je le présume, maître.

--Alors, qu'on leur inflige la grand'cale!

--J'avais pensé que la cale sèche...

--J'ai dit la grand'cale, et sur-le-champ. Cet exemple assouplira

les autres. Sinon, je brûle la cervelle au premier qui grogne! Par

Notre-Dame de Bon-Secours, un pareil ramas de coquins me dicter des

lois! Ignorent-ils qui je suis, après trois mois de navigation ensemble!

Ignorent-ils que le capitaine Guillaume Dubreuil a servi sur les

vaisseaux du roi, avant de commander cette coquille de noix, et qu'il

n'est pas homme à se laisser imposer par des pleutres de leur espèce!

--Et s'ils se révoltaient? hasarda Louison.

--S'ils se révoltaient! répéta, avec un accent plein de mépris, le

patron du Saint-Rémi, en mettant la main sur la crosse d'un pistolet

pendu à sa ceinture.

--Ils en parlent! insista l'autre.

--Allons, va! et la route toujours au nord-ouest, dit Guillaume d'une

voix souriante, comme si la frayeur n'avait aucune prise sur son âme.

C'est qu'il n'avait pas une nature vulgaire, Guillaume Dubreuil, patron

du bateau pêcheur le Saint-Remi. Né, en 1465, d'une famille bourgeoise,

habitant la petite ville de Dieppe, il avait été voué à la cléricature.

Ses progrès dans les sciences et l'étude des langues anciennes et

modernes furent rapides. Et, quoiqu'il témoignât plus de goût pour

l'histoire et la géographie que pour la scholastique religieuse, on

espérait que le jeune élève deviendrait une des gloires de l'ordre de

saint Benoît, auquel ses parents l'avaient destiné. Mais s'il était

intelligent, studieux, âpre au travail, Guillaume n'avait pas l'humeur

facile. De brûlantes passions fermentaient dans son coeur: passions

en opposition complète avec les réserves, les austérités et les

mortifications du cloître.

Un jour, le frère gardien du monastère où il aurait dû s'apprêter à

recevoir les ordres vint, tout benoît, tout contrit, annoncer au

père Dubreuil que son fils avait pris la clef des champs, après avoir

escaladé les murs de la sainte retraite.

Je vous laisse à penser le courroux et le chagrin qu'éprouva le

bon bourgeois. Vainement fit-il courir après son fugitif, vainement

promit-il une forte récompense à quiconque lui en donnerait des

nouvelles. Durant plusieurs années, on n'en entendit plus parler.

Cependant, après avoir jeté le froc aux orties, le jeune Guillaume

s'était engagé dans un régiment au service d'Anne de France, dame de

Beaujeu, alors en hostilités avec les ducs d'Orléans, de Bourbon et

divers grands seigneurs qui lui disputaient la régence de Charles VIII.

Notre échappé du couvent se signala dans plusieurs occasions, notamment

à la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier, en 1488, où il contribua à la

capture du duc d'Orléans, depuis Louis XII.

A cette époque, Guillaume Dubreuil avait vingt-trois ans. Du rang de

piquier à pique simple, par lequel il avait débuté dans l'armée, il

était parvenu au grade d'enseigne, après avoir passé tour à tour

par ceux de piquier à pique sèche, piquier à corselet, arquebusier,

mousquetaire, lampassade, caporal et sergent. Mais pour le récompenser

de sa valeur dans l'affaire de Saint-Aubin-du-Cormier, Anne lui fit

donner le commandement d'une bande.

Décidément, la fortune présentait elle-même au jeune officier sa main

si recherchée. Il n'avait qu'à se laisser conduire, et bientôt on le

verrait mestre-de-camp d'un régiment, puis colonel-général, et pourquoi

pas maréchal plus tard? En ces temps de troubles, de ligues, de

révolutions, un homme de coeur ne pouvait-il viser aux plus hautes

dignités? Il ne s'était guère écoulé plus d'un siècle depuis la mort

de Bertrand Du Guesclin. La mémoire de ses brillants succès enflammait

encore l'esprit chevaleresque du siècle.

Mais déjà Guillaume était fatigué de l'état militaire, qui n'offrait

plus d'émotions à son âme ardente, avide de nouveauté. La paix, qui

suivit le traité de Sablé, acheva de le dégoûter d'une carrière où

l'avait jeté le hasard, bien plutôt qu'une vocation sérieuse.

La profession de marin, les combats en mer, les tempêtes, les

expéditions lointaines, avaient été, dans le jeune âge, l'objet de

ses rêves. Il résolut de réaliser enfin des aspirations si souvent, si

chaudement caressées. Grâce à la protection du sire de La Trémoille,

qui s'était intéressé à lui depuis la glorieuse journée de Saint-Aubin,

Dubreuil obtint de passer comme officier sur un des navires du roi. Il

y apprit rapidement l'art nautique, et, dès 1494 il pouvait espérer

d'arriver promptement au commandement d'une galéasse, quand le bruit des

merveilleuses découvertes de Christophe Colomb vint allumer de nouveaux

désirs dans sa fougueuse imagination.

Dubreuil demanda à la cour l'autorisation d'aller tenter les mers. Il

prétendait trouver, par le nord-ouest, un passage au Cathay (la Chine),

assurant que cette voie, infiniment plus courte que celle de la mer

Rouge ou du cap de Bonne-Espérance,--tout dernièrement reconnu par les

Portugais,--serait pour la France une source de richesses incalculables.

Sa requête fut appuyée par La Trémoille. Mais Charles VIII, qui venait

de s'affranchir de la tutelle de sa soeur, et qui, stimulé par Louis

d'Orléans, briguait le royaume de Naples, Charles VIII se souciait plus

du tournois militaires que de commerce, de victoires éclatantes sous le

doux ciel de l'Italie que de problématiques conquêtes maritimes.

«Patientez, écrivit La Trémoille à son protégé, jusqu'à ce que le roy,

nostre sire, ait terminé la guerre, et il vous octroyera cette faveur

que sollicitez.»

Patienter! Est-ce que la poudre attend pour faire explosion, après que

l'étincelle a été mise en contact avec elle?

Guillaume Dubreuil n'était pas homme à ajourner l'exécution d'une

idée, quand une fois elle avait jailli dans son cerveau. Rétif à la

contradiction, son caractère ne savait supporter les retards. Ce qu'il

voulait, il le voulait tout de suite, et il se serait fait briser plutôt

que de ployer, lorsqu'il s'était mis en tête d'accomplir une chose,

bonne ou mauvaise.

Aussi donna-t-il immédiatement sa démission; puis il revint à Dieppe, où

ses parents l'accueillirent comme l'Enfant Prodigue; et, sans perdre un

instant, se fit nommer capitaine ou patron d'un des bateaux qui, depuis

de nombreuses années, allaient faire la pêche de la morue et du hareng

sur les bancs que nous nommons aujourd'hui bancs de Terre-Neuve.

D'où lui était venue cette résolution? Pourquoi, à la fleur de l'âge,

avait-il échangé un poste magnifique contre l'emploi assez peu considéré

de pêcheur? Le père Dubreuil, ses amis, ses compères n'y comprenaient

rien. Pour eux, il était fou, possédé du diable, il finirait

certainement mal. Le vulgaire est ainsi fait: ce qu'il ne conçoit pas,

il l'interprète toujours de méchante façon. Mais que ces braves gens

eussent encore jugé bien plus sévèrement le pauvre Guillaume, s'ils

eussent connu ses desseins!

Inutile de rapporter toutes les tentatives mises en oeuvre pour

l'empêcher de partir. Par bonheur, il avait affaire à des armateurs

intelligents et discrets, à qui il avait communiqué son plan et qui

l'approuvaient.

Pour lui, ils affrétèrent le Saint-Remi, joli brick de cent vingt

tonneaux, monté par trente hommes d'équipage et pourvu de provisions

pour un an.

Guillaume leva l'ancre au commencement de mars de l'année 1494, et,

après une pénible traversée de plus de trois mois, atteignit le 55° de

latitude nord et le 40° de longitude ouest, sans avoir aperçu aucune

terre.

Malheureusement, les vivres étant de mauvaise qualité, on avait dû en

jeter la plus grande partie par-dessus bord, et une voie d'eau s'étant

déclarée dans la cale, plusieurs barriques avaient été avariées. De là,

murmures parmi l'équipage, ignorant que bientôt les montagnes de glace

lui fourniraient de l'eau douce à discrétion, et qui eût préféré

la pêche à un voyage dont il ne voyait pas la fin et dont le but

l'intéressait médiocrement. Si la diminution forcée des rations avait

donné lieu à ces murmures, les rigueurs de la température, au point où

était parvenu le navire, ne tendaient pas à les faire cesser.

La mer était continuellement houleuse, couverte de montagnes de glace

énormes, entre lesquelles le vaisseau avait souvent peine à se frayer

passage; le vent soufflait avec une âpreté qui gelait les doigts des

matelots employés à la manoeuvre, et le ciel, toujours voilé, toujours

sombre, ou bien roulait d'épais nuages noirs, précurseurs de tempêtes

effroyables, menaçant à chaque minute d'engloutir le misérable brick,

ou bien il s'ouvrait pour laisser échapper des tourbillons de neige,

si pressés que l'air en devenait compact, si aveuglants que les plus

intrépides gabiers hésitaient à monter alors dans les hunes.

Encore, si le commandant du Saint-Remi eût été un de ces patrons doux et

familiers, comme le sont habituellement ceux des bateaux-pêcheurs! Lui

doux! Jour de Dieu! jamais une punition n'était assez dure, jamais la

moindre infraction à la discipline n'était pardonnée! Lui familier! Il

ne parlait qu'a son second, Louison, surnommé le Borgne, parce qu'il

avait perdu l'oeil droit dans une rixe, et il ne lui parlait que pour

les affaires du service. Aussi, Louison détestait-il Guillaume.

Accoutumé à traiter en égaux les patrons des navires où il était

employé, le second n'avait pu se faire à la fierté du capitaine. Sans

instruction, il jalousait celle de son supérieur; sans tenue vis-à-vis

de ses subalternes, il ne s'expliquait pas la hauteur de Dubreuil, bien

qu'elle l'irritât et le portât à des hostilités contre lui.

Sourdes d'abord, ces hostilités prirent un caractère moins secret

quelques jours avant l'époque de notre récit. Dubreuil était trop occupé

ou trop altier pour y prêter attention. Sa négligence ou son orgueil

lui fut funeste, car Louison, exaspéré contre ce despotisme tout à fait

inusité sur les bateaux-pêcheurs, attisa, au lieu de les réprimer, les

dispositions des matelots à la révolte.

Les plaintes dont il se faisait l'écho officieux étaient autant

les siennes que celles de l'équipage; et en sortant de la cabine de

Dubreuil, après la conversation rapportée plus haut, furieux du mépris

qui avait accueilli ses déclarations, il jura de tirer, sans plus

tarder, de son capitaine une vengeance terrible.

Les têtes étaient montées, le complot prêt, rien de plus facile que de

le faire éclater.

Louison le Borgne ordonna au clairon du bord de sonner l'appel.

Bientôt, les matelots furent alignés sur le pont. Ce matin-là, le

temps était assez clair; mais le froid avait doublé d'intensité, et les

pauvres marins, exposés à cette atmosphère glaciale, sentirent le

sang se figer dans leurs veines. Ils grelottaient et avaient peine à

conserver l'immobilité réglementaire. Quelques récriminations furent

chuchotées.

Louison feignit de ne pas entendre.

Après avoir lentement fait l'appel, il cria:

--Le Cabochard, quittez les rangs!

Un gros gaillard, au visage renfrogné, sournois, s'avança vers le

second.

--Par ordre du patron, continua celui-ci, vous êtes condamné à la

grand'cale.

--A la grand'cale! fit le matelot frissonnant de terreur.

--Oui, poursuivit impitoyablement Louison, vous êtes condamné à la

grand'cale \_par ordre, du patron\_.

Et il appuya avec force sur ces derniers mots.

--Mais il veut donc me faire mourir, le capitaine! A la grand'cale par

une froidure pareille! Et qu'est-ce que j'ai fait, dites-moi?

--Ah! répondit Louison, avec une apparente commisération, tu as désobéi,

tu as clabaudé, dit le capitaine. Allons, déshabille-toi.

Cabochard tourna les yeux sur ses camarades comme pour leur demander

conseil.

--Non non! crièrent à la fois plusieurs d'entre eux; non, non! ne te

déshabille pas. C'est une monstruosité de vouloir plonger maintenant un

homme dans l'eau. Nous ne le souffrirons pas. A bas le patron! à bas!

Un imperceptible sourire de satisfaction plissa les lèvres de Louison.

--Le fait est, insinua-t-il à mi-voix, que c'est un rude châtiment. Le

capitaine n'aura pas réfléchi. Je vais, si vous le voulez, intercéder

auprès de lui pour que la cale sèche soit substituée...

--Point de cale, point de punition! hurlèrent les matelots.

--Silence dans les rangs! enjoignit Louison.

Puis il ajouta:

--Brûlé-Tout, Gignoux, Loup-de-Mer, recevront la même peine, par ordre

spécial du capitaine.

Mais un concert d'imprécations formidables couvrit aussitôt ces paroles.

On eût dit que l'équipage n'attendait que cet instant pour exprimer

ouvertement, violemment, sa haine contre Guillaume Dubreuil. Les rangs

furent rompus, et les matelots furieux, vociférant, rugissant comme

des bêtes féroces qui viennent de briser les barreaux de leur cage, se

précipitèrent en tumulte vers la poupe du navire.

C'est que, s'il est cruel dans toutes les saisons et sous tous les

climats, le supplice de la grand'cale est particulièrement affreux dans

les mers boréales, car on sait qu'il consiste à hisser le patient, par

une corde, à l'extrémité de la grand'vergue, puis à le laisser tomber

dans l'eau, du côté droit du navire, par exemple, et à le ramener à

gauche du bâtiment, en le passant par-dessous la quille.

Sans doute, en prononçant cette terrible sentence contre les mutins,

Dubreuil avait oublié la latitude sous laquelle il naviguait. Sa

sévérité n'allait pas jusqu'à l'inhumanité, son amour-propre jusqu'à la

tyrannie. Mais, lassés de ses procédés, s'exagérant à l'envi la rigueur

de ses intentions, les hommes du Saint-Remi profitèrent avidement d'une

circonstance qui semblait justifier, en quelque sorte, la conjuration

qu'ils avaient ourdie contre lui.

L'hypocrite Louison fit mine de vouloir les arrêter. Dans le fond, il

était enchanté de la réussite de ses intrigues.

--Qu'allez-vous faire, camarades! qu'allez-vous faire? disait-il de sa

voix mielleuse, en se plantant devant le capot d'échelle.

--A mort! à mort! à mort le patron! beuglaient les forcenés.

Et, écartant Louison, qui n'opposa aucune résistance, ils se

précipitèrent dans la cabine du capitaine.

Assis devant une table chargée de manuscrits, de cartes et d'instruments

de mathématiques, Dubreuil était si absorbé par son travail que les

clameurs de la révolte n'étaient point arrivées à ses oreilles. Il avait

les yeux fixés sur une mappemonde de parchemin, écrite en lettres rouges

et enluminée de riches couleurs, suivant la mode du temps. Conformément

à l'opinion reçue, dans cette carte, Jérusalem se trouvait placée au

centre de la terre. En haut de la feuille on lisait le mot; Orient, au

bas, celui d'Occident; à droite, Midi, à Gauche, Septentrion. Entre deux

lignes, se coupant à angles droits au point désigné pour représenter

Jérusalem, les profils des trois parties du monde connu, Europe, Asie,

Afrique, étaient dessinés assez exactement. Mais les limites des régions

n'offraient que des lignes droites ou légèrement courbées, sans angles

saillants et rentrants. De petites enceintes figuraient les montagnes.

Les îles se montraient sous la forme d'un o, et deux lignes parallèles,

d'une inexorable rigidité, annonçaient les fleuves. Sur la gauche,

un pointillage, fraîchement exécuté, indiquait les terres découvertes

depuis peu par Christophe Colomb.

--Sans nul doute, pensait Dubreuil, le passage que je cherche existe;

sans nul doute, il se doit trouver, là-haut, vers le 70° de latitude,

aux confins de quelque vaste continent. Si la raison, si les

connaissances modernes ne nous en donnaient la certitude, les

historiens, les géographes, et jusqu'aux poètes de l'antiquité,

surgiraient de leurs tombes pour nous l'apprendre. Hérodote parle d'une

mer qui se glace par la rigueur du froid, Onomacrite n'affirme-t-il pas

que, pour revenir dans leur patrie, les Argonautes ont franchi l'Océan

de Saturne? Qu'est-ce que l'Océan de Saturne? Qu'est-ce, sinon la mer

du Septentrion? Plus tard, trois siècles après, Antoine Diogène ne

compose-t-il pas un roman dont les héros voyagent aussi sous le cercle

arctique? Pline le Naturaliste raconte que le célèbre Pythoeas de

Marseille, qui vivait en 338 avant Notre-Seigneur Jésus-Christ, a abordé

à Thulé, c'est-à-dire en Islande, puisque pendant vingt-quatre heures il

a vu le soleil sur l'horizon. Et, ajouta-t-il à voix haute, en plaçant

la main sur un manuscrit ouvert devant lui, voici Sénèque qui, dans sa

\_Médée\_ lance une prédiction dont un insensé seul oserait contester la

valeur:

..... Venient annis Sæcula seris, quibus Oceanus Vincula rerum laxet,

et ingens Pateat tellus, Tiphysque novos Detegat orbes, née sit terris

Ultima Thule.[1]

[Note 1: Luc, ANN. SENEC. Trag., p. 159.]

Cette Thulé signifie-t-elle autre chose que les régions polaires? On

rapporte que, dès le IXe siècle, les Norwégiens se sont élevés jusqu'au

68° de latitude, qu'ils y ont colonisé une île placée sous le 65°, et

qu'un de leurs navigateurs, Oshu, envoyé par Alfred le Grand, tenta, en

873, de traverser le pôle. Ne peut-on, par cette voie, se rendre dans le

puissant et luxueux empire du Cathay, dont le livre de Marco Polo,

que voilà là sur ma table, fait de si féeriques récits? Oh! trouver ce

passage! le trouver! Quelle gloire! Mais je le trouverai, je le veux, et

rien ne saurait ébranler ma volonté. Plutôt périr que d'abandonner mon

entreprise!...

En achevant ces mots, Guillaume s'était levé le visage rayonnant des

feux du génie. Il allait monter sur le pont pour prendre le méridien,

quand, soudain, une douzaine de matelots frénétiques envahirent sa

cabine, fondirent sur lui et le désarmèrent avant qu'il eût pu faire un

mouvement pour se défendre.

Des accusations sauvages, des menaces plus sauvages encore lui étaient

jetées à la face. Mais Dubreuil avait trop de superbe pour essayer de

se justifier, ou implorer la compassion des rebelles. L'expression de

«misérables!» fut la seule qui lui échappa. Aussitôt qu'il eut compris

l'impossibilité de faire rentrer les mutins dans le devoir, il se

retrancha dans une hautaine impassibilité.

On le garrotta, puis on le transporta sur le tillac, on il fut attaché

solidement au pied du grand mât.

Les insurgés délibérèrent ensuite sur son sort. Les uns demandaient sa

mort immédiate, d'autres se bornaient à désirer son emprisonnement dans

la fosse aux lions. Pour concilier les deux partis, Louison le Borgne,

qui s'était alors tout à fait rangé du côté des perturbateurs, proposa

de descendre le patron avec une chaloupe à la mer, et de l'y abandonner.

Cet avis réunit à l'instant tous les suffrages.

Bientôt un canot flotte à l'arrière du \_Saint-Remi\_. On y dépose

quelques morceaux de biscuit, quelques livres de lard, et on y jette le

malheureux Dubreuil, après avoir tranché ses entraves.

Alors, pour la première fois, il daigne ouvrir la bouche.

--Donnez-moi au moins une carte marine, un compas, une boussole, dit-il.

--Non, brigand, tu n'auras rien, répond Cabochard, en lui montrant le

poing du haut de la dunette.

Et d'un coup de hache, il largue la corde qui amarrait la chaloupe au

vaisseau.

Au même moment, Guillaume vit son second, qui, monté sur le gaillard

d'arrière, avait déjà pris le commandement et ordonnait d'une voix

retentissante!

--Pare à virer!

II

LES SAUVAGES

Qui,--au sein d'un rêve charmant, où la gloire et la fortune

s'unissaient pour lui faire cortège,--n'a été réveillé en sursaut par le

ricanement amer de la fatalité. Combien plus lourdement alors pèsent sur

les épaules les afflictions qui suivent, qui assaillent le pauvre mortel

dans sa pénible marche à travers la vie! combien plus vivement les

pointes acérées de l'incertitude pénètrent ses chairs! combien alors

aussi, quand son âme n'est pas bardée du triple airain dont parle le

poète, le désespoir y a facile accès!

En moins d'une heure, Guillaume Dubreuil avait dû tomber du pinacle

des plus brillantes espérances dans un état voisin de la misère la plus

complète, la plus irrémédiable. Quel homme n'aurait perdu la tête, ne se

serait abandonné à l'abattement!

Voyez-vous ce mince canot, ce fragile esquif délaissé au milieu d'un

océan courroucé, dont les vagues vert-sombre ne montrent à l'oeil qu'un

gouffre sans fond, et rugissent, comme des tigresses déchaînées, contre

les montagnes de glaces, aux tranchantes arêtes, qu'elles bercent avec

une amoureuse fureur, en les couvrant de baisers dévorants!

La voyez-vous danser à la pointe des lames, la frêle embarcation! Ne

tremblez-vous pas qu'elle soit, tout à l'heure, brisée comme verre ou

engloutie dans les flots inexorables!

Et cet homme, ce malheureux, il va périr aussi! Qui le pourrait sauver?

Qui pourrait l'arracher aux fatals embrassements de l'abîme jaloux de sa

proie? Car loin, loin s'en est allé le navire où naguère commandait en

souverain maître cette victime des passions humaines. De son canot il ne

distingue plus, hélas! que les perroquets du vaillant \_Saint-Remi\_,

si ferme à la mer, si docile à la brise, si propre à captiver les

tendresses d'un vrai marin.

Encore quelques moments, elle hardi vaisseau disparaîtra tout à

fait, Guillaume Dubreuil restera seul, seul avec sa pensée en face de

l'immensité, de l'éternité.

Rassurez-vous pourtant. Notre capitaine n'a pas été pétri de la même

argile que le commun des hommes. Ainsi que sa charpente physique, son

moral est un composé de bronze et d'acier, et le sang qui coule dans ses

artères a les propriétés du vif-argent.

Dès que l'amarre qui retenait le canot au \_Saint-Remi\_ eut été coupée,

Guillaume arrima rapidement ses provisions, puis il fixa dans la

carlingue un petit mât oublié au fond de l'esquif, avec une voile, et

envergua cette voile, qu'il déploya, après avoir reconnu l'aire de vent.

Il soufflait grand frais du nord-est.

Guillaume savait qu'il ne devait pas être éloigné de plus île deux

degrés de la côte du Groënland, où les Danois avaient autrefois formé un

établissement. Ce fut vers ce point qu'il essaya de diriger sa course.

Heureusement, il était chaudement couvert; car il faisait un froid des

plus vifs. Mais, sans boussole, sans instruments propres à déterminer

exactement sa position, l'infortuné ne pouvait compter que sur un hasard

bien douteux pour arriver à un port de salut.

La journée fut triste, la nuit plus triste encore. Cependant le courage

du capitaine demeurait indomptable, quoique dans la soirée précédente,

il eût remarqué qu'il n'avait pas une goutte d'eau abord. Pour remédier

autant que possible à ce mal, il s'était approché d'une banquise, y

avait assujetti son canot, et, grimpant sur le banc de glace, avait

détaché les congélations supérieures, qui, formées par les pluies et les

neiges fondues, produisent, on le sait, une eau assez potable.[2]

[Note 2: Les expériences chimiques ont démontré aujourd'hui que

la congélation de l'eau a des effets assez analogues à ceux de son

ébullition. Le résultat est presque le même. Par exemple, l'eau de mer

bouillie se dépouille presque entièrement, par évaporation, des sels

qu'elle tient en combinaison. Si l'on condense la vapeur ainsi élevée,

la quantité d'eau dégagée de sel égalera environ les deux tiers du

tout. Or, ceux qui ont eu l'occasion de s'assurer du fait savent

qu'indépendamment des parties qui reçoivent les neiges et la pluie du

ciel, la substance des icebergs se composa de deux tiers d'eau pure.

Cela est si vrai que les baleiniers, destinés à la pêche dans le détroit

de Davis ou sur les côtes du Groënland, n'emportent qu'une faible

provision d'eau, certains qu'ils sont d'en trouver en abondance dans

les icebergs, ou les îles de glace, comme ils les appellent. Beaucoup de

glaçons, de dimensions relativement médiocres, sont même traversés par

des veines bleues, remplies d'eau de neige congelée, très-potable.]

Ayant étanché sa soif et recueilli une certaine quantité de ces glaçons

pour les besoins à venir, il reprit sa périlleuse navigation.

Le lendemain et jours suivants n'apportèrent aucun changement à la

terrible situation du capitaine, sinon que le temps s'adoucit et devint

peu à peu supportable. Rappelons-nous, au surplus, qu'on touchait à la

fin de juin. Alors, même à une grande élévation dans la mer polaire,

l'atmosphère arrive souvent à un degré de chaleur extrême, sans que

les glaces qui obstruent l'Océan septentrional subissent d'altérations

sensibles.

Quoique Guillaume ménageât ses minces provisions, autant qu'il pouvait

sans épuiser ses forces, elles diminuèrent trop vite. Bientôt, il

entrevit l'heure où elles lui feraient entièrement défaut. Parfois, ses

yeux avides interrogeaient l'espace, cherchant à discerner un cap, une

voile à l'horizon. Et rien! rien que des icebergs ou montagnes de

glaces bleuâtres, une mer également bleue, un ciel gris d'une désolante

monotonie. Parfois aussi un mirage décevant lui faisait prendre pour

la terre une de ces masses cristallisées; mais, peu après, la réalité

cruelle lui montrait son erreur.

La faim commençait à le tourmenter. Sans succès il avait essayé de

pêcher avec une ligne faite des fils de sa chemise et d'un morceau

de fer pour hameçon; sans succès il avait essayé d'attraper un de ces

goélands qui voletaient fréquemment autour de son esquif et par leurs

cris perçants semblaient insulter à sa détresse.

Pour comble de misère, l'eau douce allait lui manquer aussi, car l'Océan

se dégageait, et les collines flottantes où Dubreuil allait la chercher

se faisaient plus rares.

Un matin, après un jeûne de vingt-quatre heures, il s'éveilla aux

torturantes injonctions de son estomac, qui réclamait impérieusement de

la nourriture. Sa langue était sèche, ses lèvres eu feu. Pour apaiser la

soif ardente dont il était consumé, Dubreuil se mit à laper le givre que

la fraîcheur de la nuit, jointe à la chaleur de son corps, avait fait

éclore, en blanches étoiles, sur ses vêtements.

Pauvre et insuffisante ressource!

A midi, il se sentait épuisé, lorsqu'une forte brise chassa son canot

vers un immense champ de glace qui s'étendait à perte de vue à tribord.

On eût dit la côte d'une vaste terre. A mesure qu'il en approcha,

Guillaume éprouva une indicible sensation de plaisir. Était-ce une île?

était-ce le rivage qu'il demandait à Dieu avec tant d'instance?

Pour la première fois, depuis une semaine, le soleil s'était levé. En

éclatant sur la ligne de glace, ses rayons lui imprimaient les couleurs

les plus chatoyantes, les formes les plus fantastiques, les plus

variées. C'étaient des pics sveltes comme des campaniles, des tours

aussi majestueuses que celles de nos basiliques, les unes rondes,

d'autres carrées, celles-ci coiffées d'un chapiteau gothique, celles-là

munies de créneaux et mâchicoulis. Ailleurs, on remarquait une voûte,

une arche de pont; ailleurs une ville avec ses remparts, ses églises,

ses monuments publics. Dominant le tout, sur une hauteur, se dressait le

royal palais, avec «ses murailles de granit, sa colonnade, sa terrasse

italienne, et le soleil qui la colorait la rendait éblouissante, comme

un de ces temples d'or où demeuraient les dieux Scandinaves.»

Spectacle enchanteur, unique, que l'on admire dans cette partie du

monde seulement, comme si la nature eût voulu la consoler, par des

magnificences sans rivales, des duretés si grandes qu'elle a eues,

d'ailleurs, pour elle, à tous autres égards!

Malgré sa faiblesse, malgré les besoins pressants qui le tenaillaient,

Dubreuil contemplait, ébloui, ravi, du fond de son esquif, le magique

panorama déroulé sous ses regards.

Mais il fallait songer à aborder; car, en supposant que ce ne fût pas la

rive d'une terre, cette barrière de glace devait procurer au capitaine

l'eau qui lui était si nécessaire et peut-être quelque chose à manger!

L'opération présentait de grandes difficultés, notre marin étant fort

débile; il n'avait à sa disposition d'autre outil qu'un croc à lance,

trouvé dans le canot, et la muraille se dressait perpendiculairement à

des hauteurs extraordinaires.

Mais elles étaient déchiquetées en anses, baies, fiords; et Guillaume

espéra trouver une entrée où son canot serait à l'abri des coups de mer

et où lui-même pourrait débarquer.

Cette fois, son attente ne fut pas trompée.

Dans un goulet profond, creusé entre deux promontoires de glace, dont le

sommet surplombait à plus de trois cents pieds d'élévation, il découvrit

une sorte d'escalier naturel, conduisant, par une pente douce, à la

crête de ces falaises.

La brise le poussait droit dans le goulet. Il n'eut donc besoin de se

servir du croc que pour empêcher le canot de heurter trop violemment,

quand il loucha au rivage.

Après l'avoir amarré à une saillie de glace, Dubreuil, s'appuyant au fût

de son croc, descendit sur la plage et se mit à genoux, pour remercier

Dieu de l'assistance inespérée qu'il venait de lui accorder.

Il n'y a point d'athées dans les grandes infortunes. Jamais l'Être

Suprême ne manque de se révéler à elles avec sa sublime éloquence.

Pour courte qu'elle eut été, la prière de Guillaume n'en fut pas moins

fervente.

Montant ensuite quelques marches de l'escalier, il but à longs traits,

avec cette volupté inexprimable que seuls connaissent ceux qui ont

souffert les atroces brûlements de la soif, il but l'eau fraîche

qui, sous l'ardeur du soleil, coulait par des rigoles du faite de la

banquise.

L'apaisement de ce premier besoin lui rendit une partie de ses forces.

Pour surcroît de bonheur, au bout de cinq minutes, et en arrivant à

la cime de l'iceberg, il aperçut, dans une crevasse, un nid d'oiseau

aquatique, contenant cinq oeufs gros comme ceux du canard. Je laisse à

penser si cet aliment sain et nourrissant fut vite avalé!

Un peu restauré, le capitaine examina alors le lieu où il était parvenu.

C'était une plaine de glace sans bornes,--glace à droite, glace à

gauche, glace en avant,--qui allait se fondre dans un incalculable

lointain, avec la dégradation progressive de l'azur céleste. Pourtant,

ça et là, des monticules étincelant au soleil, et, à une longue

distance, quelques vapeurs légères, se tordant en spirales dans

l'espace, rompaient l'uniformité de ce champ d'albâtre.

Les vapeurs étaient-elles produites par la fumée d'un feu ou par l'un

de ces vastes lacs qui, en été, se forment fréquemment au-dessus des

banquises? Question bien intéressante pour notre marin! Il tâchait de

la résoudre, quand un grondement sourd et caverneux attira son attention

d'un autre côté.

Guillaume se tourne avec vivacité et voit, à cinquante pas de lui, un

monstre qui s'ébat amoureusement sur la glace.

De couleur grisâtre moucheté de brun, monté sur deux pattes fort

courtes, qu'on jugerait incapables de porter le poids de son corps,

l'animal avait vingt pieds de longueur, autant de grosseur et la figure

générale d'un poisson, sauf la tête, ovale; garnie aux coins de la

gueule de soies piquantes et armée de deux défenses, comme celles d'un

éléphant».

Son mufle hideux était éclairé par des yeux rouge-vif, qui lui donnaient

un air de cruauté sanglante.

C'était une vache marine, morse, walrus ou hippopotame septentrional.

Dubreuil n'en avait pas encore vu; mais il avait lu assez de

descriptions de ce gigantesque amphibie pour le reconnaître, il savait

aussi que, inoffensif si on le laisse en repos, le morse devient

terrible lorsqu'il est attaqué, surtout en mer, où, plus d'une fois, il

a renversé et fait chavirer, avec ses redoutables dents crochues, des

embarcations chargées d'hommes.

Sans être un mets délicat, sa chair est mangeable. Plusieurs tribus

sauvages en font leurs délices, et les pêcheurs européens ne la

dédaignent pas.

Guillaume savait encore cela, et il avait faim!

C'est la pire des conseillères que la faim! Mais aussi elle donne de la

vigueur à l'impotent, du courage au poltron, de l'habileté au niais.

Que ne fait-elle-pas pour celui qui possède naturellement ces qualités!

Dubreuil les possédait, les deux dernières du moins, à un degré

supérieur:--avec celles-là, on supplée aisément à la première, quand

elle ne fait pas absolument défaut.

Mais, pour se risquer à demander sa nourriture à une pareille bête,

pesant deux à trois mille livres, il faut avoir des armes, être-en

nombre; Dubreuil était seul, il n'avait pas d'armes. Devait-il imposer

silence à son appétit? devait-il fermer impitoyablement l'oreille aux

gémissements de son estomac? devait-il détourner les yeux de cette

masse, de graisse luisante; fascinatrice, j'allais dire parfumée, qui

l'entretiendrait dans l'abondance durant des mois entiers! car près

du pôle les ménagères ont un avantage très-appréciable: les vivres ne

craignent guère la corruption; ils s'y conservent indéfiniment. J'en

appelle au mammouth trouvé, vers 1806, à l'embouchure de la Lena,

dans une masse de glace où il gisait depuis... le déluge... et avant

peut-être!--sans que ses chairs se fussent gâtées, puisque les chiens du

XIXe siècle en dévorèrent une bonne partie!

Oui, en y réfléchissant bien, il eût été dur, trop dur d'abandonner

semblable magasin de comestibles sans tenter de s'en emparer. Le moyen?

Dubreuil fît sonner sur la glace la hampe de son croc à lance, et,

vaillamment, prudemment, il marcha droit au morse.

L'animal le vit venir sans trop s'émouvoir, il paraissait plus surpris

qu'intimidé.

Dubreuil s'en put approcher assez près pour tenter de lui porter un

coup. Tenant ferme la lance par le milieu, il l'éleva à la hauteur de

sa tête et la darda de toute sa force contre l'énorme amphibie. Il

s'imaginait que le fer allait disparaître tout entier dans son flanc.

Point. L'arme rebondit, sans avoir entamé l'épaisse carapace.

Cependant l'hippopotame pousse un grognement de colère. Ses prunelles

enflammées flamboient; il dresse son mufle affreux, et, s'affermissant

sur la queue, il s'élance, fond contre l'ennemi avec un effroyable

fracas. Guillaume a prévu ce mouvement; il est sur ses gardes. Comme le

colosse ne se peut mouvoir que tout d'une pièce, Guillaume s'est jeté de

côté, et le walrus retombe lourdement, en soufflant comme un boeuf.

De nouveau, le harpon de l'homme est prêt; de nouveau il siffle dans

l'air et frappe l'animal. Cette fois il l'atteint à la poitrine, au

moment où le morse tournait la tête pour se rejeter sur son agresseur,

en conséquence la peau, tendue comme celle d'un tambour, est facile à

percer. La lance y plonge jusqu'au crochet. Mais là elle s'arrête; les

efforts de Dubreuil ne réussissent pas à la faire pénétrer plus avant.

Le morse se débat; il halète; il rugit. Sous ses griffes la glace vole

en mille éclats, et sa queue la fait sonner comme le marteau sur

une enclume. Bientôt, néanmoins, par un brusque soubresaut, il s'est

débarrassé du fer, et Dubreuil, pris à l'improviste, s'en va rouler à

quelques pas, son croc dans la main.

Avant qu'il ait eu le temps de se relever, l'animal a couru sur lui. De

ses pieds pesants il lui écrase les jambes. Guillaume sent la bouillante

baleine du monstre passer sur-son visage, et ses tranchantes canines lui

labourer la cuisse. La mort est là, livide, décharnée, affreuse. Elle

réclame une victime. Quelques secondes encore, et c'en sera fait.

Du malheureux aventurier il ne restera rien, plus rien que quelques

lambeaux de chairs informes. Pas une voix n'ira conter à ses amis son

épouvantable destin!

Mais, à cet instant critique, Dubreuil n'a perdu ni son sang-froid, ni

la sûreté de son regard.

Étendu sur la glace, le buste à demi redressé, la lance en arrêt, il

recueille et thésaurise, pour ainsi dire, dans son oeil et son bras

droit, tout ce qui lui reste de vitalité; il vise à la tête et enfonce

profondément son arme dans la gueule béante du morse.

Des flots de sang s'échappent, avec un rauque mugissement, de la

blessure. Le mammifère recule, par bonds et par sauts, en battant, comme

avec un fléau, la glace, du manche du croc demeuré dans la plaie.

Aveuglé, étourdi, mais fou de douleur, fou de rage, il cherche son

adversaire, il respire la vengeance.

Dubreuil s'est remis sur pied, réfugié derrière un glaçon, et il essaie

de le soulever pour en broyer le corps de l'animal, qui, dans ses

convulsions, vient de casser en deux la hampe de la lance.

Malgré sa bravoure, malgré son flegme, le jeune homme frémit en songeant

au danger qu'il a couru. Ses mains tremblantes se refusent à le servir,

et tout péril n'a point cessé pour lui, lorsque des cris étranges

partent derrière, à sa droite.

Guillaume tourna la tête et aperçut une douzaine de bipèdes, si

grotesques d'apparence, qu'il se demanda aussitôt si c'étaient des

singes ou des êtres humains. Ils n'étaient que poil des talons à la

tête, et, de leur visage, on distinguait seulement les yeux, les

traits étant masqués par une pelleterie ou par un cuir naturellement et

très-épaissement velu.

Hommes ou animaux, ces créatures criaient et gesticulaient à l'envi.

Guillaume aurait été fort embarrassé de se prononcer sur leur espèce,

quand l'un de ces individus banda tout à coup un arc qu'il tenait à

la main, comme un bâton, y plaça une flèche et la décocha à la vache

marine.

Touchée au coeur, elle expira presque immédiatement.

Sa mort fut signalée par un redoublement de clameurs.

Cependant, les sauvages avaient découvert l'homme blanc, et ils

s'étaient arrêtés, ne sachant s'ils devaient avancer ou reculer.

La délibération fut courte.

Ils étaient en nombre: plus que suffisant pour avoir peu du chose à

craindre de cet étranger.

Celui d'entre eux, qui avait achevé le morse, fit quatre ou cinq pas

vers Dubreuil, et, par des signes, l'invita à les joindre.

Il n'y avait pas à hésiter. Le capitaine se rendit à l'invitation.

S'étant approché, il remarqua, tout d'abord, que c'étaient des hommes

comme lui, mais un peu moins grands, un peu plus trapus et couverts,

de peaux de bête. Ils portaient des arcs, des flèches, des lances,

des harpons, le tout paraissant fait avec de la corne ou des fanons de

baleine.

L'un de ces indigènes,--une femme probablement,--avait, derrière le cou,

un capuchon dans lequel s'agitait un enfant en bas âge.

Ils répétaient fréquemment le mot:

--Uskimé! Uskimé!

Leur langue était d'une douceur particulière, quoique gutturale.

Si Dubreuil était étonné, de la rencontre, ils ne l'étaient pas moins.

Timides au début, ils s'enhardirent promptement et se mirent à palper le

capitaine, comme s'il eût été un objet curieux dont ils ignoraient le

mécanisme ou la structure. Cependant leurs intentions ne semblaient pas

mal veillantes.

Observant que les boutons de cuivre de son habit faisaient

principalement leur admiration, Guillaume arracha six de ces boutons

et les distribua à la bande, dont la joie se manifesta par des

vociférations, des transports inimaginables.

--Angekkok! Angekkok (sorcier! sorcier!) criaient-ils sur tous les tons,

en dansant autour du marin, qui, s'il ne comprenait pas la signification

de ce terme, devinait néanmoins qu'il s'appliquait à un être ou une

chose tenue en profond respect par ces gens.

Mais ces témoignages d'amitié et de vénération ne rassasiaient pas

Dubreuil. Portant les doigts à sa bouche, il leur fit entendre qu'il

avait faim. Toute la troupe se précipita sur le cadavre du morse et le

dépeça avec rapidité.

Le sang, l'huile et la graisse coulèrent à torrents. La langue de

l'animal fut solennellement offerte au capitaine. Comme elle était crue,

il exprima par gestes le désir d'avoir du feu.

Ce désir excita la surprise et les rires des sauvages. Et, pour montrer

qu'ils n'en avaient pas ou s'en passaient volontiers, ils s'accroupirent

devant les débris de la vache marine et commencèrent à les dévorer, tout

pantelants, avec une prodigieuse gloutonnerie, après avoir enlevé le

masque de fourrure qui leur cachait le visage.

Ils ne mâchaient pas, ils engloutissaient les morceaux. Que dis-je?

empoignant à deux mains un quartier de viande pesant cinq ou six livres,

ils le portaient à leur bouche et semblaient l'avaler par aspiration.

L'opération ne leur demandait pas plus de quelques minutes, et, dès

qu'un quartier avait ainsi disparu, un autre reprenait sa place.

Quel que fût son appétit, Dubreuil ne pouvait se résigner à manger

la langue qu'on lui avait donnée. Son coeur se soulevait dès qu'il

l'approchait de ses lèvres.

La femme qui accompagnait les Indiens et qui se repaissait à l'écart,

s'en aperçut. Lâchant d'une main un cuissot auquel elle était

énergiquement attelée, mais le retenant avec les dents, elle tira de

dessous son vêtement un poisson fumé, et le présenta à l'étranger.

Le poisson n'était guère plus ragoûtant que la langue; mais, ventre

affamé...

Dubreuil ferma les yeux, pour ne point voir la trace sanglante dont les

doigts de la charitable dame avaient marqué le cadeau, et il accorda

enfin satisfaction à son estomac, en dépit des éloquentes protestations

de son palais.

Leur repas fini, les sauvages se partagèrent la carcasse du morse;

chacun chargea sur son dos la portion qui lui revenait et ils engagèrent

le capitaine à les suivre. Guillaume y consentit volontiers. Mais, avant

de s'éloigner, il voulut s'assurer que son canot était solidement amarré

au rivage.

C'est pourquoi, en indiquant qu'il allait les rejoindre, il se prit à

descendre rapidement les degrés qui menaient au bas de la falaise.

Arrivé au pied, Dubreuil entra dans l'embarcation pour ferler la voile

et abattre le mât.

Il y était à peine, qu'un bruit assourdissant, comme la décharge de cent

pièces d'artillerie, ébranle l'air, le sol et les ondes. De toutes

parts des échos répercutent longuement ce son formidable, et l'un des

promontoires de glace qui dominaient le canot de Dubreuil, s'effondre

dans l'Océan, au milieu d'un déluge d'eau et d'un tourbillon de neige et

de glace pulvérisée.

III

LE GROËNLAND

Comment, enveloppé et entraîné par le cataclysme, Guillaume Dubreuil ne

fut pas haché en morceaux, comment il ne, périt pas au fond des ondes,

et comment il se trouva subitement transporté de son canot sur un glaçon

à l'entrée du goulet, telles sont les questions que, souvent depuis, le

capitaine se posa sans les pouvoir résoudre d'une façon satisfaisante.

N'étant pas mieux renseigné que lui, nous nous bornons à constater qu'il

était alors mouillé jusqu'aux os et épuisé de fatigue.

Probablement, dans la catastrophe, il avait été renversé à l'eau; puis,

étourdi, il avait, poussé par l'instinct de la conservation, nagé,

s'était accroché à ce glaçon flottant sur lequel il se tenait tout

transi, et était parvenu à s'établir au sommet.

Qu'il en soit ou non ainsi, le remous des vagues, après l'accident,

charriait le fragment de glace vers la haute mer. La chaloupe avait été

submergée: on n'en voyait plus aucun vestige.

S'il n'eût été épuisé, Dubreuil se serait remis à la nage pour gagner la

rive. Mais ses forces l'avaient abandonné.

Le glaçon fuyait toujours.

Guillaume éleva les bras vers les sauvages, groupés à la pointe du

promontoire faisant face à celui qui venait de s'ébouler. Mais, de la

hauteur où ils se trouvaient, à peine pouvait-on distinguer ses signes.

L'un des Indiens, cependant, saisit une lance et mira le glaçon.

Dubreuil, qui guettait tous leurs mouvements, crut d'abord qu'ils en

voulaient à sa vie. Il se roula dans une crevasse, pour se dérober à la

visée du sauvage, et l'arme tomba à quelques pieds de lui.

Il s'attendait à recevoir une grêle de traits. Mais remarquant que les

Indiens restaient maintenant immobiles, il comprit leur intention. La

lance lui avait été envoyée comme un instrument capable de l'aider dans

sa périlleuse situation.

En effet, quand il se releva pour la ramasser, les indigènes

manifestèrent, par une pantomime expressive leur joie d'avoir été

devinés. Longue de douze pieds, cette lance se composait d'une dent de

narval fixée à un manche de frêne.

Le capitaine s'en servit tantôt comme d'une gaffe, tantôt comme d'une

rame, pour empêcher son radeau de dériver davantage, puis pour le

ramener dans la petite anse. Sa lassitude et le retrait de la marée

rendaient la besogne ardue. Heureusement, deux sauvages descendirent la

côte et vinrent lui prêter leur assistance, en se jetant à la mer et en

remorquant le glaçon jusqu'au rivage.

Dubreuil grelottait; quant à ses libérateurs, ils paraissaient aussi

à l'aise, dans leurs vêtements ruisselants d'eau, que si de chaudes et

sèches fourrures les eussent enveloppés.

Tous trois remontèrent la côte, et la petite troupe se mit en marche,

après avoir témoigné le plaisir qu'elle avait de revoir l'homme blanc.

Ces gens étaient d'une taille au-dessous de la moyenne; ils avaient

les yeux noirs, petits, perçants, inclinés comme ceux des Tartares; les

pommettes des joues saillantes, le teint cuivré; point de barbe. Les

traits de la femme différaient peu de ceux des hommes, mais ils étaient

moins rudes; elle portait les cheveux relevés et retombant en arrière.

Son costume et celui de ses compagnons avaient une grande ressemblance,

à l'exception d'un pan descendant de sa pelisse sur les talons, comme

les basques d'un habit, et du capuchon, qui était beaucoup plus ample,

car, ainsi que nous l'avons dit, il servait de berceau à un nourrisson.

Ce costume était une jaquette en double peau de renne ou de phoque, poil

en dedans, poil en dehors, garni, comme le froc d'un moine, d'un capuce,

pour couvrir la tête et les épaules. Le vêtement descend jusqu'aux

genoux. Les culottes, de même matière, sont très-courtes. Elles ne

montent pas au-dessus des reins, afin de ne point gêner la liberté des

mouvements.

Sur leur jaquette, ils portaient une chemise fabriquée avec des

intestins de phoque, et, sur le tout, quelques-uns avaient une camisole

de peau tannée. De grandes bottes fourrées sans talons, avec plis devant

et derrière, également en peau de renne ou de veau marin, complétaient

l'habillement, cousu avec des boyaux de poisson, artistement taillé et

orné de bandelettes de pelleteries de couleurs variées.

Les couteaux, arcs, flèches, lances dont ils étaient armés, avaient été

tirés des ossements de la baleine, des dents du morse ou du narval et

des branches du pin ou du frêne.

Tout en marchant péniblement, Dubreuil faisait ces observations, au bout

d'une heure, ses yeux, irrités par la constante réflexion des glaces,

purent enfin se reposer sur un paysage moins monotone et plus animé,

bien propre à réjouir le coeur du capitaine, après les épreuves qu'il

venait de subir.

C'était une plaine ou plutôt un vallon verdoyant, enfermé dans de

hautes montagnes, plaquées de neiges éternelles. Dépeindre les richesses

relatives de ce vallon serait impossible. Je ne saurais le comparer qu'à

une oasis dans le désert africain: au fait, n'était-ce pas une des oasis

du désert hyperboréen? On n'y voyait pas de majestueux palmiers, sans

doute, pas de cocotiers gigantesques, aucun des monarques du règne

végétal; mais les bouquets de saules nains aux feuilles d'émeraude,

les quinconces de pins, les massifs de petits frênes tremblotant et

murmurant à la brise, charmaient le regard déjà séduit par les fleurs

chatoyantes qui émaillaient le sol:--l'angélique avec ses ombelles

chargées d'or, le romarin, étalant des gueules d'un pâle azur, la

cochléaria, penchée sous ses grappes d'albâtre, le thym aux appétissants

parfums, et la tormentille, et l'herbe jaune dont la racine a l'odeur

des roses, et cent autres plantes communes avec les contrées plus

méridionales ou particulières à ce climat.

La scène enchantait Dubreuil, quoique ce fût une faible miniature des

riches paysages européens, et comme le dernier effort de la féconde

nature expirante. Mais ce qui flattait surtout notre homme, c'était la

vue d'une dizaine de cabanes, dans l'une desquelles il espérait pouvoir

bientôt reposer ses membres harassés par les labeurs de la journée.

Ces huttes étaient de deux sortes: celles-ci avaient la forme d'un four,

celles-là d'un pain de sucre. Les premières paraissaient des demeures

stables. Un mur de trois pieds d'élévation, recouvert avec des peaux et

des mottes de terre, en composait l'enceinte. On y pénétrait par un trou

étroit semi-circulaire. Les secondes ressemblaient à des tentes: pour

charpente, elles avaient de longues perches, réunies au sommet comme les

branches d'un compas, pour revêtement, des peaux de phoque ou de renne,

huilées afin de les rendre imperméables à la pluie.

Le capitaine fut introduit, dans une des loges en pierre.

Comme elle était assez bien éclairée par des fenêtres garnies de boyaux

de veau marin en guise de vitres, d'un seul coup d'oeil il embrassa

l'intérieur.

La demeure était à moitié creusée dans le sol. Elle pouvait avoir vingt

pieds de long, quinze de large. Deux rangées de poteaux, plantés à

distance égale les uns des autres, en soutenaient la toiture. Plusieurs

familles occupaient cette habitation. Les poteaux indiquaient leur place

respective. Au bas de chacun brûlait, sur un trépied, une grande lampe

de pierre ollaire ovale, avec une mèche en mousse. Chaque lampe était

disposée de façon à s'alimenter elle-même. A cet effet, une branche

mince et longue de graisse de baleine ou de phoque était placée près de

la flamme, dont la chaleur faisait tomber l'huile goutte à goutte dans

le vase. Au-dessus de la lampe pendait encore une espèce de chaudière,

aussi en pierre, destinée à cuire les vivres; au-dessus enfin s'étendait

un échafaud avec un filet nommé \_muctat\_, où séchaient des vêtements.

Des bancs ou des claies tapissés de peaux, et posés entre les poteaux, à

deux pieds du sol, tenaient à la fois lieu de lits et de sièges.

Au moment où Dubreuil entra dans la loge, quelques femmes causaient et

caquetaient à une extrémité de ces lits; des hommes, tournant le dos aux

femmes, fabriquaient des armes, à l'autre extrémité.

Dans la hutte, la chaleur était extrême, mais, malgré la grande quantité

de lampes, il n'y avait pas le plus léger nuage de fumée. En revanche,

une puanteur écoeurante de graisse, d'huile, d'immondices de toute

nature provoquait, chez l'étranger, d'insurmontables nausées, et lui

faisait maudire la délicatesse de ses nerfs olfactifs.

Quoique le capitaine fût plus habitué aux fétides exhalaisons d'un

bateau-pêcheur qu'aux parfums d'un boudoir, il ne put s'empêcher de

reculer.

On lui fit signe de se déshabiller. Il pensait que c'était pour sécher

ses vêtements; mais c'était pour lui faire honneur, car telle est la

coutume de ces peuples. Ancien mousquetaire, marin d'aventure, Dubreuil

ne comptait pas la chasteté parmi ses qualités cardinales; cependant

il éprouvait une certaine répugnance à se montrer dans l'état adamique

devant ces femmes, dont quelques-unes n'étaient vraiment pas laides du

tout.

Ses hôtes, qui ne comprenaient rien à son hésitation, crurent lui rendre

service en se constituant ses valets de chambre. Eux-mêmes s'étaient

déjà mis dans le plus primitif appareil. Il n'eut bientôt rien à leur

envier à cet égard.

On lui offrit à manger; mais Dubreuil avait plus sommeil que faim; et il

se jeta sur un lit, où sa pudeur offensée put enfin calmer ses alarmes

sous une soyeuse peau de renne.

Le lendemain, Guillaume, convenablement reposé et remis de ses fatigues,

commença à étudier la langue et les moeurs des gens au milieu desquels

la destinée l'avait envoyé.

Dès qu'il connut le mot \_kina\_, signifiant qu'est-ce que cela? il apprit

le nom de tous les objets qui se présentaient à ses sens, et l'écrivit,

avec un os pointu pour plume et du sang de phoque pour encre, sur une

peau de cet animal passée à la pierre ponce.

Tout d'abord, il remarqua que beaucoup de termes ont une analogie

frappante avec le latin, comme \_kunà\_, femme, \_kutte\_, goutte, \_igneh\_,

feu, \_asqua\_ (prononcez \_esqué\_), eau, et, en peu de temps, il entendit

les indigènes et sut s'en faire entendre.

Alors, Dubreuil apprit qu'il se trouvait à la pointe orientale du

Groënland, pays plus proprement nommé par les naturels Succanunga

ou Terre du Soleil, et plus tard par les Celtes \_Grianland\_, Terre

d'Apollon ou du Soleil, ce qui était conforme au nom indigène et au

bon sens, car appeler, comme le firent ensuite les navigateurs danois,

Groënland ou Terre Verte, une région relativement aussi dépourvue

de produits végétaux, est une dérision, une absurdité qu'explique

toutefois, jusqu'à un certain point, la similitude qu'il y a entre

l'expression celtique Grianland et l'expression danoise Groënland.

Terre du Soleil est bien plus admissible, puisque, pendant les deux

mois d'été, la réflexion de cet astre sur les glaciers rend, à certaines

heures, la chaleur insupportable et donne à la contrée l'aspect d'une

vaste fournaise chauffée à blanc.

Dubreuil apprit aussi que les aborigènes étaient des Uskimé: par

abréviation, Uski, baptisés par nous Esquimaux, Mangeurs-de-viande-crue,

suivant le père Charlevoix. Cette traduction, adoptée avec trop de

facilité, est erronée: Uskimé, corruption d'\_esqué\_, plus l'adjonctif

\_mé\_, se doit rendre par Gens-des-Eaux.

Quoi qu'il en soit, les Groënlandais traitaient parfaitement notre

ami, qui s'accoutumait peu à peu à leur genre de vie, sauf pourtant à

l'abominable malpropreté dont ils se font une gloire; car, pour exprimer

leur odeur de prédilection, ils disent,--le vocable n'est pas plus

barbare que l'idée qu'il comporte,--\_«niviarsiarsuanerks»\_, «cela

sent un parfum de vierge». Or, qu'est-ce, pour eux, qu'un parfum du

vierge?--Chaste muse, viens à mon secours, inspire-moi une périphrase

assez voilée pour ne point blesser les oreilles trop pudiques.--Le

parfum des vierges esquimaues, c'est le parfum de l'eau que toutes les

femmes,--voire les hommes,--sauvages ou civilisées, blanches ou rouges,

noires ou jaunes, distillent naturellement, quand un prosaïque besoin se

fait sentir, et dont les élégantes du Groënland se lavent le visage et

s'oignent les cheveux, comme nous ferions avec de l'huile antique ou de

l'eau de Cologne[3]. Mais ne nous moquons pas trop de ces simplesses. Le

temps n'est pas loin où nos grands-pères faisaient à peu près de même,

et, à la campagne comme à la ville, plus d'un contemporain formaliste

pratique encore sans s'en flatter des usages d'un goût aussi équivoque.

[Note 3: Le missionnaire danois Hans Egède, qui est resté vingt-cinq

années au Groënland, et qui confirme ce curieux détail de moeurs,

ajoute:

«Ainsi lavées, elles s'exposent à l'air froid, et laissent geler leur

chevelure mouillée, pour en montrer la longueur.»]

Guillaume Dubreuil essaya, par des remontrances, de corriger les

Uskimé de leur saleté sordide; tous rirent au nez de l'\_Innuit-Ili\_,

l'Homme-Blanc, comme ils l'appelaient, tous, excepté sa charmante

institutrice, la douce \_Toutou-Mak\_, la Biche-Agile, fille de son hôte,

\_Tri-u-ni-ak\_, le Renard.

C'était elle qui lui donnait obligeamment des leçons dans l'idiome

succanunga; c'était pour elle qu'il avait le plus de penchant; et,

certes, son affection était largement payée de retour.

Afin de lui plaire, Toutou-Mak avait renoncé à beaucoup des modes de

son pays. L'eau de neige fondue servait maintenant à ses ablutions

journalières; elle rinçait les vases où elle mangeait, et

s'abstenait--devant le capitaine au moins--de cette friandise animale

qu'on trouve d'ordinaire près du cuir chevelu, et dont tous les Indiens

sont si gourmands! Elle avait encore apporté d'autres modifications

notables dans ses manières et sa toilette. Aussi, par moquerie, ses

compagnes l'avaient-elles sobriquetisée \_Innuit-iliounà\_, la femme de

l'Homme-Blanc.

Sa femme! oh! elle eût bien voulu l'être! Mais Dubreuil était loin alors

de songer au mariage. Sa tendresse pour la jeune fille n'allait point

jusque-là. Il ne soupçonnait même pas l'amour qu'il avait allumé dans le

coeur de Toutou-Mak.

Un jour, il la surprit pleurant derrière un épais buisson de genièvre.

--Qu'a donc ma petite soeur? dit-il en s'asseyant près d'elle.

La Biche-Agile rougit, cacha sa tête dans ses mains, et répondit par une

explosion de sanglots.

Guillaume reprit doucement avec intérêt:

--Toutou-Mak ne veut-elle se confier à son ami? Peut-être trouvera-t-il

en son coeur des consolations pour elle. Toutou-Mak sait que

l'Homme-Blanc connaît beaucoup de secrets ignorés des Uski.

--Ah! murmura-t-elle, je suis bien malheureuse!

--Pourquoi, malheureuse! A-t-on fait de la peine à ma soeur? S'il est

en mon pouvoir de la soulager, je la soulagerai, dit-il en écartant les

mains que l'Indienne tenait encore sur ses yeux.

Elle était vraiment gracieuse, la jeune Toutou-Mak, malgré les

larmes qui coulaient en ruisseaux le long de ses joues, et malgré un

matachiage[4] figurant deux menues lignes noires au-dessus des sourcils,

et trois ou quatre semblables à chaque coin de la bouche, comme les

barbes d'un chat.

[Note 4: Sorte de peinture usitée parmi les Américains du Nord.]

Elle avait l'oeil bleu, brillant, bien fendu, le nez légèrement aquilin,

les lèvres petites, d'un aimable contour, le teint clair, presque rose,

et une merveilleuse chevelure aussi noire que des fanons de baleine,

qui, déployée, tombait sur ses talons.

Le tatouage lui donnait une physionomie féline, nullement messeyante.

Cette jolie tête était encadrée par de magnifiques \_rogigla\_, tresses de

cheveux flottant de chaque côté et attachées par des lanières de peau de

daim roulées en spirale; elle reposait sur de larges épaules nouées à

un buste svelte, dont une casaque de peau de renne, bordée de duvet

de cygne et étroitement serrée à la naissance de la taille, faisait

admirablement ressortir la cambrure. Le pantalon était en cuir d'élan,

couleur chamois, brodé aux coutures et agrémenté avec des bandes de

vison. Des bottes, doublées en peau de lièvre aussi blanche que la

neige, emprisonnaient son pied mignon.

A ses oreilles pendaient deux de ces grosses perles qu'on trouve en

abondance dans les criques de la côte groënlandaise.

--Ah! jamais mon frère n'y pourra rien, dit-elle en détournant le visage

pour essuyer ses pleurs.

--Toutou-Mak doute-t-elle de mon pouvoir?

--\_Nème! nème\_ (non, non)! Je sais qu'Innuit-Ili est puissant, bien

puissant, que sa force et son adresse dépassent celles des Uski; mais il

ne peut rien pour la pauvre Toutou-Mak.

Après ces mots, les gémissements recommencèrent.

--Toutou-Mak ne connaît pas encore son frère, dit avec fierté

le capitaine qui, par diverses preuves de sa science, surtout en

astronomie, avait déjà conquis un grand ascendant sur les Groënlandais.

--\_Ep! ep\_ (oui, oui)! je les connais, répondit avec vivacité la jeune

fille; mais rien ne résiste à Pumè.

--A Pumè! répéta Dubreuil, haussant les épaules.

--Oh! Pumè jette la maladie et la mort où il lui plaît, continua la

Biche-Agile d'un ton terrifié.

--Ma soeur le croit-elle?

Et Dubreuil se mit à rire de bon coeur.

--J'en suis sûre, dit gravement Toutou-Mak.

--Ma soeur l'a vu?

--Oui, je l'ai vu.

Le capitaine fit un geste d'incrédulité.

--La langue de Toutou-Mak ne ment pas, dit-elle. Pumè a voulu que ma

mère mourût, parce qu'elle refusait de lui laisser épouser sa fille, ma

soeur, et elle est morte.

--Et la soeur de Toutou-Mak a épousé alors le meurtrier de sa mère?

--Oui.

--Elle l'aimait donc bien!

--Non, elle ne l'aimait point.

--Je ne comprends pas, dit Guillaume tout surpris.

--Ma soeur était forcée de devenir la femme de Pumè; sans cela, il

l'aurait fait périr avec mon père et moi.

--Mais comment?

--Par ses charmes.

--Ses charmes! On ne punit donc pas les assassins, au Succanunga?

--Punir un angekkok (sorcier)! mon frère y songe-t-il? Mais si c'était

sa volonté, Pumè engloutirait notre tribu entière sous les glaces de ces

montagnes! s'écria-t-elle avec une profonde épouvante, en désignant du

doigt la chaîne de glaciers qui les entourait.

--Alors, reprit Dubreuil, après un instant de silence, c'est ce mariage

qui afflige Toutou-Mak.

--Ce mariage? oh! non! fut-il répondu avec ingénuité. Ce qui m'afflige,

ajouta-t-elle d'une voix altérée, c'est que...

--Eh bien?

--Ma soeur n'a pas d'enfants.

--Toutou-Mak désirerait avoir des neveux ou des nièces? dit Dubreuil en

souriant.

--Oh! oui.

--Si elle aime tant les enfants, que ne se marie-t-elle à son tour?

Toutou-Mak a la beauté de l'aurore naissante, l'agilité du renne,

l'industrie du castor, il ne lui serait pas difficile de trouver un

époux.

Pendant qu'il prononçait ces paroles, l'indienne rougissait et

pâlissait.

Tout à coup, elle se leva, comme pour s'enfuir.

Le capitaine l'arrêta par la manche de son vêtement.

--D'où vient, dit-il, que ma soeur me quitte?

--Ah! mon coeur est gros. Innuit-Ili, laisse-moi.

--Quand Toutou-Mak m'aura appris le motif de sa douleur, dit-il en la

faisant rasseoir.

--Le motif de ma douleur...

--Oui, parle... Aimerais-tu quelqu'un?

La Biche-Agile tressaillit, lança à son interlocuteur un regard de

reproche, puis tristement baissa les yeux.

Ce regard, il avait passé inaperçu. Dubreuil avait l'esprit ailleurs. Il

lui avait semblé ouïr un léger bruit près d'eux.

--Je me suis trompé, ce n'est rien, murmura-t-il, tandis que la

Groënlandaise disait:

--Oui, j'aime quelqu'un, mais ce n'est pas Pumè...

--Assurément s'il a provoqué la mort de ta mère...

Toutou-Mak l'interrompit avec violence:

--Oh! non, je ne l'aime pas, je le déteste!... il me fait horreur!

--Mais, tu disais, ma soeur, que tu aimais quelqu'un? fit Guillaume en

caressant la main de la jeune fille dans la sienne.

La Biche-Agile devint pourpre à cette question, et Dubreuil sentit ses

doigts frémir.

--C'est donc un secret? insinua-t-il tendrement.

--C'est le secret de mon coeur.

--Oh! s'écria Guillaume, le sourire aux lèvres, je n'exige pas une

confession de ma soeur. Ce que je désire savoir, c'est la cause de son

chagrin, afin de l'adoucir s'il est possible.

--La cause de mon chagrin, je te l'ai dite, mon frère, repartit la

sauvagesse avec un profond soupir.

--Tu me l'as dite? je ne me rappelle pas...

--Ma soeur n'a pas d'enfants.

--N'est-ce que cela?

--Tu es cruel, Innuit-Ili!

--Cruel! moi! s'écria-t-il, en se penchant pour lui donner un chaste

baiser, qui répandit de voluptueux, frissons dans les veines de la jeune

fille.

Un froissement de branchages se fit entendre.

Dubreuil se leva et regarda autour de lui.

Mais il ne vit d'autres personnes que cinq ou six indigènes, causant

devant les cabanes, à une centaine de pas de distance.

--Enfin, dit-il, après s'être replacé à côté de Toutou-Mak, explique-moi

pourquoi je te parais cruel.

--Parce que tu te railles de moi. Je t'ai dit que je haïssais Pumè

et que sa femme, ma soeur n'avait pas d'enfants, et tu as répondu:

Qu'est-ce que cela fait?

--Je le répondrais encore, répliqua Dubreuil fort étonné.

--Ignores-tu donc, mon frère, que les hommes ont coutume chez nous de

répudier une femme stérile?

--Je l'ignorais en effet. Je conçois ta tristesse...

--Ce n'est pas tout, hélas! proféra-t-elle avec l'accent du désespoir.

--Pas tout?

--Quand la femme répudiée a une soeur, poursuivit la Groënlandaise d'une

voix tremblante, le mari a droit de prendre cette soeur pour épouse.

En achevant, elle se remit à sangloter amèrement.

--Alors, Pumè...

--Pumè veut que je l'épouse!

--Quoi! ce misérable jongleur! ce vieux barbon à cheveux blancs! cet

invalide décrépit, épouser une créature aussi fraîche, aussi ravissante!

Les glaces de l'hiver prétendre étouffer les fleurs du printemps! oh!

cela ne sera pas, pensa le capitaine.

Et, tout haut, il dit:

--Rassure-toi, ma soeur. Pumè, l'odieux Pumè, ne flétrira point tes

charmes. Je parlerai à ton père. Il m'écoutera...

La Biche-Agile secoua mélancoliquement la tête, d'un air négatif, en

disant:

--Il n'écoutera pas Innuit-Ili. Pumè peut ce qu'il veut. Toutou-Mak

mourra ou sera sa femme.

--Jamais! s'écria Dubreuil, saisissant la jeune fille entre ses bras et

la serrant contre sa poitrine.

--Ce soir, elle sera l'épouse aimée de Pumè, dit à ce moment derrière

eux une voix chevrotante et moqueuse.

IV

L'ANGEKKOK-POGLIT

Disséminés sur le littoral des mers polaires, les Esquimaux ont été

divisés en cinq groupes: les Aléoutes, dans les îles de ce nom, entre

l'Amérique septentrionale et l'Asie, les Tchoutches, aux limites des

deux continents; les Grands-Esquimaux, depuis la rivière Mac-Kenzie

jusque et y compris l'archipel Baffin; les Petits-Esquimaux ou

Labradoriens; les Groënlandais, qui s'étendent du 59° de latitude nord

au 70°.

Vers le quinzième siècle, ils comptaient plus de cent mille individus.

Aujourd'hui, on aurait de la peine à en trouver dix mille.

Toutes ces tribus ont assurément une origine tartare. Les traits de leur

visage, leurs habitudes méfiantes, réservées, et surtout leur invincible

disposition à la vie nomade, prouvent la véracité de cette assertion. Il

est présumable que les uns se sont avancés à l'ouest, et se sont

jetés sur la Laponie, où l'on trouve des canots semblables, par leur

construction, à ceux des Groënlandais et des Esquimaux de la baie

d'Hudson. Les autres, se portant au nord et à l'est, peuplèrent le pays

des Samoièdes, puis, par accident ou intentionnellement, se risquèrent

à travers le détroit de Behring, atterrirent en Amérique, d'où ils

se répandirent jusqu'à l'embouchure du golfe Saint-Laurent. Ils

tentèrent même d'envahir l'île de Terre-Neuve; mais ils furent

constamment repoussés par les Mic-Macs et les Indiens Rouges, comme nous

le verrons dans le cours de ce récit.

Les belliqueux indigènes méridionaux n'aimaient pas ces gens du nord,

timides, tristes, à qui ils attribuaient leurs insuccès à la chasse. De

là des rivalités terribles qui n'ont pas encore cessé. Il en devait

être ainsi: l'extérieur de l'Uski, vêtu de ses peaux adipeuses, la

tête encapuchonnée, le corps déprimé, contrastait d'une façon trop

remarquable avec la taille élevée, gracieuse, et l'air martial de

l'homme rouge, rompu à la guerre et furieux des tendances usurpatrices

des nouveaux venus.

Les Esquimaux, d'humeur douce, craintive, superstitieuse, se reléguèrent

sur les parties les moins favorisées du continent. Le nord, ses glaces

et ses froids noirs furent pour eux,--l'ouest avec ses splendides

prairies, ses forêts giboyeuses, pour leurs adversaires.

Les Uski n'ont point de gouvernement, point de chefs politiques; mais il

s subissent le joug du despotisme religieux, représenté par le corps des

\_angekkut\_ ou jongleurs.

Ces Angekkut ont pour auxiliaires subalternes de vieilles femmes,

appelées \_illirsut\_, et sont commandés, dans chaque tribu, par un

\_Angekkok-poglit\_, jongleur en chef, premier vicaire, de \_Torngarsuk\_,

l'Être-Suprême.

Or Torngarsuk a naturellement sa cour. Parmi les divinités de second

ordre qui lui font cortège, je citerai \_Innerterrirsok\_, le Modérateur,

parce qu'il ordonne, par la voix des Angekkut, de s'abstenir de certains

actes ou de les commettre; \_Erloersortuk\_, littéralement le Videur parce

qu'il vide les cadavres et se nourrit des intestins, les \_Innuoe\_, ou

habitants des mers; les \_Ingnersoits\_ qui cabanent sur les rochers, les

\_Tunnersoits\_, esprits du feu: les \_Innuarolits\_, pygmées vivant sur la

côte orientale du Groënland, les \_Erkiglits\_, géants, par opposition,

qui résident aux mêmes lieux, \_Sillagiksortok\_, génie du temps, il

demeure au faîte des montagnes; \_Nerrim Innua\_, préposé aux règles du

jeûne; enfin les \_Tornguk\_, sortes d'anges gardiens chargés d'inspirer

les Angekkut et de les protéger.

Chaque Angekkok a le sien qui accourt à son appel, après des invocations

dans les ténèbres, lui enseigne l'art de guérir les affligés, de rendre

fécondes les femmes stériles, de faire des conjurations; des excursions

au Ciel, etc.

N'entre pas qui veut dans la corporation redoutable des Angekkut. Le

clergé de tous les pays a établi autour de lui un inviolable rempart. Si

quelque Uski aspire à la dignité d'Angekkok, s'il veut être initié aux

saints mystères, il lui faut d'abord faire une retraite, s'éloigner de

ses compagnons. (Toujours et partout la même pratique.)

Une fois en solitude, il cherche une grosse pierre, et, quand il l'a

trouvée, s'assied auprès, et prie Torngarsuk de lui être propice. Le

dieu apparaît aussitôt. Effrayé à sa vue, le néophyte s'évanouit et

meurt. Mort il demeure trois jours entiers; après quoi il ressuscite, et

revient, animé d'une ardeur nouvelle, à sa cabane.

Le voilà reçu Angekkok. Les pouvoirs ne lui manquent pas. Cure des

maladies, communications avec Torngarsuk; prévision de l'avenir; soin

des affaires de la tribu; connaissance des époques favorables pour

chasser ou pêcher; ascension au Ciel: il est apte à tout, même à

descendre, comme feu Orphée: aux Enfers, c'est-à-dire aux plus profondes

régions de la Terre, où le farouche Torngarsuk tient sa cour. Un jeune

Angekkok ne doit cependant entreprendre le voyage qu'en automne, par

la raison qu'alors le Ciel le plus bas,--l'arc-en-ciel, d'après les

Esquimaux,--est plus près de la Terre.

Le voyage n'est pas aussi périlleux qu'il paraît tout d'abord.

Par une nuit bien sombre, on s'assemble dans une hutte; on s'assied;

l'Angekkok arrive; il se fait attacher la tête entre les jambes, les

mains derrière le dos. A côté de lui, un tambourin est placé. Les

fenêtres, les portes sont hermétiquement fermées, toutes les lumières

éteintes. L'assemblée entonne un chant traditionnel. Ensuite, le

jongleur se met à faire des incantations: il prie, crie, se démène. Une

voix formidable ne tarde pas à lui répondre. C'est celle de Torngarsuk,

ou plutôt celle de notre sorcier, ventriloque de première force. Les

assistants n'en sont pas moins frappés de stupeur. Nul n'oserait douter

que Torngarsuk ne converse avec l'angekkok. Mettant les moments à

profit, ce dernier se débarrasse des liens, monte à travers le toit

de la cabane, et franchit les airs, jusqu'à ce qu'il parvienne au plus

élevé des Cieux, où résident les âmes des bienheureux angekkut-poglit,

qui s'empressent de lui donner les avis dont il a besoin. Une minute

suffit à toutes ces opérations. N'êtes-vous pas convaincu, allez vous en

assurer!

C'est là le premier degré de l'angekkokisme; mais, pour atteindre au

rang d'angekkok-poglit, il est nécessaire de traverser plus d'un grade

inférieur, de subir de nombreuses et dures épreuves.

Le candidat à ce haut office est garrotté, comme nous venons de dire,

dans une loge ténébreuse. Le silence se fait. Soudain part un cri

déchirant, puis des gémissements mêlés à des grondements féroces, un

râle d'agonie, enfin, une exclamation de triomphe.

Bravo, ami angekkok!

On rallume les lampes, et le sorcier, libre de ses entraves, raconte à

l'auditoire émerveillé qu'un ours blanc est entré dans la pièce, qu'il

l'a saisi par le grand orteil avec ses dents, traîné au bord de la mer,

où il s'est précipité avec lui. Là, un morse les a reçus, attrapés par

une partie dont on tait le nom chez les civilisés, et dévorés en deux

bouchées, ni plus, ni moins. Un à un, ses ossements sont revenus dans la

hutte, son âme s'est alors levée du sol, et a de nouveau insufflé le feu

de vie dans son corps.

Dès que le brave jongleur a fini son discours, les assistants battent

des mains, frappent des pieds, poussent des ouah! assourdissants, et

notre homme est passé Angekkok-poglit de la tribu, ou Grand-Maître de

l'ordre sacro-saint des Angekkut, tyran en chef de cette fortunée tribu,

par la grâce indéniable de Torngarsuk.

Le principe du droit divin reconnu au Groënland!

Or, c'était un honorable angekkok-poglit que Pumè, la Baleine, qui avait

daigné abaisser ses regards sur la charmante Toutou-Mak.

Jugez si les répugnances de la jeune fille étaient supportables! Et

c'était ce même angekkok-poglit, Pumè, la Baleine, qui, tapi dans le

buisson de genévrier,--l'espionnage n'est pas du tout de mauvais ton,

là-bas, au Succanunga--avait écouté l'édifiante conversation de sa

future femme avec Innuit-Ili, l'Homme-Blanc! Jugez de son courroux!

Cet Homme-Blanc, Pumè ne l'aimait guère; disons mieux, il l'abhorrait.

En pouvait-il être autrement? Dubreuil ne partageait pas le respect

général pour sa révérende personne, il tournait ses mômeries en

ridicule; il affichait des connaissances que Pumè n'avait pas, lui

le docte des doctes, il poussait l'audace jusqu'à nier positivement

l'omnipotence de Torngarsuk! O malheur! ô calamité! l'inquisition était

chose encore ignorée au Groënland! Cependant, avec quelle suave volupté

l'angekkok-poglit eût assouvi sa soif de vengeance! Pourquoi les

Esquimaux sont-ils des sauvages bénins et hospitaliers? Que ne sont-ils

plutôt initiés aux raffinements de la civilisation! Leurs prêtres

sauraient comment on traite les irréligieux, les mécréants! Et la gloire

du vrai Dieu y trouverait à s'exalter!

Au défaut de torture physique, Pumè essaya bien la torture morale contre

le misérable étranger. Il fit circuler parmi les Illirsut le bruit que

l'Homme-Blanc avait été envoyé au Succanunga par l'Esprit du mal, en

ajoutant qu'il fallait le chasser pour préserver la contrée d'une ruine

totale. Fidèles au mot d'ordre, les sorcières se firent les échos de

l'angekkok.

Mais leurs clabauderies, leurs intrigues n'eurent aucun effet.

Dubreuil s'était conquis la sympathie générale. Il rendait aux Esquimaux

une foule de petits services. Il leur enseignait à fabriquer des

instruments nouveaux, à simplifier, à perfectionner les anciens, il

était adroit, gai, fort comme dix Uski. On l'admirait autant qu'on le

chérissait.

Ne réussissant pas à le renvoyer, Pumè se vit obligé de le tolérer,

jusqu'à ce que se présentât une occasion de le faire disparaître.

--Ce soir, répéta-t-il, en sortant brusquement de sa cachette, ce soir

Toutou-Mak sera l'épouse de l'angekkok-poglit.

--Et moi, je dis que non! s'écria Dubreuil furieux en faisant un

mouvement pour se jeter sur le vieillard.

--Tais-toi! tais-toi, mon frère! il te tuerait par ses enchantements!

intervint la Biche-Agile, remplie d'effroi, et qui s'était cramponnée au

jeune homme afin de l'arrêter.

--Oui, nasilla pour la troisième fois, de sa voix éraillée, Pumè, en

s'éloignant, oui, ce soir, Toutou-Mak partagera ma couche.

--Oh! mais, je jure bien que tu ne l'auras pas, vilain imposteur!

repartit Dubreuil en français, oubliant dans son indignation que

l'angekkok ne pouvait l'entendre.

--Laisse-le aller, mon frère, dit Toutou-Mak.

--Oui, qu'il aille au diable! s'écria le capitaine, toujours dans sa

langue maternelle.

--Que dis-tu donc, Innuit-Ili?

--Je dis, répliqua le capitaine en groënlandais, que tu n'épouseras

point ce vieux scélérat.

L'Indienne secoua désespérément la tête.

--Il le faut, murmura-t-elle.

--Il le faut? Qui peut t'y forcer?

--Lui!

--Pumè?

--Oui, Pumè.

--Allons donc!

--Mon frère, ses charmes sont infaillibles.

--Ses charmes! une duperie!

Et Dubreuil haussa les épaules.

--Je t'ai dit, reprit sérieusement la Biche-Agile, que sa puissance

était surhumaine.

--Je n'y crois pas.

--Il a déjà tué ma pauvre mère.

--Alors, ma soeur, tu es disposée à te soumettre au caprice de cet

insigne mystificateur!

--Puis-je faire autrement? soupira la jeune fille.

--Cela ne me paraît pas difficile.

--Mon frère se trompe. Il n'est point du la moine race que les Uski,

il ne comprend pas que leurs angekkut-poglit ont reçu de Torngarsuk un

pouvoir illimité sur eux.

--Peuh! proféra le capitaine du bout des lèvres.

Puis, après un moment de réflexion, il ajouta:

--Mais ne m'as-tu pas confié que tu aimes quelqu'un?

L'Indienne tressaillit, pencha la tête, et de l'extrémité de sa botte

tracassa le gazon.

--Ne dois-je plus rappeler ce souvenir? demanda Guillaume en la

regardant avec une curiosité malicieuse.

Toutou-Mak releva son visage. Il était baigné de larmes.

--Ah! ma soeur, ma bonne soeur, je t'ai fait de la peine, pardonne-moi!

s'exclama le jeune homme d'un ton attendri.

--Non, mon frère, dit-elle, tes paroles n'ont pas fait de peine à la

fille de Triuniak. Elle aime quelqu'un.

--Qui l'aime bien aussi, assurément, se hâta d'avancer Dubreuil.

Il y eut une pause, pendant laquelle l'Indienne, à son tour, fixa les

yeux sur son interlocuteur.

Sans savoir pourquoi, celui-ci se sentit troublé.

--Eh bien, reprit-il avec vivacité, s'il t'aime, pourquoi ne pas fuir

avec lui?

--Fuir! la vengeance de Pumè retomberait sur mon père et ma famille.

Toutou-Mak, n'est point lâche.

Le capitaine admirait ce singulier mélange de superstition aveugle et de

noblesse de caractère.

--Si, dit-il, je connaissais celui que tu aimes, je saurais bien

l'engager à te déterminer.

--Tu le connais! tu le connais, Innuit-Ili! mais jamais ni lui

ni d'autres ne me décideront à sacrifier mes parents à mon amour,

s'écria-t-elle, en se précipitant vers Dubreuil avec une expression et

un geste qui éclairèrent enfin celui-ci sur la nature des sentiments

qu'il avait inspirés à la Groënlandaise.

Son coeur battit violemment, il l'attira contre son sein, et lui dit

d'une voix vibrante d'émotion:

--Si c'est moi que tu aimes, Toutou-Mak, ah! si c'est moi que tu aimes,

je te sauverai, ou je périrai avec toi!

Et en prononçant ces mots, il déposa un baiser passionné, sur les lèvres

de la jeune fille.

L'aimait-il d'amour? Oui, il l'aimait ainsi, dans ce moment. Quel homme,

jeune, impressionnable et vigoureux, peut résister au doux aveu de

tendresse d'une jeune, fraîche et belle jeune fille?

Dubreuil était sincère ou croyait l'être. Certainement rien alors,

pas même sa vie, ne lui eût coûté pour arracher Toutou-Mak au sort que

semblaient lui réserver ses terreurs religieuses.

--Fuyons! s'écria-t-il, fuyons!... il y a, dans un lieu que je

sais... près de la côte, un canot... viens! nous gagnerons quelque île

voisine...

--Jamais, mon frère, je te le répète...

--Folle!

--Non, poursuivit-elle résolument, je n'abandonnerai pas mon père au

courroux de l'angekkok.

Dubreuil voulut l'enlever, l'entraîner. Mais elle glissa entre ses bras

et courut de toute sa vitesse vers les cabanes.

Notre aventurier la suivit à petits pas, en réfléchissant à cette scène

bizarre.

Le soleil s'était couché derrière les glaciers, et le crépuscule jetait

sur le vallon son voile de gaze légère.

Guillaume rentra dans la cabane de Triuniak. Mais il n'y trouva ni celle

qu'il cherchait, ni son père. Il sortit de nouveau. On roulement de

tambourin l'attira près de la loge habitée par l'angekkok-poglit.

Les Esquimaux s'y introduisaient en foule. Il les imita, pensant que

Toutou-Mak pouvait être à l'intérieur.

Mais là tout était ténèbres.

La voix de Pumè se faisait, entendre. Il annonçait avec emphase qu'il

venait de soustraire à Leorugolu son \_aglerutit\_, lequel lui avait

ordonné de prendre pour femme Toutou-Mak, seconde fille de Triuniak.

Vous plaît-il de savoir ce que c'est que Leorugolu, cette nouvelle,

divinité de la mythologie, esquimaue?

Oyez:

Le haut et puissant seigneur Torngarsuk est marié comme un simple

mortel. Il a épousé Leorugolu, dame fameuse, du cap Farewell au détroit

de Behring, par sa prodigieuse hideur. Les dieux n'ont, paraît-il, pas

le même goût que nous. L'empire du couple divin est fixé au centre de la

Terre. Leorugolu règne sur tous les animaux marins, comme les narvals,

les morses, phoques, baleines, etc. Un chien monstrueux garde l'entrée

de sa demeure. Souvenez-vous du Cerbère antique! Un angekkok se

présente-t-il à la porte, le molosse annonce le visiteur par des

aboiements qui mettent les mers en furie. Voilà tout le secret des

tempêtes. Si l'on veut pénétrer dans le palais, il faut attendre le

moment où le mâtin s'endort. Son sommeil ne dure qu'un instant, seul un

angekkok-poglit connaît cet instant. A force de patience et de ruse, il

réussit à tromper la vigilance du terrible portier, et voici notre

angekkok parvenu en une salle immense, où l'on remarque, avec Leorugolu,

et placé sous une lampe, dont l'huile dégoutte par-dessus les bords, un

vaste bassin, dans lequel nagent et s'ébattent toutes sortes d'oiseaux

aquatiques.

Vraiment l'optimiste le plus enragé fermerait les yeux devant la

maîtresse de céans. Elle a, déclarent ceux qui l'ont vue, la main grosse

comme la queue d'une baleine, et les Esquimaux affirment qu'elle assomme

un homme d'une chiquenaude. Je m'en rapporte volontiers à eux. Mais le

lecteur me saura gré de ne pas pousser-plus loin la description.

A toute grandeur, tout honneur. Aussi comprendra-t-on aisément que

l'abord de cette \_forte\_ femme soit difficile. Nul angekkok n'obtient

cette rarissime faveur sans l'intercession de son Tornguk.

Le voyage aussi est long et pénible.

D'abord, on passe par le pays des âmes des défunts, qui ont, dit la

chronique, bien meilleure mine que dans ce bas-monde et ne manquent

de rien. Heureuse contrée! De là,--je suppose que vous ayez l'avantage

d'être angekkok-poglit,--vous arrivez à un affreux tourbillon d'eau

qu'il faut franchir, sur une grande roue de glace tournant avec une

vélocité vertigineuse. Cette roue et ce tourbillon n'ont rien de

très-rassurant. Mais n'ayez peur; avec l'aide de votre inséparable

Tornguk, vous passerez, sans vous mouiller même la cheville du pied.

Après cet exploit, on aperçoit une grande chaudière où mijotent des

phoques,--destinés sans doute à la bouche auguste de Torngarsuk et de

damoiselle son épouse. Après, c'est la niche du cerbère, dont nous

avons parlé plus haut; après, la chambre de Leorugolu. Elle vous fait un

accueil détestable, s'arrache les cheveux, saisit une aile d'oiseau tout

humide, la fait flamber et vous la promène sous le nez.

Il est dans le cérémonial alors d'avoir une syncope, provoquée

peut-être, mais bien justifiée, du reste, par la puanteur de l'épreuve.

Leorugolu profite de la pâmoison de son visiteur pour le faire

prisonnier. Décidément, elle a une étrange façon d'interpréter les lois

de l'hospitalité.

Par bonheur le Tornguk est là, à son poste, toujours fidèle, toujours

prêt à tirer son protégé d'un mauvais pas. Empoignant, sans le moindre

respect, la femme de Torngarsuk par les cheveux, il la roue de coups, la

bat comme plâtre, jusqu'à ce qu'elle tombe épuisée. Ce n'est peut-être

pas d'une délicatesse achevée, mais entre divinités! Enfin, Leorugolu

a cédé à corps défendant. Les deux compères lui dérobent son

\_aglerutit\_,--objet féminin que l'on ne nomme pas dans notre langue, en

pudique compagnie,--avec lequel elle attire dans son domaine tous les

poissons et habitants des eaux, et qui, de plus, jouit de l'inestimable

propriété de donner à son possesseur les meilleurs conseils pour

se diriger dans la vie et le moyen d'imposer ses volontés. Précieux

talisman! que vous en semble? Une fois privée dudit aglerutit, tous

les animaux marins abandonnent en bande Leorugolu, qui les avait

transportés, les ingrats! de la froide mer en son beau paradis, et

retournent à leurs baies accoutumées, où les groënlandais les prennent

et les croquent à bouche que veux-tu.

Leur glorieuse prouesse accomplie, l'angekkok-poglit et son Tornguk

rentrent joyeux et fiers chez eux, par la route la plus douce et la plus

agréable qui se puisse imaginer.[5]

[Note 5: Pour qu'on ne nous accuse pas d'avoir forgé cette fable à

plaisir, nous renvoyons aux nombreuses descriptions du Groënland, et

entre autres à celle de Hans Egède.]

Il y a des esprits sceptiques qui douteront que l'angekkok-poglit

Pumè eût pu exécuter cette brillante expédition et en revenir en trois

minutes; mais les Esquimaux sont des simples de coeur. Ils ajoutèrent

une foi absolue aux paroles de Pumè, qui avait ramené à foison la gent

poissonnière dans les pêcheries, sans même demander à voir le magique

aglerutit; bonnes gens! aussi ne connaissent-ils ni enfer, ni purgatoire

après cette vie!

--L'angekkok-poglit épousera Toutou-Mak, se mirent-ils à crier sur tous

les tons de la gamme.

Ensuite, chacun courut chez soi pour y quérir son meilleur morceau de

phoque, baleine ou caribou, afin de contribuer au festin nuptial.

La viande, la graisse, le poisson, l'huile arrivèrent profusément chez

Pumè.

Les lampes furent rallumées, non pour éclairer la loge, car, dans ces

contrées, la nuit est presque aussi claire que le jour, mais pour cuire

les aliments.

Le repas fut bientôt servi. Il était splendide et se composait,

indépendamment des mets habituels, de racines, appelées \_tugloronit\_,

bouillies dans le spermaceti de baleine, salades faites avec de la

bouse de renne tirée des intestins; entrailles de perdrix, gâteaux,

confectionnés avec des raclures de peaux de veau marin; estomacs de

caribous, tués avant qu'ils aient digéré leur pâture[6]; le plat par

excellence: un couple de foetus de daim, rôtis, aussitôt après avoir été

arrachés du ventre de la mère, et enfin un dessert de mûres de ronces

nageant dans l'huile de baleine, comme dernier service[7]; le tout

arrosé d'eau à la glace, car les Esquimaux-Groënlandais ne boivent pas

l'huile, comme on le croit trop généralement.

[Note 6: Les sauvages du Mississipi, et en général, la plupart des

Indiens de l'Amérique Septentrionale ont un goût très-vif pour ce genre

de mets.--Voir, entre autres, le voyage du prince Maximilien de

Wied Neuwied dans l'Amérique du Nord,--Je renverrai également aux

Chippiouais, sixième volume des BRAMES DE L'AMÉRIQUE DU NORD.]

[Note 7: «Ce ventre de renne et la fiente de perdrix, préparés dans

l'huile fraîche de baleine, sont pour ce peuple ce que sont parmi nous

la bécasse et le coq de bruyère,» dit avec raison M. L.-E. Haton, dans

son \_Histoire pittoresque des voyages\_.]

Il y avait de quoi faire fête complète.

Quand le banquet fut près de sa fin, deux illirsut, dépêchées par Pumè,

se rendirent à la loge de Triuniak et enjoignirent à Toutou-Mak de les

suivre.

Elle refusa, moins pour se conformer à la coutume du pays que poussée

par son insurmontable aversion pour l'angekkok-poglit. Sans faire

attention à ses refus, les deux sorcières se jetèrent sur elle, afin de

la soumettre à leur désir.

Témoin de cette violence, Guillaume Dubreuil voulut la faire cesser,

quoiqu'il connût bien l'usage groënlandais de procéder ainsi au mariage.

--Que mon frère demeure tranquille, dit Triuniak en le retenant.

--Mais ta fille déteste ce vieillard!

--La volonté de l'angekkok-poglit est la volonté de Torngarsuk, répondit

tristement Triuniak, qui n'approuvait pas cette union, mais l'acceptait

avec le stoïcisme indien, parce qu'il n'estimait pas qu'il y eût au

monde une puissance capable de l'empêcher.

Les illirsut emportèrent la Biche-Agile, hurlant de douleur, se tordant

en convulsions et faisant des efforts inouïs pour leur échapper.

Malgré sa résistance, ses cris, ses morsures, elles la déposèrent dans

la cabane de Pumè, alors débarrassée de ses convives.

L'horrible petit vieux sourit d'un sourire diabolique à l'arrivée de la

victime.

--Qu'on la mette là, dit-il en indiquant un lit aux sorcières, qui se

retirèrent aussitôt.

Puis, bouillant de satisfaction et de luxure, il se précipita sur la

jeune fille.

Chez les Esquimaux la décence exige qu'une nouvelle mariée ne se rende à

son époux que contrainte par la force physique. Toutou-Mak usa largement

du privilège pour repousser et frapper l'odieux angekkok. Il en résulta

une lutte furieuse des deux côtés,--ignoble de l'un, pitoyable de

l'autre,--sur laquelle je demande la permission de tirer le rideau.

Tout à coup, Pumè, qui était debout sur le lit, où il s'épuisait à

étreindre la jeune fille, tomba lourdement à la renverse, en lâchant une

exclamation de douleur.

Sa tête avait porté contre un des poteaux de la hutte, et il s'était

fracassé le crâne.

V

KOUGIB

La nouvelle de la mort de Pumè se répandit de proche en proche jusqu'à

la cabane de Triuniak. Elle y arriva grossie de force commentaires. Les

mauvaises langues,--où n'y en a-t-il pas?--insinuaient que Toutou-Mak

avait fait périr son mari, au moyen de sortilèges dont Innuit-Ili

lui avait communiqué le secret. Le cas était grave. Les parents de

l'angekkok pouvaient exiger une réparation sanglante. Triuniak, père

de la Biche-Agile, courut à la loge du jongleur pour prendre des

informations sur ce grave événement.

Dubreuil avait voulu l'accompagner, dans l'espérance de voir Toutou-Mak,

mais il s'y était opposé, craignant avec raison que les Uski,

irrités par les bruits qui circulaient sur la mort subite de leur

angekkok-poglit, ne se livrassent à des violences contre l'étranger.

L'accident avait heureusement eu des témoins, deux premières femmes de

Pumè, qui s'empressèrent de proclamer l'innocence de Toutou-Mak.

Triuniak revint à sa cabane doublement satisfait, car sa fille était

dégagée d'une alliance à laquelle il s'était soumis contre son gré et

il caressait, dans son esprit, l'idée de la marier, après son deuil, à

Innuit-Ili, que depuis longtemps il souhaitait d'avoir pour gendre.

Celui-ci ne se possédait pas de joie. Sa nature mobile, ardente, s'était

enflammée comme la poudre à l'étincelle jetée sur ses sentiments par la

déclaration de Toutou-Mak. Et, plus d'une fois, tandis que les illirsut

enlevaient la jeune fille, il tenta de s'échapper de la hutte de son

hôte, sans but bien défini peut-être, mais en proie à une fièvre de

colore qui aurait pu le pousser au crime.

Sa nuit, cependant, fut bercée par des rêves charmants.

Le lendemain, il suivit Triuniak aux funérailles de Pumè.

Tous les membres de la tribu, réunis autour de la cabane de

l'angekkok-poglit, dans leurs vêtements les plus sales, faisaient

entendre des cris lugubres, s'arrachaient; les cheveux et déchiraient

leurs habits, en signe de douleur. Cette scène, moins attendrissante que

grotesque, dura environ une heure.

Alors, par une fenêtre de la hutte, sortit un parent de Pumè, portant

sur son dos le cadavre du jongleur, enveloppé et cousu dans sa plus

belle pelisse.

Il fut suivi de l'une des veuves du défunt, si hermétiquement

encapuchonnée qu'on ne pouvait distinguer ses traits. Mais par sa

taille et sa démarche, Dubreuil jugea que ce n'était point la fille de

Triuniak.

Cette femme tenait à la main un morceau de bois allumé. Elle fit le tour

de la loge, en disant:

--Piklesrukpok (il n'y a plus rien à faire ici pour toi)!

Ensuite, les assistants recommencèrent leurs gémissements et se mirent

en marche derrière le corps.

Au bout d'un quart d'heure, le cortège arriva dans un petit vallon

jonché de tertres et d'amas de pierres. C'était le cimetière des

Groënlandais. Une fosse de deux pieds de profondeur et de vingt

de longueur était creusée dans le sol à peine dégelé à la surface,

éternellement glacé au-dessous. Le cadavre y fut descendu et posé sur

une couche de mousse, les jambes ployées sous le dos. A ses côtés on

plaça, son canot, ses flèches, ses ustensiles et ses instruments de

pêche et de chasse: non parce que les Uskimé croient que le trépassé

aura besoin de tout cela dans le pays des âmes, mais afin que la vue

des objets dont il se servait ne renouvelle plus leur chagrin, car ils

disent que, s'ils pleuraient trop un mort, celui-ci pâtirait cruellement

du froid dans le Ciel.

Cette cérémonie terminée, l'angekkok qui se proposait de succéder à Pumè

dans son office, prit la parole, en dansant autour de la tombe et en

frappant, avec un bâton, sur un tambourin fait; d'une côte de baleine

tournée en cerceau, et recouverte d'une peau amincie.

--L'ami chéri de Torngarsuk s'en est allé, dit-il, sur le territoire

des âmes, où il jouit d'un grand bonheur, j'en ai eu la révélation. Le

soleil brille sans cesse d'un pur éclat dans le pays qu'il habite.

Les rennes, les poissons de toutes sortes, les phoques et les morses

abondent. La chasse et la pêche y sont faciles et agréables. Jamais les

aliments ne manquent. Des chaudières, toujours bouillantes et toutes

remplies de chair et de viande, sont constamment à la disposition de

ceux qui ont faim, et les femmes les plus belles y préparent la couche

de ceux qui veulent dormir.

»C'est dans cette délicieuse contrée qu'a été transporté Pumè; c'est là

qu'iront aussi les Uski qui se montreront laborieux, adroits, dociles et

surtout obéissants aux ordres des angekkut, ministres de Torngarsuk!»

Ayant dit, le jongleur donna, par un hurlement, le signal d'une nouvelle

explosion de sanglots.

Le corps fut ensuite couvert d'une peau, avec un peu de gazon, sur

lequel on entassa de grosses pierres, pour le préserver des oiseaux de

proie et de bêtes fauves.

L'inhumation étant finie, les Uskimé reprirent le chemin de la loge du

défunt, où les attendait le banquet des funérailles.

En entrant, les veuves de l'angekkok-poglit, voilées de leur capuce, les

accueillirent par ces mots:

--Pumè que vous cherchez n'y est plus, hélas! il est allé trop loin!

Dans celle qui prononça à son oreille la formule de rigueur, Dubreuil

crut reconnaître Toutou-Mak.

Il étendit le bras pour lui prendre la main; mais soit qu'il se fût

trompé, soit que la jeune femme craignît de manquer à son devoir, les

avances du capitaine restèrent sans réponse.

Tous les effets ayant appartenu à Pumè avaient été enlevés de la hutte

comme impurs et déposés sur une pelouse voisine. Pour le repas, les

convives se servirent de plats de bois et de chaudières de pierre ou

d'argile empruntés ça et là. Cependant, comme on allait se mettre à

table, c'est-à-dire s'accroupir à terre, Dubreuil remarqua, pendu au

mur, un couteau de fabrique européenne, et qui était apparemment resté

inaperçu dans le déménagement.

Après l'avoir examiné de près, il ne douta pas que ce ne fût son couteau

perdu ou dérobé depuis quelque temps.

Sans plus de réflexion, il le décrocha, déclara que c'était sa propriété

et le mit dans sa poche.

Cet acte souleva un moment d'horreur. Tous les assistants s'éloignèrent

aussitôt de lui, comme d'un pestiféré.

Et l'angekkok, qui avait présidé aux obsèques, se levant, dit d'un ton

prophétique:

--Innuit-Ili, tu as touché à un instrument souillé; va te purifier, ou

tu mourras avant que douze lunes soient écoulées.

Pour ne pas froisser les sauvages par une violation publique de leurs

coutumes, Dubreuil sortit de la cabane, mais non, on le pense bien,

avec l'intention d'aller se déshabiller et se rouler nu sur les glaçons,

considérés par les Groënlandais comme eau lustrale.

Il se posta derrière la hutte, et tâcha de voir, par quelque crevasse du

mur, ce que faisait Toutou-Mak à l'intérieur.

Les désirs du jeune homme furent exaucés, car il découvrit la

Biche-Agile près du lit d'une des veuves de feu Pumè. Cette femme venait

d'accoucher. Près d'elle on découvrait encore certain vase qu'on a

coutume de poser sur la tête des Esquimaues en mal d'enfant, pour

faciliter leur délivrance.

La jeune mère saisit et coupa avec ses dents l'ombilic; puis elle

plongea ses doigts dans un pot d'eau, que lui présenta Toutou-Mak, et

les frotta sur les lèvres du marmot, en disant:

--\_Imekautet\_ (tu as bu beaucoup).

Après cela, on lui offrit du poisson à manger. Elle le prit, y goûta,

en barbouilla la bouche de son nourrisson, et lui secouant légèrement la

main:

--\_Aiparpotet\_ (tu as mangé en ma compagnie), prononça-t-elle.

Au bout de peu d'instants, elle se leva, s'habilla et vaqua à ses

travaux, comme si rien d'insolite ne lui fût arrivé.

Dubreuil ne s'occupait plus d'elle, car Toutou-Mak avait passé dans

une autre partie de la pièce. Bientôt, elle s'avança, capuchonnée de

nouveau, vers la porte de la loge qu'elle quitta seule.

Guillaume sentit son coeur bondir de joie. Le soleil était couché depuis

quelques instants. Il n'y avait personne aux environs. Le capitaine

courut à la rencontre de Toutou-Mak.

D'un mot, elle l'arrêta et glaça son enthousiasme.

--As-tu fait la purification, mon frère?

Dubreuil ne voulut pas mentir.

--Pas encore; mais à quoi bon ces cérémonies vaines autant que

ridicules? répondit-il en faisant un pas vers elle.

--Non, non, dit la jeune fille épouvantée, retire-toi, mon frère, si tu

m'aimes, retire-toi, et garde-toi d'approcher créature humaine vivante

avant d'avoir accompli le rite obligé!

--Où va ma soeur? dit-il pour changer la conversation.

--Toutou-Mak, repartit l'Indienne, va chercher ses ustensiles.

Et elle indiqua le mobilier du défunt.

--Qu'en veut-elle faire?

--Le rapporter dans la loge de l'angekkok-poglit, où il ne saurait nuire

maintenant que l'odeur du mort est dissipée.

--Ma soeur souhaite-t-elle que je l'aide?

--Oh! non; Innuit-Ili, va te purifier, je t'en conjure.

--Je voudrais causer avec toi, Toutou-Mak, ma bien-aimée, dit Guillaume

avec une chaleur communicative.

--Eh! s'écria-t-elle, la fille de Triuniak a le coeur gros aussi de ce

désir...

--Eh bien! ce soir...

Elle secoua la tête avec mélancolie.

--Pourquoi pas ce soir?

--Innuit-Ili, cela est défendu.

--Défendu!

--Oui. Toutou-Mak ne doit point quitter avant trois lunes la loge de

celui qui l'avait épousée. En parlant à un homme autre que son père,

pendant son deuil, elle s'expose...

--Elle ne s'expose à rien. Tes jongleurs sont des misérables!

Et, du pied, le capitaine frappa le sol avec impatience.

--Elle s'expose au courroux de Torngarsuk, continua gravement la

Groënlandaise.

--Ah! je me moque de ce...

--Mon frère! mon frère, va te purifier!

--Plus tard. Un mot encore.

--Je n'écoute plus.

--Un seul mot, un seul, ma belle, ma bonne Toutou-Mak? supplia Dubreuil.

--On vient, voici quelqu'un. Va te purifier, Innuit-Ili!

Et la Biche-Agile, qui avait ramassé à la hâte quelques pelleteries et

ustensiles étendus sur le gazon, rentra brusquement dans la loge.

Le capitaine était dépité,--dépité contre le fanatisme de la jeune

femme, dépité contre l'inconcevable timidité dont il avait fait preuve

en cette circonstance.

--Lui avoir obéi comme un enfant! murmurait-il. Être resté là, immobile,

à cinq pas d'elle, parce qu'elle me l'avait ordonné, au lieu de

l'enlacer dans mes bras... Par Notre-Dame de Bon-Secours, suis-je un

fou, un imbécile, un idiot, ou le capitaine Guillaume Dubreuil?...

Est-ce que par hasard...

Une flèche sifflant à son oreille interrompit ce monologue.

Guillaume, qui, à ce moment, avait, par bonheur, fait un mouvement, se

retourna et vit un homme fondant sur lui.

Cet individu brandissait une massue. Le capitaine n'avait pas d'arme.

Pour lutter contre l'agresseur, il fallait recourir à toute son adresse.

Avec la rapidité de l'éclair, le Français se fit cette réflexion, et, au

lieu d'attendre son adversaire, se jeta, tête basse, dans ses jambes.

L'Uskimé ne prévoyait pas cette attaque, aussi soudainement exécutée que

conçue. Il chancela et tomba tout de son long, en laissant échapper son

casse-tête.

Guillaume le ramassa en un clin d'oeil, se précipita sur l'assaillant,

et le menaçant du tomahawk:

--Pourquoi voulais-tu m'assassiner?

Le sauvage ne répondit point.

--Si tu ne parles, je t'assomme, reprit Dubreuil.

Même silence.

--Pour la dernière fois, je te préviens!

L'Uskimé poussa un sifflement aigu.

Aussitôt les gens rassemblés dans la loge de Pumè sortirent en désordre.

Dubreuil lâcha alors le sauvage, en disant:

--Ce misérable a voulu m'égorger!...

Les Esquimaux se mirent à ricaner, et l'antagoniste du capitaine

s'esquiva.

--T'es-tu purifié, mon fils? lui demanda Triuniak.

--Oui, répondit-il, aussi irrité par cette question importune que par

l'attentat dont il venait d'être l'objet.

--C'est bon; alors suis-moi.

--On allons-nous?

--Au logis. Mais laisse cette massue.

--C'est celle du vil meurtrier...

--Justement, mon fils; elle est impure.

--Encore!

Et le capitaine, malgré son exaspération, ne put s'empêcher de rire.

--Oui, elle est impure, repartit tranquillement Triuniak, car c'est la

hache de Kougib.

--Kougib, le parent de Pumè?

--Lui. Et sa hache est impure comme toute sa personne, parce qu'il a ce

matin porté un cadavre humain sur ses épaules.

--Je croyais cependant être son ami? fit Dubreuil en manière de

réflexion.

--Si tu étais le sien, il n'est plus le tien, mon fils.

--Quel mal lui ai-je fait?

--Ah! il t'accuse d'avoir comploté avec Toutou-Mak la mort de Pumè.

--La mort de Pumè! nous! Tu m'avais pourtant dit que cette absurde

calomnie était retombée sur ceux qui s'en étaient faits les fauteurs.

--Tu as des ennemis, mon fils, qui n'en a pas? dit sentencieusement

Triuniak.

Puis il ajouta d'un ton méditatif:

--Ceux-là t'accusent encore. La preuve, Kougib te l'a donnée. Il veut

sans doute venger l'angekkok-poglit, comme son plus proche parent. Il

faut, mon fils, te mettre à l'abri de ses coups. Demain, nous partirons

pour la chasse.

--Penses-tu, Triuniak, que je fuirai devant une inculpation aussi lâche

que celui qui l'a faite? répondit fièrement le capitaine.

--Quand s'abat l'orage, il vaut mieux l'éviter, si on le peut, que de

l'affronter. Innuit-Ili, demain, nous irons chasser le phoque.

--Mais Toutou-Mak? interrogea Dubreuil.

--Toutou-Mak n'a rien à craindre tant que durera son deuil, car elle est

sous la protection de Leorugolu.

Tout en causant, ils étaient revenus à leur hutte.

Guillaume se coucha, assez mal impressionné par les événements de la

journée.

Depuis quatre mois qu'il vivait au milieu des Esquimaux, l'idée de

retourner dans son paya natal lui avait souvent fatigué l'esprit. Mais

le moyen? Suivant toute probabilité, le malheureux jeune homme était

condamné à végéter désormais et à rendre le dernier soupir dans ces

glaciales contrées, véritable tombeau pour un Européen, parmi des

sauvages d'une bienveillance équivoque, d'une brutalité très-franche,

menant à l'excès, et toujours prêts à rendre l'étranger responsable de

leurs mécomptes.

Dubreuil dormit peu. L'avenir lui apparut sous de noires couleurs. La

pensée de Toutou-Mak, la certitude d'être aimé de cet être charmant,

de la posséder bientôt tout entière, ne put même lui procurer un songe

agréable.

A la pointe du jour, il se leva pour aider Triuniak à préparer ses

kaiaks.

Le \_kaiak\_ est le canot ordinaire des Esquimaux mâles; les femmes ont

aussi le leur, appelé \_ommiah\_. L'un et l'autre sont faits de peaux

d'animaux marins tendues sur des côtes de bois ou de baleine, comme les

anciens \_vitilia navigia\_ des Bretons. Je ne saurais mieux, comparer le

kaiak qu'à une navette de tisserand, mais à une navette longue de dix à

douze pieds, large de deux et demi à trois. Légère comme une écorce

de liège, et glissant sur l'eau comme un patin sur la glace, cette

embarcation est toute couverte, à l'exception d'un trou rond au milieu.

L'Uskimé s'assied dedans par cette ouverture, les pieds tendus vers l'un

ou l'autre bout. Avec le bas de sa camisole, sanglée au rebord du trou,

de manière que l'eau n'y peut pénétrer, avec ses manches étroitement

serrées au poignet, sa jaquette autour du col, embéguiné dans sa coiffe,

il s'identifie tout entier avec la machine. «Ce n'est plus un batelier

ordinaire, ce n'est plus le pêcheur dans sa barque, c'est l'homme avec

des nageoires, l'homme devenu poisson.»

La casaque de mer du Groënlandais,--celle dont il se sert pour la pêche

à la baleine,--complète d'ailleurs la transformation. C'est une espèce

de chemise où l'habit, les culottes, les chaussures, ne constituent

qu'une seule pièce. Elle est en peau de phoque cousue à points si serrés

que l'eau n'y peut pénétrer. Sur la poitrine on remarque un petit tube

en os, par lequel on fait pénétrer, en soufflant, autant d'air qu'il est

jugé à propos pour que l'homme se soutienne sans aller au fond. Ce trou

est ensuite bouché avec une cheville. A mesure que la quantité d'air est

augmentée ou diminuée à l'intérieur du vêtement, l'on peut descendre ou

remonter à volonté. Vêtu de ce scaphandre, l'Esquimau devient ainsi un

vrai ballon qui court impunément sur l'eau sans y enfoncer.

Que la tempête gronde, il la brave! Que la mer furieuse renverse le

frêle canot, il reviendra à la surface d'un seul coup de son aviron,

plat aux deux bouts comme une spatule, qu'il tient par le milieu, et

avec lequel il exécute dextrement les évolutions les plus rapides, les

mouvements les plus étranges.

Dubreuil avait déjà appris à manoeuvrer un kaiak. Grâce à son adresse

naturelle, il était devenu à cet exercice aussi habile qu'un Esquimau.

Triuniak et lui, munis de javelots et de harpons, mirent chacun un canot

sur leurs têtes et s'acheminèrent vers l'Océan.

Le temps était lourd, brumeux. On touchait au mois d'octobre, le froid

se faisait déjà sentir avec vivacité, et, pour une journée sereine,

on en avait trois ou quatre que les brouillards, la gelée et la neige

rendaient insupportables.

En arrivant à la côte, ils se débarrassèrent de leur kaiaks et

cherchèrent une baie abordable pour les lancer à l'eau.

Tandis qu'ils rôdaient sur les hautes banquises, Triuniak aperçut, au

fond d'un fiord, un pin de forte dimension que les vagues roulaient sur

la grève.

Grande fut la joie de l'Esquimau, car il n'y avait pas d'arbres de cette

taille au Groënland, lequel ne produit, on le sait, que des arbustes

rabougris.

Tout le bois de consommation est ainsi apporté de lointaines contrées

aux habitants par les tempêtes.

--Mon fils, dit Triuniak à Dubreuil, attends-moi ici. A nous deux, nous

ne serions pas assez robustes pour traîner cet arbre au village, je vais

y courir et je ramènerai nos chiens. Pendant mon absence, tu iras à

la crique de l'ours, nous en sommes tout près. Je suis sûr que tu y

trouveras les \_pusi\_[8].

[Note 8: Phoque, veau marin.]

--Ne t'inquiète pas, mon père, j'en aurai une provision à ton retour,

cria le capitaine à l'Uskimé, qui rebroussait chemin à grands pas.

Après avoir lutté longtemps avec des chances diverses de victoire ou de

défaite, le soleil perçait enfin le voile de brume qui le cachait dans

la matinée.

L'éblouissement causé par sa réfraction sur l'immense plaine de glace

qui entourait Dubreuil, le fit songer à ajuster ses yeux à neige, sortes

de besicles faites avec un morceau d'ivoire, dont les Esquimaux se

servent pour tempérer la lumière intense réfléchie par leurs blanches

campagnes, et se préserver ainsi de cette horrible affection que les

Canadiens Français appellent \_aveuglement de neige\_.

L'ivoire ou le bois employé à leur confection est évidé intérieurement,

pour recevoir le revers du nez et la partie saillante du globe des yeux.

Vis-à-vis de chaque oeil s'étend une fente transversale, très-étroite,

longue d'environ un pouce et demi. En dehors, l'instrument est évasé

sur les deux côtés, à angle oblique, en haut se trouve un petit rebord

horizontal, qui se projette d'environ un pouce.

On assujettit ces lunettes par derrière, avec une lanière de peau de

veau marin: les Uskimé en font encore usage, comme nous du télescope,

pour voir à de grandes distances.

Aide de cet appareil, Dubreuil distingua, à un mille de lui, une troupe

de phoques qui s'ébattaient gaiement à la tiède chaleur de l'astre

diurne.

Le capitaine replaça son canot sur sa tête et se glissa, avec

précaution, vers la crique à l'Ours, lieu où étaient rassemblés les

veaux marins.

Quand il n'en fut plus éloigné que d'une centaine de pas, il descendit

la côte, mit son kaiak à flot et nagea avec une vitesse incroyable, mais

sans faire le plus léger bruit.

Il allait dans un tel silence qu'il passa inobservé par une troupe de

lourds cormorans, occupés à pêcher dans une anse.

Arrivé à la hauteur de la crique, Dubreuil donna deux vigoureux coups de

pagaie pour en doubler la pointe, saisit un \_reineinek\_ ou grand harpon

auquel était fixée une longue ligne, et darda la pointe de l'arme dans

le flanc d'un gros phoque qui venait de s'éveiller, au bruyant désordre

de ses compagnons, frappés de panique par l'apparition du kaiak bien

connu.[9]

[Note 9: Les pêcheurs, eu plutôt chasseurs de phoques, savent que cet

amphibie est doué d'une certaine intelligence, et que, quand un troupeau

a été chassé quelquefois par le même homme, il reconnaît cet homme et

s'en défie plus que des autres chasseurs.]

Percé d'outre en outre, l'animal ne s'en roula pas moins dans l'eau et

plongea.

Dubreuil laissa filer la ligne, attachée par l'autre extrémité à une

peau de veau marin remplie d'air, destinée à servir de bouée pour suivre

les traces du blessé.

Le phoque fuyant vers la haute mer, Guillaume lança son kaiak hors de

la crique, pour lui donner la chasse, mais, en débouquant, une pierre

décochée avec force l'atteignit au visage, il perdit l'équilibre et

capota.

VI

DISPARITION

Dans la matinée de ce jour-là, en allant puiser de l'eau à la source

commune, Toutou-Mak remarqua que Kougib et le futur angekkok-poglit

passaient et repassaient fréquemment devant la cabane de son père. Ils

la regardaient avec un air et des gestes qui inspirèrent des soupçons à

la jeune fille. Évidemment, ils tramaient quelque perfidie. Toutou-Mak

les suivit en cachette.

Les deux hommes prirent la route d'un petit bois de cormiers, distant

de cinq ou six portées de flèche du village uskimè. Le chemin qui y

conduisait était encaissé entre des rochers et tortueux. Bien de plus

facile que de s'y glisser sans être aperçu. La jeune fille marcha sur

leurs pas.

Arrivés dans le bois, ils s'arrêtèrent.

Toutou-Mak se coula derrière un buisson et écouta.

--Oui, disait Kougib, ils ont assassiné Pumè. J'en suis sûr. Comment

expliquer autrement sa mort?

--Tu as bien raison, mon frère, répondit l'angekkok.

--Aussi, je vengerai la mort de Pumè.

--Torngarsuk l'ordonne. Ton empressement à devancer ses désirs lui sera

agréable.

--Ah! si je n'avais pas manqué mon coup, hier! Il faut que ce blanc ait

un charme pour détourner les traits.

--Sans doute, il connaît des choses que tu ne connais pas. Mais celui

que dirige la main toute-puissante de Torngarsuk saura bien triompher de

son ennemi. J'approuve ton dessein.

--Depuis longtemps on aurait dû en purger le pays.

--C'était aussi l'avis de Pumè.

--Ah! je le sais bien, répliqua Kougib. Sans Triuniak qui le protège,

pour Le malheur de la tribu, il n'aurait pas fait long séjour parmi

nous.

--On dit qu'il aime sa fille, fit l'angekkok insidieusement.

--Crois-tu, mon frère? demanda l'autre avec une expression haineuse.

--Et qu'elle l'aime aussi, ajouta le jongleur d'un ton négligent, mais

qui cachait l'intention d'irriter son compagnon.

En effet, celui-ci avait été un des prétendants à la main de Toutou-Mak,

et l'angekkok le savait fort bien.

--Tu dis qu'elle l'aime! s'écria. Kougib en fronçant les sourcils.

--Cela doit être. Pumè me l'a dit. Et, d'ailleurs, ne les a-t-on pas vus

souvent ensemble? Qu'est-ce qu'ils allaient faire seuls, tantôt d'un

côté, tantôt de l'autre, dis? On en a assez causé, dans la tribu.

Chaque parole du sorcier tombait comme une goutte d'huile bouillante sur

le coeur de Kougib.

Il poussa un rugissement sourd et brisa dans ses mains un os de baleine

qui lui servait de bâton.

--Et puis, ajouta l'angekkok, n'est-ce pas à ce misérable amour qu'il

faut attribuer le meurtre de Pumè?

--Tu dis juste, trop juste, mon frère!

--Oh! continua le premier, enfonçant à plaisir le poignard dans la

blessure, Toutou-Mak n'attendra pas la fin de son deuil pour épouser

Innuit-Ili.

--Ne prononce plus son nom! il m'exaspère!

--Triuniak est décidé à la lui donner en mariage.

--Jamais! exclama Kougib.

--Si tu veux, certainement.

--Je le tuerai! fut-il répondu d'une voix rauque.

--Tous les angekkut te loueront de cet acte nécessaire, car Innuit-Ili

est leur ennemi juré. Seulement, frappe bien et fort. Voici un

\_oriosi\_[10] qui doublera la précision de ton oeil, la vigueur de ton

bras.

[Note 10: Sorte de talisman.]

--Je remercie mon frère de sa bonté pour moi, dit Kougib en recevant du

jongleur un sachet en peau, qu'il fourra dans sa botte.

--Tu dois te presser, dit le sorcier.

--Si je savais où il est, j'irais immédiatement.

--Torngarsuk m'a révélé qu'il était parti, ce matin, avec Triuniak, pour

chasser.

--Où? dis-le moi.

--A la crique à l'Ours.

--Il y est avec Triuniak, fit Kougib en réfléchissant

--Est-ce que déjà mon frère aurait peur?

--Non, non, je n'ai pas peur. Mais ce Triuniak le défendra.

--Tant mieux!

Kougib fixa sur l'angekkok un regard inquisiteur.

--Mon frère a dit tant mieux; je ne comprends pas. Mon frère

prétendrait-il me tromper?

--Les ministres de Torngarsuk ne trompent point, répondit sévèrement

l'angekkok. Triuniak chasse avec Innuit-Ili. J'ai dit: tant mieux! parce

que je pensais que Kougib avait la vue longue.

--Kougib n'a pas la vue longue, dit l'Esquimau en branlant la tête. Que

mon frère ouvre donc encore son coeur.

L'angekkok jeta autour d'eux un regard rapide, et, croyant qu'ils

étaient seuls, il reprit à voix basse, tandis que Toutou-Mak redoublait

d'attention:

--Si Kougib attaque Innuit-Ili, Triuniak courra au secours de son ami,

et Kougib les tuera tous les deux.

La Biche-Agile arrêta sur ses lèvres un cri d'horreur.

--Kougib comprend-il? poursuivit le jongleur.

--Pourquoi tuer aussi Triuniak?

--O l'aveugle! le sourd! proféra l'angekkok en levant les épaules. Mais

tu ne vois donc pas que Triuniak mort, sa fille est à toi?

Kougib bondit d'admiration.

--Mon frère est grand, dit-il. Son oeil distingue dans le ciel, son

oreille entend du fond de la terre.

--Va donc! et fie-toi toujours au serviteur de Torngarsuk! fit

superbement le sorcier, dont la vanité avait été flattée par cet éloge

naïf.

--Je pars tout de suite, mon frère.

--As-tu des armes?

--J'ai ma fronde et mon couteau. Mon arc a déçu mon attente. Je l'ai

brisé.

--Songe que Torngarsuk veille sur toi!

L'angekkok, après ces mots, quitta son complice, qui prit aussitôt la

direction de la crique à l'Ours.

Toutou-Mak sortit de son nid, dès qu'ils eurent disparu. Que

d'agitation, que de trouble dans sa jeune âme! Son père et celui qu'elle

aimait exposés à une mort qu'elle ne pouvait prévenir que par un acte

condamné d'une manière absolue par les règles religieuses de son pays.

Car les Esquimaux s'imaginent qu'une veuve qui, à partir du lendemain du

décès de son mari, entre, durant les trois premiers mois de son deuil,

en communication quelconque avec un homme, est destinée à périr dans le

courant de l'année, ainsi que celui ou ceux à qui elle a parlé.

Si courte que fût la lutte des terreurs superstitieuses de la jeune

femme avec ses tendresses, elle fut affreuse, de celles qui laissent sur

le coeur des cicatrices indélébiles.

L'amour l'emporta.

Toutou-Mak s'élança sur la trace de Kougib. Puis craignant d'être

surprise, elle prit une autre piste, qui devait la mener également à la

crique à l'Ours.

Elle volait plutôt qu'elle ne courait sur la glace et sur la neige. Il

fallait devancer l'assassin. Par malheur, dans son trouble, l'Indienne

s'égara un peu. Elle perdit un temps précieux, et, quand elle atteignit

le sommet d'un cap qui d'un côté dominait la crique, elle découvrit

Kougib faisant déjà tourner une fronde autour de sa tête.

A cette vue, Toutou-Mak voulut crier, avertir son amant, dont elle

n'était plus éloignée que de quelques pas. Ses organes refusèrent de la

servir.

Elle s'affaissa, hors d'haleine, derrière un amas de congélations.

Ni Kougib, ni Dubreuil ne l'avait aperçue.

Après avoir lance sa pierre, constaté qu'elle avait frappé le but, et

que le kaiak chaviré ne se redressait pas, le meurtrier détala au plus

vite. Quoique blessé légèrement, Guillaume risquait de se noyer, car,

étourdi par le coup, il ne faisait aucun effort pour remonter à la

surface de l'eau.

Mais la faiblesse de Toutou-Mak ne fut que passagère.

Elle se relève, franchit la courte distance qui la sépare de la crique,

se jette à la nage, et remorque le kaiak à la rive.

Peindre ses émotions dans ce moment serait impossible. Innuit-Ili

vivait-il encore? avait-il succombé?

Aussitôt qu'elle a pu prendre pied, la Groënlandaise plonge sous le

canot; elle le retient d'une main, et de l'autre défait le noeud qui

lie la jaquette du batelier à la couverture de l'embarcation. Saisissant

alors l'homme par les cheveux, elle l'arrache du kaiak et le traîne sur

la grève.

Dubreuil n'était qu'évanoui. Il revint bien vite à lui, et grande fut

sa surprise en voyant Toutou-Mak agenouillée, penchée sur son visage,

qu'elle séchait sous ses baisers.

--Est-ce un rêve? Ah! puisse-t-il se prolonger! durer toujours!

murmura-t-il.

Mais elle:

--Il est sauvé! il est sauvé!

Puis, elle s'éloigne vivement, et reparaît au bout de quelques minutes

avec un habillement sec complet.

--Change tes vêtements mouillés contre ceux-ci, mon frère, dit-elle.

--Et toi, ma soeur?'

--Il y a dans la cache de notre père un autre accoutrement. Je vais

aller le mettre. Dois-je t'aider?

--Non, je mie sens assez fort. Retire-toi, ma bonne soeur, car tu

frissonnes.

Toutou-Mak retourna à une petite grotte naturelle, formée par les

glaçons, dans laquelle Triuniak avait l'habitude de serrer des

provisions et de chaudes fourrures pour parer aux accidents, assez

nombreux, qui arrivent à la chasse des amphibies.

Sa toilette était terminée lorsque Dubreuil la rejoignit dans la grotte.

Il avait à la tête une blessure large, mais nullement dangereuse.

Toutou-Mak y appliqua une espèce de charpie, faite avec l'amiante[11],

afin que l'impression de l'eau froide ne l'envenimât point, et,

s'asseyant près du jeune homme qui l'interroge avec les yeux plus encore

qu'avec les lèvres, elle lui conte l'incident du matin.

[Note 11: «Plusieurs montagnes (du Groënland) sont remplies d'amiante,

ou pierre de lin incombustible, semblable à des éclats de bois. Lorsque

l'amiante est battue, amollie dans l'eau chaude, on la peigne comme de

la laine. Sa qualité singulière est que le feu, lui tenant lieu de savon

et de lessive, blanchit ce linge, loin de le consumer. Les Groënlandais

en font des allumettes pour leurs lampes. Tant qu'elles sont imbibées

d'huile, elles brûlent sans se consumer comme le coton.»--\_Collection

abrégée des Voyages\_, par Bancarel.]

En entendant le récit de cet infâme complot, Dubreuil avait peine à

modérer sa colère.

--Oh! dit-il, en la pressant avec transport dans ses bras, que ne

puis-je fuir avec toi, ma bien-aimée, joie de mon âme, soleil de ma vie!

Que ne puis-je t'emporter dans ma belle patrie!

--Oui, soupira la Groënlandaise, tu songes à partir, à me quitter!

--Te quitter! oh! non, je le jure! Non, jamais je ne t'abandonnerai!

j'en prends à témoin tes dieux et le mien!

--Vrai, tu m'aimes ainsi? fit-elle avec une candeur charmante, en

cachant sa tête dans le sein de Guillaume.

Ils étaient profondément émus l'un et l'autre. Dubreuil sentait son

cerveau s'enflammer, son coeur battre à rompre sa poitrine, ses doigts

frémissants se nouèrent à la taille souple de la jeune femme, dont les

douces caresses l'avaient embrasé d'un feu irrésistible.

Mais elle comprit le péril de la situation, se rejeta soudain en

arrière, et s'écria d'une voix vibrante, qui calma l'impétuosité du

capitaine:

--Mon père! malheureux, nous oublions Triuniak!

--Triuniak! je t'ai dit, ma soeur, qu'il était allé au village chercher

des chiens.

--Kougib le rencontrera!

--Je te devine, Toutou-Mak!

--Oh! cours à sa défense.

--Tu m'accompagneras.

--Non, non, cela ne se peut. J'ai enfreint la loi du Succanunga, pour

toi...

--Quelle loi? que veux-tu dire?

--Rien, mon frère, rien, répliqua-t-elle en pâlissant, vole au secours

de Triuniak! mais promets-moi de lui cacher l'entrevue que tu as eue

avec sa fille.

--Comment?

--Je t'expliquerai cela... plus tard... Sois prompt, ô mon bien-aimé!

En renouvelant cette recommandation, Toutou-Mak chargeait sur sa tête le

costume déjà glacé dont elle s'était dépouillée, et quittait la grotte

par le sentier qui l'avait amenée.

Dubreuil prit l'autre piste.

A moitié route du village esquimau, il rencontra Triuniak arrivant avec

un attelage de chiens aux oreilles courtes et droites, au poil rude

comme celui des loups.

--Quel motif t'a donc fait abandonner la chasse, mon frère? Tu es tout

essoufflé! Du sang sur ton visage!

--Ce n'est rien, une égratignure. Mon père ne s'est-il pas croisé avec

Kougib?

--Non. C'est lui qui t'a mis dans cet état?

--Je le crains.

--Tu ne l'as donc pas vu Innuit-Ili? fit Triuniak avec quelque surprise.

--Je ne l'ai pas vu, mais j'ai lieu de supposer que c'est lui qui m'a

lancé une pierre, tandis que je harponnais un phoque.

--Nul autre ne l'aurait osé, dit l'Uskimé d'un air rêveur.

--Enfin, je suis heureux que le scélérat n'ait pas attaqué aussi mon

père.

--Pourquoi m'aurait-il attaqué?

--Je ne sais, je ne sais, balbutia le capitaine... Un pressentiment...

Mais allons chercher l'arbre!

--La blessure n'est pas profonde? demanda Triuniak avec intérêt.

--Oh! non, une simple écorchure.

--Mon fils, reprit l'Esquimau avec gravité, il est nécessaire que

tu t'éloignes de la tribu, pendant quelques lunes. Sans cela, ta vie

courrait les plus grands risques.

--Mais où veux-tu que j'aille, père?

--Je réfléchirai. En attendant, comme voici notre arbre, aide-moi à le

tirer de l'eau.

Aussitôt, ils attachèrent le pin avec des cordes de peau, et, s'attelant

à ces cordes en même temps que les chiens, ils le halèrent sur la berge.

Là, Triuniak en abattit les branches avec une hache de silex, aussi

tranchante que l'acier, et, après l'avoir élagué du faîte à la racine,

il enfouit précieusement les rameaux sous des glaçons.

De nouveau, les mâtins furent attelés à l'arbre. Le Groënlandais les

siffla d'une façon particulière, et ils partirent au galop, en traînant

derrière eux l'énorme pièce de bois.

Le convoi rentra au village sur le tard. Les deux hommes n'avaient

échangé que de rares paroles; l'un et l'autre étaient préoccupés par

d'absorbantes réflexions.

Le jour suivant, Dubreuil, en se levant, trouva Triuniak en train de

mettre en ordre son traîneau d'expédition, charpente en os de baleine,

que recouvrait un léger, mais solide plancher de frêne.

--Nous allons chasser le caribou, lui dit son hôte. Fais un paquet de

tes vêtements et prends toute les armes, car nous demeurerons plusieurs

jours dehors.

Sur le traîneau, on chargea une tente, du poisson fumé, un pot d'huile,

des effets de campement, et Triuniak donna le signal du départ.

Ce voyage précipité contrariait fort Dubreuil. Malgré l'assurance

que lui avait réitérée l'Uski que Toutou-Mak n'aurait rien à redouter

pendant leur absence, il se sentait le coeur lourd, oppressé, comme à la

veille de quelque événement sinistre. Que deviendrait-elle? qui serait

là pour la protéger, si, méprisant la loi du deuil, Kougib tentait de

lui faire violence? Qui la soignerait si une maladie imprévue fondait

sur elle? La quitter! la quitter sans la voir, sans lui presser la main!

Cette idée seule ne suffisait-elle pas à bouleverser l'esprit du

capitaine? Prier Triuniak de retarder, d'ajourner son entreprise, eût

été inutile. Jamais le sauvage ne revenait sur un plan arrêté. Long à se

déterminer, prudent dans ses actes, il était inébranlable quand il avait

une fois pris une résolution.

Dubreuil avait bien la ressource d'une indisposition feinte. Mais outre

que le mensonge prémédité lui répugnait, il tenait à prouver à son

misérable agresseur qu'il avait encore manqué son coup.

C'était peut-être le meilleur moyen de l'empêcher de recommencer ses

entreprises homicides, car notre Français savait parfaitement que la

superstition agissait plus sur les Uskimé que la morale ou la raison. En

le voyant sain et dispos, Kougib se figurerait qu'il était invulnérable.

Sous l'empire de ces considérations, le capitaine s'abstint donc de

toute observation et suivit Triuniak qui se dirigeait vers l'ouest.

Le pays qu'ils parcoururent ce jour-là était montueux, semé à de longs

intervalles de petits bouquets de peupliers et de saules nains, jonché

de cailloux de jaspe et de marcassites jaunes comme l'or. La solitude

était grande: elle effrayait par son silence mortel. A peine, parfois,

un lièvre blanc déboulant d'un genévrier, ou un faucon gris traversant

les airs à tire d'ailes, donnait-il une courte animation au paysage.

Au reste, partout une affreuse désolation, des rocs noirs et nus, des

abîmes insondables, des ravins lacérant le sol, des glaciers déchirant

la nue.

Au soleil couché, les voyageurs campèrent sur le bord d'une source et

allumèrent du feu avec deux morceaux de bois sec vigoureusement frottés

l'un contre l'autre.

Après leur repas, Triuniak, qui s'était montré taciturne dans la

journée, dit brusquement à Dubreuil:

--Innuit-Ili, ton coeur ne s'est-il pas attendri pour celui de

Toutou-Mak? Réponds-moi ouvertement.

Étonné de cette question soudaine, Guillaume eut un moment d'hésitation.

--Si je me suis trompé, reprit l'Esquimau, réponds toujours, ce qui a

été dit n'aura pas été dit.

--Tu me parles comme un père, Triuniak, je te parlerai comme un fils,

dit le capitaine en regardant franchement son hôte à la lueur de leur

lampe.

--Mes oreilles sont prêtes à t'entendre, Innuit-Ili.

--Eh bien, oui, j'aime ta fille, je la désire pour épouse.

L'Esquimau s'inclina vers lui et lui lécha le visage, marque de la plus

vive affection ou considération chez les Uski.

--Ton désir sera satisfait, car, moi aussi, je t'aime, dit Triuniak;

mais avant de t'engager, écoute mon discours.

--Laisse couler les paroles de ta bouche, mon père; ce sont celles d'un

sage, leur son est doux comme le murmure du ruisseau, leur sens est fort

et pénétrant comme la lance du narval.

--Apprends, dit gravement Triuniak, que Toutou-Mak n'est pas la fille de

mon sang. C'est l'enfant d'une race dégénérée, ennemie de la nôtre, qui

habite, dans une île, là-bas vers le soleil levant. Toute jeune, elle

fut prise dans une guerre et je l'adoptai pour lui sauver la vie mais

Toutou-Mak a été engendrée par une nation maudite, les Indiens-Rouges.

J'ai dit.

--Mon père, s'écria Dubreuil, j'aime Toutou-Mak telle qu'elle est.

L'épouser sera pour moi un bonheur, car elle est bonne autant que belle,

et je lui dois...

Il allait ajouter «la vie.» Mais le souvenir de la défense qui lui avait

était faite fit expirer le mot au bord de ses lèvres.

Heureusement Triuniak n'insiste point. Ils causèrent encore un instant,

et, roulés dans des peaux de morse, ils s'endormirent d'un profond

sommeil.

Le lendemain, ils continuèrent leur route sans apercevoir de gibier.

Mais le troisième jour, les chiens lancèrent tout à coup un renne d'une

taille superbe. Il avait au moins cinq pieds de la sole au garrot, et

ses magnifiques andouillers, à large empaumure, dépassaient le sommet

des plus grands arbres.

Aussitôt, les deux chasseurs se mirent à sa poursuite: à la furie muette

des chiens, car dans l'Amérique du Nord ces animaux n'aboient pas,

le renne répondit d'abord par un cri de défi. Leste sur ses jarrets

d'aciers, il bondissait avec une merveilleuse agilité, faisait deux ou

trois cents pas, puis s'arrêtait, se retournait fièrement et avait l'air

de provoquer la meute. Mais, au bout d'une heure de ce manège, comme les

molosses ne quittaient pas ses brisées, il se décida à prendre un grand

parti.

En ce moment, la chasse parcourait les rampes d'une montagne escarpée

qui s'élevait par gradins à pic.

Triuniak, monté sur un des degrés supérieurs, tâchait de devancer le

renne pour le tirer du haut d'une pointe de rocher, tandis que Guillaume

Dubreuil suivait et appuyait les chiens.

Ce qu'avait prévu l'Uski arriva. La bête vint se heurter contre un mur

de granit. Il fallait ou sauter plus bas, ou faire tête à la meute.

Le renne se retourna pour juger de la force de ses ennemis, et pendant

qu'il calculait ses chances d'évasion, en fouillant avec fureur la terre

de son sabot, Triuniak lui décocha un flèche qui le perça au défaut de

l'épaule.

Le noble quadrupède tomba, et les chiens se ruèrent sur lui comme des

loups affamés.

--Prends garde à toi, mon frère, il n'est pas encore mort, cria le

Groënlandais à Dubreuil, accourant à toutes jambes.

Mais, déjà, il était trop tard; le renne s'était relevé, comme mu par

un ressort, et s'était jeté, en poussant une plainte déchirante, sur le

capitaine, qu'il renversa d'un coup de sa terrible ramure.

Triuniak s'élança vers le jeune homme qui gisait horriblement mutilé

près du corps expirant du monarque des montagnes groënlandaises.

Tant bien que mal il pansa ses blessures, l'installa sur son traîneau et

revint à marches forcées au village.

En y arrivant, le pauvre père apprit que Toutou-Mak, sa fille chérie,

avait disparu depuis la nuit de son départ.

VII

LA FUITE

L'hiver était venu, le long, le terrible, hiver des régions boréales,

avec ses froids épouvantables qui font fendre les arbres, éclater les

rochers, avec ses épais brouillards, ses vapeurs de glace fumantes[12],

qui brûlent, enlèvent la peau de quiconque s'expose à leur contact, avec

ses tourmentes de neige, qui répandent la désolation et la mort partout

où elles traînent leur livide linceul.

[Note 12: Les Canadiens-Français leur ont donné le nom de fumée de

glace. Ce sont des vapeurs qui jaillissent des crevasses de la glace

marine ou de la surface des lacs, et qui, formant dans l'air un réseau

transparent et solide, sont souvent poussées par le vent, rasent le sol,

dévastent tout devant elles, et tuent parfois les hommes et les animaux

qu'elles atteignent.]

Alors se lamentent les êtres vivants: l'homme murmure dans sa hutte

souterraine, le renard glapit aigrement à la recherche d'une maigre

proie, l'ours grogne en sa tanière, les lourds cétacés mugissent dans

les antres marins, et les corbeaux croassent d'un ton lugubre sous un

ciel de plomb.

Le capitaine Guillaume Dubreuil n'avait pas quitté son lit de

souffrances depuis trois mois. Cependant l'état du malade s'améliorait,

au grand contentement du pauvre Triuniak, car son protégé avait bien

failli succomber aux affreuses blessures que lui avait faites le renne.

Et, plus d'une fois, le patient s'était rappelé le proverbe français:

\_Au cerf la bière, au sanglier le mière\_. Accablé par les douleurs

physiques et morales, il souhaitait presque de mourir.

Que lui importait la vie! quel charme offrait-elle maintenant à son

esprit abattu, à son coeur flétri! Toutou-Mak n'avait pas été retrouvée,

malgré les minutieuses recherches de Triuniak. Il n'était pas probable

qu'elle reparût au village. N'était-il même pas préférable qu'elle n'y

revint jamais, si elle existait encore? Kougib, l'infâme Kougib l'avait

enlevée. On n'en pouvait plus douter, puisque sa loge était vide depuis

la nuit où l'on avait cessé de voir Toutou-Mak!

Cependant, à mesure qu'il renaissait à la santé, Dubreuil reprenait

quelque goût aux choses de ce monde. Il achevait de se perfectionner

dans la langue esquimaue, et recueillait soigneusement toutes les

informations qu'il pouvait obtenir sur la topographie du pays et des

contrées avoisinantes.

C'est ainsi qu'il apprit que la partie du Succanunga où il se trouvait

était séparée au nord-ouest d'une terre moins aride et plus chaude, par

un bras de mer que les Uskimé avaient traversé jadis en une demi-lune

pour aller s'établir au sud, sur une île très-rapprochée de cette terre,

et où la nuit était égale au jour.

--C'est là, lui dit un vieillard qui lui donnait ces indications, c'est

là qu'Ajut a reconnu son frère Anningait dans son amant.

Guillaume savait que les Groënlandais appellent de ces noms le soleil

et la lune. Mais, pour eux, la lune est un jeune homme (Anningait), le

soleil est une jolie femme (Ajut).

--Comment cela? demanda-t-il.

--Je vais te le dire, mon frère.

Un soir, Ajut et Anningait étaient réunis avec plusieurs amis, dans une

loge de cette île où ils se régalaient de chair d'ours et de graisse de

phoque. On avait allumé des lampes, quoique ce fût en été, car, là-bas,

ce n'est pas comme chez nous, il fait sombre la nuit. Anningait avait

une passion pour sa soeur à l'insu de celle-ci. Après le banquet,

il voulut lui faire des caresses sans être vu, et par conséquent il

éteignit les lumières. Mais elle, très-curieuse comme la plupart des

femmes, n'aimait pas ces caresses dérobées. Alors, elle noircit ses

mains avec de la suie, afin d'en marquer les mains, la face et les

vêtements de l'amant inconnu qui s'adressait à elle. Telle est la

raison des taches qu'on distingue sur Anningait; car, portant, en cette

circonstance, un costume de peau de daim blanche, il fut tout maculé de

suie. Ajut sortit ensuite pour allumer une mèche de mousse. Anningait

en fit autant. Mais la flamme de sa mousse fut éteinte. C'est pourquoi

Anningait (la lune) ressemble à un charbon ardent et ne brille pas comme

Ajut (le soleil). Tous deux rentrèrent dans la maison, Anningait se mit

à poursuivre Ajut, qui s'enfuit dans les airs, l'autre courant sur ses

pas. C'est ainsi qu'ils continuent de se donner la chasse, quoique la

carrière d'Ajut soit bien plus élevée que celle d'Anningait.

--Revenons à ce que tu me disais, mon père, reprit Dubreuil, après cette

explication. Cette île est située au sud?

--Oui, mon fils, au sud de la terre ferme.

--Son climat est moins rigoureux que celui-ci?

--Beaucoup moins. On y voit de grandes forêts d'arbres comme celui que

tu as ramené de la côte avec Triuniak. Le gibier abonde. Les lacs et

les rivières ne restent gelés que pendant cinq lunes, et la mer, tout

autour, est poissonneuse.

--L'île est-elle habitée?

--Elle est peuplée par des hommes rouges, appelés Boethics.

--Ah! ce sont les Indiens-Rouges! s'écria Dubreuil, se rappelant que

Triuniak lui avait dit que Toutou-Mak était originaire de cette tribu.

Les paroles du vieillard l'intéressaient vivement, car, si elles étaient

exactes, cette île devait émerger de l'Océan atlantique, sur la route de

France, vers la mer polaire, par les 47° de latitude nord environ. Mais,

en apprenant qu'elle avait été la patrie de l'infortunée Toutou-Mak,

l'intérêt du capitaine augmenta encore, sans qu'il sût vraiment

pourquoi.

--Ce sont des hommes rouges, ennemis des hommes cuivrés, répondit son

interlocuteur.

--Tu les as vus, mon père?

--Je les ai vus, il y a bien, bien des lunes, quand les Uski sont allés

vers l'Orient, pour y établir leur résidence. Nous comptions alors une

foule d'hommes braves et déterminés. Mais la maladie, le scorbut, les

a fait tomber comme tombe la neige dans un tourbillon, et les gens de

l'île nous ont repoussés.

--Je croyais que vous aviez été les plus forts!

--Les plus forts! Si nous l'eussions été, mon fils, est-ce que nous

habiterions le Succanunga? est-ce que nous aurions quitté cette île

après l'avoir conquise? Penses-tu que les Uski n'aimeraient pas mieux

résider sous un ciel doux où l'hiver ne dure que sept mois, où l'été

fait mûrir toute sorte de fruits savoureux, où les cours d'eau

sont obstrués par le saumon, les bois encombrés par les rennes, que

d'arracher une maigre subsistance à cette ingrate et détestable contrée!

De mon temps les jeunes gens étaient plus courageux! Ah! ils ne se

seraient pas laissé ainsi endormir dans la misère et le dénuement,

tandis qu'à quelques journées d'eux règnent l'abondance et la fertilité!

Et le vieil Esquimau secoua douloureusement sa tête blanchie par les

ans.

--Cette île, mon père en connaît-il le nom?

--Les Boethics l'appellent Baccaléos.[13]

[Note 13: C'est à cette île qu'on donne à présent le nom de

Terre-Neuve.]

--Baccaléos! fit Dubreuil tressaillant et passant les mains sur son

front, comme pour évoquer des souvenirs; j'ai déjà entendu prononcer ce

nom... oui... par des pêcheurs normands, ajouta-t-il en aparté.

--Les hommes rouges, dit le vieillard, m'ont rapporté avoir vu des

hommes blancs comme toi, avec qui ils avaient échangé du poisson contre

des ustensiles de même matière que les boutons de l'habit que tu avais

en arrivant chez nous. Des hommes blancs étaient, disaient-ils, montés

sur des \_konè\_[14] aussi hauts qu'une montagne de glace et aussi grands

qu'une baleine.

[Note 14: Le plus grand canot des Esquimaux. Ils s'en servent pour la

pêche de la baleine.]

--Mais baccaléos n'est-il pas le nom d'un poisson? s'enquit le

capitaine Guillaume, prêtant une attention de plus en plus vive à ces

renseignements.

--Oui, c'est le nom d'un poisson long comme une flèche, à grosse tête,

couvert d'écailles grises sur le dos, blanches sous le ventre, avec des

taches jaunes. Il fraie quelquefois dans nos baies, mais rarement.

--La molue[15] pensa Dubreuil, la description est parfaite.

[Note 15: Nom donné autrefois à la morue.]

--On le prend sur le bord de la mer, en quantités si considérables

qu'une seule pêche suffirait pour nourrir tout notre village pendant une

saison.

--Mais l'île est-elle vaste?

--Ah! mon fils, je ne sais pas quelle est son étendue. Je me rappelle,

cependant, avoir entendu dire qu'il fallait une lune à un kaiak pour en

faire le tour.

--Mon père y est demeuré longtemps?

--Deux ans, mon fils. Fait prisonnier par les hommes rouges, je suis

resté en captivité jusqu'à ce que j'aie pu m'échapper.

--As-tu connu les parents de Toutou-Mak? interrogea Dubreuil d'un ton

mélancolique.

--Non, je n'ai pas connu les parents de la fille adoptée par Triuniak.

Je sais seulement que son père commandait les hommes rouges. Elle tomba

entre les mains des Uski le jour de notre débarquement dans l'île. Mais

comme je fus pris moi-même ce jour-là, je ne savais pas ce qu'elle était

devenue, quand, à mon retour, je la retrouvai ici.

--Mon frère pourrait-il me dire quel est le caractère de ces Indiens?

--Je les déteste et je les méprise. Ce sont les enfants d'une chienne et

d'un loup, s'écria le vieillard avec autant de dédain que de dégoût.

Vainement Dubreuil essaya-t-il de le questionner davantage sur ce sujet,

il n'en put tirer une réponse satisfaisante.

Avec les données et les notions qu'il avait acquises, le capitaine

dressa, sur une peau de renne bien passée, une carte des côtes du pays

où il supposait être, avec le bras de mer désigné par le vieillard, et

l'île de Baccaléos, par rapport à leur position présumée sur le globe.

Tout grossièrement esquissée qu'elle fût, cette carte ne manquait pas

d'exactitude.

Sa confection, loin de décourager Guillaume par la vue de la grande

distance où il était de sa patrie, lui releva le moral. Il se dit

qu'avec un bateau de quelques tonneaux on pourrait franchir l'Océan,

ou tout au moins le détroit dont lui avait parié le Groënlandais, de là

gagner Baccaléos, et pourquoi pas ensuite les rives de France? Peut-être

que, tandis qu'on serait sur l'île, un vaisseau européen y viendrait

faire la traite!

Au pis aller, mieux valait cent fois mourir d'une prompte mort au fond

de la mer que de périr lentement sur les glaces du Succanunga.

Mais le bateau, où le trouver? Partir en kaiak eût été un suicide?

L'ommiah ou le konè n'offrent guère plus de chance! quoique l'un et

l'autre soient une embarcation assez spacieuse, où les Esquimaux logent

leurs femmes, leurs enfants et leurs effets, quand ils entreprennent

quelque lointaine expédition, et quoique ce fût assurément sur ces

bateaux qu'ils avaient dû passer à Baccaléos. Mais ils connaissaient la

route, étaient en nombre, et rompus à ce genre de navigation.

Dubreuil, pourtant, avait fini par se décider à fuir, à tout hasard, sur

un konè, dès que l'hiver serait fini, quand il lui vint une idée.

Il appela Triuniak;

--Mon père, lui dit-il, voudrait-il me faire un présent?

--Tout ce que j'ai est à toi, Innuit-Ili, répondit cordialement

l'Esquimau.

--Je désire avoir l'arbre que nous avons trouvé près de la crique à

l'Ours.

--Le pin? dit Triuniak:, presque fâché d'avoir engagé sa parole.

--Ce pin?

--Que veut en faire mon fils?

--Je veux faire un grand canot.

--Le Groënlandais se mit à rire.

--Innuit-Ili se moque de Triuniak, dit-il gaiement.

--Tu verras que non, mon père.

La torche de l'espérance était rallumée dans son cerveau. Le capitaine

recouvra promptement ses forces, son activité, son intelligence. Donnez

un but noble aux passions de l'homme, elles le conduiront bien, elles

feront son bonheur, mais, pour Dieu, gardez-vous de les supprimer, car

vous ne feriez plus de lui qu'un être faible, mou, sans utilité pour les

autres, à charge à lui-même. La passion, c'est le mobile et l'expression

de la vitalité.

Que vos efforts tendent donc toujours à lui imprimer une direction

utile, jamais à l'étouffer.

Dès qu'il se put lever, Guillaume Dubreuil alla visiter son arbre,

enseveli sous six pieds de neige, devant la cabane de Triuniak. Il le

fit exhumer. C'était un pin de la grande espèce, dont le tronc mesurait

dix toises en longueur et quatre de circonférence.

Sur son emplacement même, le capitaine bâtit une cabane voûtée, avec des

moellons taillés dans un banc de neige durcie, sur lesquels on répandit

de l'eau chaude pour cimenter la maçonnerie par la gelée. Des disques

de glace, placés de distance en distance, éclairaient l'intérieur de la

hutte.

Enfermé chaudement dans son chantier, avec une hache de pierre et une

bisaiguë en dent de narval, il équarrit le gigantesque pin, lui donna

la forme d'un vaisseau; avec le feu et une herminette dont il avait

emprunté le tranchant à une défense de morse, il le creusa, l'évida

et obtint ainsi une embarcation longue de cinquante pieds, profonde de

cinq.

Les Uskimé étaient dans l'admiration. Jamais ils n'avaient vu pareil

navire.

Leur surprise ne devait pas en rester là.

Guillaume fit abattre tous les plus gros arbres qu'on put trouver

aux environs. Malgré l'imperfection de ses instruments et la mauvaise

qualité du bois, il réussit à fabriquer des planches, dont il fit une

quille, des bordages et des préceintes pour son vaisseau. Le tout

fut recouvert de peaux, afin de le rendre étanche autant que pour le

consolider.

Avec ses oeuvres mortes, le bâtiment eut alors sept pieds d'élévation,

et une largeur de cinq.

Enchanté d'une construction dont il espérait tant, Guillaume songea à

la ponter sur toute son étendue. Mais le bois lui manquait. Il fallut

se contenter d'élever deux demi-ponts à la proue et à la poupe, avec une

passerelle au-dessus du maître-bau, passerelle destinée à soutenir le

mât principal du bâtiment.

On pense bien que, dans ces travaux, Dubreuil fut aidé par Triuniak et

plusieurs Uskimé, tous ignorant le but du capitaine, beaucoup comptant

toutefois que le navire leur servirait un jour pour opérer une descente

sur l'île des Indiens-Rouges.

Seul, Triuniak soupçonnait peut-être les intentions de son hôte. Mais il

était trop prudent pour laisser percer ses conjectures.

La coque du bateau terminée, Guillaume s'occupa du gréement. Il eut

grand'peine à se procurer l'arbre nécessaire pour son mât principal.

Quant aux voiles, aux cordages, les phoques, morses et rennes en firent

les frais. Il manquait encore une ancre. L'ingéniosité du capitaine

y suppléa. Dans une lourde pierre, façonnée en croissant, il ficha

solidement des défenses de walrus: ce furent les pattes, une corne de

narval, plantée au milieu du caillou, fut la verge; un fanon et un os de

baleine, les jas et l'arganeau.

A la fin de mai, l'oeuvre était terminée: mais Dubreuil avait plus d'une

fois besogné sans relâche pendant quinze heures.

Restait une opération d'exécution difficile: le lancement, car on était

à plus d'une lieue de la côte.

Tous les traîneaux du village sont rassemblés. Le bâtiment est assujetti

sur les uns. Sur les autres, on place ses mâts, ses agrès.

Cinquante chiens sont attelés à la pesante machine, qui s'ébranle et

suit bientôt un chenan de glace uni, disposé à cet effet.

On arrive à la côte.

Là, Dubreuil, qui songe à tout, qui veille à tout, a préparé un plan

incliné, et un bâti latéral de glaçons, avec un bassin d'eau entièrement

libre au-dessous.

Par le moyen de leviers et de rouleaux, le navire est poussé dans le

coulisseau, des Uskimé placés derrière, avec des câbles fixés à la

poupe, l'empêchent de plonger trop précipitamment dans les flots.

Le capitaine donne un signal convenu, ses hommes filent leurs lignes,

et la \_Toutou-Mak\_ (ainsi Guillaume avait-il baptisé le bateau) glisse

doucement et arrive sans accident à la mer, où elle se balance avec

grâce, aux acclamations de tous les spectateurs.

Le coeur de Dubreuil était trop plein. Oubliant la compagnie qui

l'entourait, il tomba à genoux, éleva ses mains vers le ciel, et

remercia celui qui avait inspiré son entreprise et lui avait prêté le

courage et l'adresse pour la mener à bien.

Ensuite, il établit le gouvernail, le mat de beaupré et le grand mât au

sommet duquel furent arborées les couleurs de France, sous forme d'un

pavillon blanc, en duvet de cygne, tissé, hélas! pour un autre usage,

par la pauvre Toutou-Mak.

La journée ne pouvait se terminer sans une fête.

Elle eut lieu dans le chantier, Triuniak présida aux préparatifs;

tous ceux qui avaient concouru à la construction de la \_Toutou-Mak\_ y

assistèrent avec leurs femmes.

Ce fut, comme toujours, une colossale goinfrerie, aux dépens des

troupeaux amphibies de la côte.

Des chants, des danses au son du tambourin, vinrent ensuite seconder le

travail de la digestion, et, pour bouquet, les Uskimé se livrèrent fort

amicalement à l'échange de leurs huileuses cunè. Un simple rideau de

pelleterie tendu dans le fond de la loge voilait seul les doux mystères

des Groënlandais, qui, à tour de rôle, allaient s'ébattre dans la

voluptueuse retraite.

De bonne heure, Dubreuil avait quitté ses convives et il s'était retiré

à bord de son navire; car, craignant que la malveillance de quelque

ennemi ne détruisît, par l'eau ou par le feu, l'ouvrage qui lui avait

coûté tant de patience, il avait résolu d'en faire sa demeure, jusqu'au

jour de son départ.

Le brave capitaine, réfléchissant à ce départ, le désirait et

l'appréhendait en même temps. Il lui semblait dur de se sauver comme un

criminel, de délaisser Triuniak qui le traitait en fils, et auquel il

s'était sincèrement attaché. Si l'Esquimau eût voulu l'accompagner,

avec quelle satisfaction il l'aurait associé à sa fortune! Mais Triuniak

aimait trop, sans doute, la terre qui l'avait vu naître pour se risquer

dans un voyage d'aventure. Le prévenir de ce voyage? Non. Il chercherait

à arrêter Dubreuil par telle ou telle considération. Peut-être son dépit

de n'être pas écouté le pousserait-il à anéantir le vaisseau!

--Non, non, s'écria Guillaume, je dois mettre à la voile brusquement,

sans souffler mot de mon projet, et à la grâce de Dieu!

Cette exclamation venait de lui échapper, le lendemain matin, alors

qu'il arrimait différents objets dans sa cabine, quand un kaiak se

présenta à la poupe de la \_Toutou-Mak\_.

Ce canot amenait Triuniak.

Le Groënlandais monta lestement à bord. Son visage était soucieux.

Dubreuil le remarqua, mais il attendit que l'Uski lui fit volontairement

part du motif de sa gravité inaccoutumée.

--Mon fils, dit-il, après s'être accroupi sur le plancher, tu ne m'as

jamais dit dans quelles intentions tu bâtissais ce grand kuné. J'ai

respecté ton secret, je le respecterai encore. Mais, promets-moi, au nom

de ce Dieu des blancs, dont tu m'as si souvent entretenu, que tu ne te

proposes pas de me quitter.

La question était faite carrément. Impossible de s'y soustraire. Le

capitaine prit un parti décisif. Le mensonge lui était odieux. Il

répondit donc nettement:

--Je ne te cacherai pas davantage, mon père, que le souvenir de

ma patrie me tourmente cruellement. Ni ta bonté, ni ta sollicitude

incessante pour moi n'ont pu triompher du sentiment qui m'agite, en

songeant à mes chers parents. Ah! ajouta-t-il d'une voix altérée, si ta

fille, si Toutou-Mak fût devenue mon épouse, je me serais fixé à jamais

dans le pays qu'elle habitait. Mais, depuis qu'elle a disparu, la vue

des lieux où elle passa sa jeunesse afflige mon âme. J'ai résolu; de

m'en éloigner, de regagner la France, ou de périr dans l'abîme.

--Triuniak le savait, dit l'Uskimé; il comprend, tes chagrins,

Innuit-Ili; il n'est point irrité contre toi. Mais pourquoi as-tu douté

de sa tendresse?

--O mon père, je n'en ai jamais douté, le ciel m'est témoin! s'écria

Dubreuil.

--Tu t'abuses toi-même, car ce dessein grossissait ton coeur, et tes

lèvres étaient muettes.

Le capitaine baissa la tête, et l'Uski continua;

--Si tu réussis, reviendras-tu nous voir?

--Oh! oui, je reviendrai avec des bateaux deux fois plus grands que

celui-ci, et des instruments, des provisions pour récompenser les

Groënlandais de leur généreuse hospitalité.

--Tu reviendras! répéta Triuniak, d'un air songeur.

--Je te le jure, mon père.

--Si je t'accompagnais, tu me ramènerais avec toi?

Et l'Indien plongea ses yeux perçants dans ceux du jeune homme.

--Quoi! s'exclama-t-il, tu m'accorderais ce bonheur!

--Innuit-Ili, j'ai perdu l'enfant que je chérissais. J'éprouve

peu d'affection pour sa soeur. Toutou-Mak n'étant plus, toutes mes

tendresses se sont portées sur toi. Je ne puis te laisser partir seul.

Dans un rêve, Torngarsuk m'a conseillé d'unir ma destinée à la tienne,

si tu t'obstinais à quitter le Succanunga, mais à une condition, c'est

de ne point laisser mes ossements sur une terre étrangère!

Le capitaine leva la main en disant:

--Au nom du Dieu des chrétiens, moi Guillaume Dubreuil, naufragé sur

cette côte, je prend» l'engageaient solennel, si tu me suis dans ma

patrie, Triuniak, de t'y faire respecter et soigner, comme tu m'as fait

respecter et soigner ici, et de te reconduire ou faire reconduire au

Succanunga dès que tu en manifesteras la volonté.

--Bien, mon fils, j'ai foi en ta parole, dit l'Esquimau en l'embrassant.

A présent, nous devons nous hâter de faire nos apprêts, car je crains

que l'angekkok-poglit ne fasse incendier ton bâtiment, qu'il prétend

être une invention du diable.

--Si nous avions des provisions en abondance, dans deux jours nous

voguerions vers la France. Ah! je te remercie de te joindre à moi. Si tu

savais, Triuniak, comme mon coeur saignait à la pensée de me séparer de

toi.

--Des provisions, dit l'Uskimé! j'ai tout le train de derrière d'un

renne, plus de cinquante poissons secs, dix pots d'huile, trois

carcasses de morse, et les cinq phoques tués avant hier; n'est-ce pas

suffisant?

--Oui, ce serait suffisant, dit Dubreuil, mais l'eau douce! tu n'as pas

de vases assez grands pour en mettre la quantité indispensable! voilà ce

qui m'inquiète.

--Pas de vases, mon fils! tu oublies les outres dont nous nous servons

comme de...

--Ah? tu as raison! tu as raison! je n'y pensais plus! s'écria le

capitaine en frappant joyeusement ses mains l'une contre l'autre.

Le soir même, les vivres et l'eau étaient à bord de la \_Toutou-Mak\_.

Durant la journée suivante Dubreuil et Triuniak y embarquaient leurs

armes, leur mobilier, tout ce qu'ils possédaient, ainsi que deux kaiaks

et un ommiah, pour servir de chaloupe.

Et le lendemain, après avoir remorqué le navire hors de l'anse où il

était mouillé, les deux hardis aventuriers déployaient leurs voiles à

une bonne brise nord-est, et quittaient les rives du Groënland, escortés

par les sinistres prédictions des habitants du village, que la nouvelle

de leur départ avait attirés sur la côte.

VIII

LA TRAVERSÉE

La Toutou-Mak présentait certainement un aspect des plus pittoresques,

avec ses varangues garnies de peaux, et ses voiles de basane huilées à

fond, pour les préserver de l'action de l'eau et du soleil.

Dans son ensemble, elle avait, il est vrai, à peu près la physionomie

d'un vaisseau ordinaire; en y mettant beaucoup de bonne volonté, on

l'aurait prise de loin pour une goélette. Mais, de près, c'était autre

chose. Elle n'appartenait à aucun ordre de l'architecture navale; et,

sans doute, si elle eût touché à quelque port civilisé, les habitants

l'auraient considérée avec la même surprise qui frappa les Indiens

quand, pour la première fois, ils aperçurent des vaisseaux européens.

J'ai même lieu de croire que la figure placée au-dessus de l'éperon

n'aurait pas du tout rassuré nos braves riverains. Dieu sait, cependant,

quel soin le capitaine Dubreuil avait apporté à la sculpture de cette

figure, le portrait intentionné de la fille de Triuniak, on l'a deviné.

Il avait pourtant soulevé l'enthousiasme des Groënlandais, ce portrait,

voyez un peu! Aucun qui n'eût reconnu la jeune et charmante Toutou-Mak.

Et c'est ainsi que varient les goûts, la manière d'apprécier, déjuger

les objets!

Quant aux marins qui montaient l'étrange bateau, à cette époque, vous

et moi nous eussions crié qu'ils descendaient de la lune; peut-être même

nous serions-nous signés! Le diable prenait tant et de si grotesques

masques au XVe siècle. Vite! un prêtre, un moine, de l'eau bénite!

Prions, mes frères, la fin du monde approche! Souvenez-vous que ce n'est

que par notre intercession que la réalisation des funestes prédictions

de l'an Mil a été retardée. Un exorcisme! un exorcisme!

Le fait est que les deux bateliers le disputaient par leur extérieur

et par leur contraste personnel, en singularité avec le bâtiment. Tout

velus de la tête aux pieds, l'un porteur d'une longue barbe noire,

encadrant des joues d'une blancheur de marbre, l'autre la face glabre,

d'un rouge de batterie de cuisine, ils avaient un faux air de l'Esprit

malin, sous deux de ses métamorphoses favorites: le beau séducteur qui

enlevé les jeunes filles, abuse des jeunes femmes, et le vilain démon

qui s'introduit le soir, par la cheminée, au foyer du prolétaire pour

lui acheter son âme.

Sans grand effort d'imagination, leurs bottes fourrées auraient recelé

le pied fourchu, sous leur capuchon, plus d'un oeil perçant aurait

distingué les indispensables cornes.

Assis à la poupe de son bâtiment, Guillaume Dubreuil tenait la barre du

gouvernail; Triuniak, posté tantôt sur la passerelle, tantôt sur le pont

de l'avant, manoeuvrait les voiles sous ces ordres.

Et la \_Toutou-Mak\_ marchait à merveille, la coquette! elle eût lutté

avec le plus fort voilier qui fût encore sorti du havre de Dieppe.

Suivant le calcul de Dubreuil, elle filait sept à huit noeuds. Depuis

leur départ du Succanunga, c'est-à-dire depuis trois jours, ils avaient

bien fait soixante lieues.

Triuniak ne se possédait pas de ravissement.

--Mon fils est le premier des angekkok-poglit, dit-il en s'approchant,

une après-midi, du capitaine.

--Ah! si j'avais seulement une boussole! fit Dubreuil.

L'Esquimau ne savait, comme de raison, ce que c'était que la boussole.

Dubreuil essaya, en vain, de lui expliquer le mécanisme de cet

instrument.

--Si je le possédais, fit-il, et si le vent ne nous était pas trop

contraire, avant deux lunes nous serions en France!

--Mais, repartit le sauvage, puisque ton pays est au soleil levant, nous

irons bien sans le secours de ce que tu appelles une boussole.

--Oui, si les nuits sont claires et le temps toujours serein. Alors je

pourrai m'orienter.

--Je croyais t'avoir entendu dire qu'à l'est, il faisait, dans cette

saison, une chaleur qui ne cessait qu'à la lune des neiges.

--Oui, je t'ai dit cela, et c'est vrai.

--S'il fait chaud, le soleil brille alors, s'écria l'Uskimé, enchanté de

sa logique, car, suivant ses idées groënlandaises, il n'y avait guère de

chaleur possible sans soleil.

--Non, lui répondit Guillaume. Dans ma patrie, la chaleur est souvent

excessive, et le ciel couvert. Mais c'est moins cela que je redoute que

les brouillards.

--S'il fait du brouillard, on aborde, et on attend dans les îles qu'il

soit passé, repartit Triuniak, qui ne concevait pas qu'on pût être

éloigné de plus d'une journée de la terre.

Sans répondre à cette naïveté, Guillaume lui demanda:

--Es-tu certain, mon père, qu'il existe devant nous, à peu de journées,

un pays habité?

--J'en suis sûr, car je l'ai traversé.

--Combien de temps es-tu resté en chemin?

--L'Uskimé compta sur ses doigts.

--Un quart de lune, dit-il ensuite.

--Tu as donc trouvé des îles sur la route?

--Sans doute, mon fils. Ou eussions-nous campé? Mais aurais-tu le désir

de t'arrêter chez les Indiens-Rouges? ajouta-t-il d'un ton méfiant.

--Je ne sais, dit le capitaine. Où le vent me poussera, j'irai, j'avoue

néanmoins que, si je le puis, je jetterai l'ancre à Baccaléos.

--Pour t'y faire égorger! les Boethics mangent les autres hommes.

--On m'a appris que ces gens trafiquent avec les blancs. Je le crois,

car j'ai déjà entendu parler de leur île par nos pêcheurs. Aussi, ai-je

confiance que, reconnaissant en moi un Blanc, ils ne me feront aucun

mal. Quant à toi, mon bon père, je saurai bien te défendre... Ah!

qu'est-ce que cela?

Un choc violent avait ébranlé le navire dans toute sa charpente.

--Aurions-nous touché? pensa Dubreuil. Mais quoi? en pleine mer. C'est

impossible... à moins d'un écueil sous-marin, ou un glaçon!...

Et il cria à Triuniak;

--Mon frère, abats les voiles.

Cependant le bateau recevait des secousses alarmantes; il roulait de

bâbord à tribord d'une façon inconcevable, car l'Océan était calme et la

brise régulière, quoique forte.

Laissant le gouvernail, Guillaume s'élança à l'avant du navire, qui

formait leur soute aux provisions.

Quelle fut la stupéfaction du capitaine, en apercevant une longue corne

de narval passée à travers la joue de tribord. Elle ressortait de plus

de deux pieds sous le pont. Un de ces dangereux cétacés avait rencontré

le vaisseau, et s'était pris par son arme dans la carène: il n'y avait

pas à en douter. Le cas était d'une gravité extrême; car, en doublant

d'efforts pour se dégager, l'énorme poisson menaçait de faire chavirer

l'embarcation De plus, le bois se fendait là où il l'avait troué, et

l'eau commençait à ruisseler dans la cale.

Dubreuil appela:

--Triuniak! Triuniak!

L'Esquimau accourut.

--Que me veux-tu, mon fils?

--Tiens! lui dit Guillaume.

--Le poisson à la longue corne!

--Oui, c'est un narval; mais n'y a-t-il aucun remède?

Attends, Innuit-Ili.

En disant cela, Triuniak se dépouillait de sa casaque et de ses bottes.

Aussitôt déshabillé, il saisit un harpon, et sauta à la mer. Le vaisseau

était en panne. Triuniak plongea sous la quille.

Peu à peu, Dubreuil, qui se tenait sur le beaupré, vit la mer se teindre

en rouge, son bâtiment oscilla avec violence pendant une minute, puis

les mouvements diminuèrent et cessèrent tout à fait.

Triuniak reparut à la surface des vagues.

Il tendit son harpon au capitaine, en prononçant ces mots:

--Il est mort. Innuit-Ili, donne moi une corde avec un crochet.

Quant il eut ce qu'il avait demandé, l'Esquimau replongea, demeura

quelques secondes sous l'eau, remonta au-dessous et dit:

--Mets un kaiak à la mer.

Dubreuil lui obéit à l'instant.

Triuniak s'aidant des liures de beaupré, grimpa dans le canot, fixa à sa

ceinture la corda que lui avait remise Guillaume, et lança, de toute

sa vigueur, l'esquif en avant de la \_Toutou-Mak\_, après avoir dit, au

capitaine:

--Mon frère va presser sur la corne.

Ses instructions furent exécutées, et, au bout d'un quart d'heure à

peine, le poisson, auquel Triuniak avait lié son crochet, cédant à la

traction du canot d'un côté, à la poussée du capitaine de l'autre,

quitta le bois dans lequel il s'était enchevillé, et flotta à la

remorque du kaiak.

Quand Dubreuil eut fermé la voie d'eau, on hissa le narval à bord de la

Toutou-Mak.

Il avait vingt pieds de long.

Les aventuriers, ayant autant de provisions qu'il leur en fallait,

se contentèrent de déchausser sa magnifique lance d'ivoire, et

abandonnèrent la carcasse aux goélands, après avoir levé quelques filets

pour leur repas du jour.

On avait retendu les voiles, et le navire cinglait admirablement, en

faisant route vers l'est-nord-ouest.

Dans la soirée, Dubreuil, qui avait établi son domicile près du

gouvernail, ne remarqua pas sans appréhension un point noir courant au

ciel, du septentrion en orient.

C'était le précurseur trop fidèle d'une tempête.

Elle éclata au milieu de la nuit. D'abord, le vent s'éleva par degrés:

l'Océan grossit, écuma. Ensuite retentirent de longs mugissements.

Quelques paquets de mer balayèrent le gaillard d'avant. Pour empêcher

que l'eau n'emplît l'espace libre compris entre les deux ponts, ce qui

aurait déterminé la submersion du navire, Guillaume fit couvrir cet

intervalle de peaux huilées.

Le vent augmentait.

Aux flancs de la \_Toutou-Mak\_, il fouettait furieusement les vagues,

tordait son grand mat comme un roseau, jouait avec le frêle, bâtiment,

qu'il lançait de la cime d'une montagne liquide dans le fond d'un

gouffre, le rattrapait au moment où il semblait devoir être englouti,

le renvoyait au sommet d'une lame géante, et le traitait enfin comme le

volant d'une raquette.

Jusque-là, pour un marin expérimenté, le danger n'était pas extrême.

Mais les rafales sèches, stridentes, ne tardèrent pas à fondre sur le

malheureux navire. Elles le martelaient à droite, à gauche, en avant, en

arrière, partout. On eût dit qu'elles voulaient le fracasser, le réduire

en pièces. Avec elles, l'Océan se prit à pousser des rugissements

atroces, et à déferler sur la poupe et la proue de la \_Toutou-Mak\_ avec

une rage telle que Dubreuil fut obligé de quitter sa place, de peur

d'être emporté par l'ouragan.

Du reste, le gouvernail ne fonctionnait plus. La nuit était si noire

qu'on ne voyait pas d'un bout du vaisseau à l'autre; le naufrage, la

mort paraissaient inévitables.

Dans la cabine régnait une obscurité profonde, et il y avait déjà un

demi-pied d'eau.

Triuniak chantait au milieu des ténèbres, mais son chant était lugubre.

C'était comme la prière des agonisants.

--Torngarsuk n'a pas voulu protéger le voyage d'Innuit-Ili, dit-il au

capitaine.

--Implore plutôt le Dieu des blancs et laisse là ton idole! répondit

sèchement Dubreuil.

Alors, il s'aperçut que l'eau haussait dans la cabine.

--Vais-je me laisser abattre? s'écria-t-il, vais-je périr faute

d'essayer de me sauver? Non. Je ne serais plus moi. Aide-toi, te ciel

t'aidera!

L'Esquimau continuait son antienne.

--Triuniak, lui dit-il, cherche un vase et imite-moi.

--Pourquoi faire? dit insoucieusement le Groënlandais.

--Vider l'eau qui envahit notre bateau.

--Ce sera un travail sans fruit, mon fils.

--Non, non, s'écria Guillaume, frappant du pied avec impatience; fais

comme moi, il y a encore de l'espoir!

Le capitaine s'empara d'un vaisseau de bois, et courageusement se mit à

rejeter dans la mer l'eau qui, à tout instant, envahissait son navire.

Ce travail était pire que celui de Pénélope, car Dubreuil ne parvenait

pas à arrêter le flot qui montait de plus en plus.

Triuniak s'était difficilement décidé à le seconder. Il l'assistait de

mauvaise grâce, avec la tiédeur d'un homme convaincu que sa mort est

proche et que nul effort ne le pourrait sauver.

D'ailleurs, il ne se plaignait ni ne murmurait; il attendait froidement

l'accomplissement de sa destinée. Bien qu'il paralysât l'activité

habituelle de son compagnon, ce stoïcisme obligeait Dubreuil à une

secrète admiration.

La Toutou-Mak commençait à enfoncer; le capitaine jeta la meilleure

partie des provisions par-dessous bord. Ce moyen suprême lui réussit.

Le bateau se maintint à fleur d'eau, jusqu'à ce que, vers le matin, la

tourmente s'apaisa tout à coup.

Un beau et joyeux rayon de soleil jaillit à l'horizon comme pour saluer

la trêve que venaient de signer les éléments.

Sa brillante clarté réconforta le capitaine.

Cependant ils n'étaient point encore sauvés.. L'Océan moutonnait autour

d'eux. Leur bateau, fatigué, défoncé, ouvert en vingt places, menaçait

de sombrer. Nulle part on ne distinguait une côte, et les deux

navigateurs avaient de l'eau jusqu'à la ceinture.

--Allons, hardi, mon père! criait Dubreuil, vidons notre koné.

L'Esquimau, lui aussi, s'était senti ranimé par l'apparition de

l'aurore.

Il lutta d'ardeur avec le capitaine, et, après un travail opiniâtre qui

dura jusqu'à midi, ils eurent la satisfaction de voir leur embarcation

à peu près asséchée, et leurs voies d'eau aveuglées avec des morceaux de

peau de phoque.

Le grand mât avait été cassé. On le raccommoda du mieux possible, ainsi

que le gouvernail, et le navire reprit assez légèrement sa route.

--Innuit-Ili, dit Triuniak au Français, tandis qu'ils mangeaient une

tranche de morse à demi avarié par l'eau de la mer, je veux apprendre à

connaître le Dieu de ta race, car il est plus fort que celui des Uski.

Il a battu Torngarsuk: tu m'enseigneras à le remercier.

--Mets-toi à genoux, joins tes mains, et répète avec moi les paroles que

je vais prononcer, répondit aussitôt Dubreuil.

Ils se prosternèrent tous deux sur le pont, et, d'une voix profondément

émue, Guillaume récita le Credo, cette éloquente reconnaissance de la

divinité par les chrétiens.

--Tu m'instruiras dans ta religion, mon fils, dit l'Uski, quand ils

eurent élevé à l'Éternel l'hymne de leur gratitude.

--Oui, mon père, dès que nous serons en France.

Et, à part lui, il ajouta:

--Seigneur, faites que nous y arrivions un jour! Si ce n'est pour

moi, que ce soit pour la conversion de ce bon sauvage, et pour la

glorification de votre saint nom!

--Un oiseau! cria tout à coup le Groënlandais, en montrant un guillemet

noir qui venait de se percher au haut du mât.

--Mon père, nous approchons de la terre. Ce volatile en est le messager.

Tu vois que le Dieu que j'adore a exaucé nos prières, dit Dubreuil plein

de joie.

Bientôt, des pétrels se mirent à croiser dans le sillage de la

\_Toutou-Mak\_. Ces jolis habitants de l'air, planant gracieusement sur

leurs ailes déployées, se balançaient, une minute, puis rasaient

le navire avec la rapidité de la flèche. Ils allaient, partaient,

revenaient, décrivaient cent évolutions, et finissaient par s'abattre

pour faire une course pédestre à la cime des flots.

--Voici la côte! dit Dubreuil.

Et son doigt indiqua une ligne blanche, vivement incidentée, qui

découpait le ciel droit devant eux.

Elle avait avec celle du Groënland une frappante ressemblance.

Triuniak mit ses yeux à neige pour l'examiner.

Au bout d'un moment, il dit à Dubreuil:

--Innuit-Ili, je reconnais ce rivage. C'est celui où nous avons abordé,

il y a quinze hivers, quand nous sommes allés faire la guerre aux

Irkili[16].

[Note 16: C'est ainsi que les Esquimaux nomment quelquefois les

Indiens-Rouges.]

--Quoi! ce n'est pas Baccaléos! fit le capitaine d'un ton désappointé.

--Heureusement, mon fils, car ici nous trouverons des amis et tout ce

dont nous aurons besoin, tandis qu'à Baccaléos, nous serions accueillis

par les flèches et la fureur de l'ennemi, plus cruel que la tempête à

laquelle nous venons d'échapper.

--Est-ce une île?

--Non, c'est une terre ferme, comme le Succanunga. Elle est peuplée par

des gens de notre race. Ils furent nos alliés autrefois. J'espère qu'ils

feront bonne réception à Triuniak et à son ami.

--Mais l'île de Baccaléos, où est-elle?

--A l'orient de cette terre, dont elle n'est séparée que par un étroit

canal.

Sur cette indication, le capitaine eut, une seconde, l'idée de mettre le

cap plus à l'est, quoique le vent le portât directement à la côte. Mais

le délabrement de son embarcation l'en empêcha.

A la nuit tombante, ils entrèrent dans une baie, où Dubreuil jeta

l'ancre.

Le lendemain, dès l'aube, ils lancèrent leurs kaiaks à la mer et

gagnèrent le rivage. Il était encore jonché de glaçons, mais les

approches de l'été se manifestaient de toutes parts. L'air avait plus de

chaleur qu'au Groënland, la brise moins de vivacité.

Au sommet de la côte, l'oeil se reposait, à un mille de distance au

plus, sur de vertes pelouses, ornées de jolis arbres, dont les boutons

d'émeraude commençaient à s'ouvrir aux haleines bienfaisantes de la

saison nouvelle.

Ce réjouissant spectacle rappelait trop au capitaine une scène de la fin

de février, dans sa patrie, pour ne pas l'émouvoir doucement. Mais la

comparaison ne se pouvait longtemps soutenir. Ces montagnes de

glace, ces amas de neige fondante, cette absence d'êtres humains,

la \_sauvagerie\_ de ces lieux vous ramenaient bien vite et bien

douloureusement au milieu de la mer septentrionale. Eût-il voulu

caresser davantage ses illusions, Dubreuil y aurait été enlevé, tout

d'un coup, par un grondement que les chasseurs les plus intrépides

n'entendent jamais sans émoi.

--Les ours! les ours blancs! s'écria Triuniak.

Le capitaine, levant la tête, aperçut une douzaine de ces féroces

animaux à la crête d'un cap glacé.

Ils étaient grands, maigres, décharnés. Leurs prunelles étincelaient

de cruauté, et leur langue rouge, pendant d'une gueule armée de crocs

aigus, semblait avoir soif de sang.

Ils coururent hardiment, deux par deux, sur nos voyageurs. Leurs

intentions étaient très-claires. Il n'y avait pas à s'y tromper.

Dubreuil et Triuniak avaient des armes, plus une bravoure à toute

épreuve. Mais quelle bravoure, quelles armes opposer à une bande de

cette espèce! Le meilleur parti à prendre, le plus sage, c'était de

battre en retraite. Où aller? la question se dressait redoutable,

pressante! Les ours ne quitteraient cas aisément leur proie.

--Retournons à nos Canots, fit le capitaine à Triuniak.

Aussitôt ils se laissèrent glisser en bas de la côte. La troupe ennemie

y arriva au moment où ils venaient de se jeter dans leurs embarcations.

--Au navire! c'est au navire qu'il faut nous rendre! dit Dubreuil.

--Les ours nous y suivront!

--N'importe! Nous nous défendrons. Partout ailleurs ils nous

atteindraient, ou le reflux nous emporterait vers la haute mer, ce qui

serait tomber d'un péril dans un autre.

La \_Toutou-Mak\_ était mouillée à un demi mille de la plage. On n'avait

pu l'approcher plus près, à cause des glaçons dont le fond de la baie

était encombré.

Le chemin était difficultueux pour un canot entre ces glaçons. Les

ours, qui s'étaient précipités à la mer sans hésiter, gagnèrent sur les

kaiaks. Peu s'en fallut même que celui de Dubreuil ne fût rejoint et

coulé par un des carnassiers.

Il levait déjà sa lourde patte, aux griffes acérées, sur le mince

esquif, quand Triuniak le frappa à la tête d'un coup de pagaie, qui

tourna contre l'Esquimau la fureur de l'animal.

Pour s'y soustraire, le Groënlandais quitta son canot et sauta sur un

glaçon. Stupidement, comme l'avait deviné Triuniak, l'ours passa sa rage

sur le kaiak qu'il déchira en morceaux.

Pendant ce temps, l'indien, se faisant un radeau du glaçon, arrive au

navire où Dubreuil l'a précédé, monte sur le pont, et prend position

près de son ami.

--Voilà, dit gaiement le capitaine, une compagnie dont nous nous serions

volontiers privés.

--Si tu n'as pas peur, mon fils, nous nous en tirerons, dit l'Indien.

--Peur! dit Dubreuil en riant. Ah! père, tu ne me connais donc pas

encore! Tiens, juge si j'ai peur!

Et, brandissant une angovikak ou lance non barbelée, il la planta dans

l'oeil d'un ours qui cherchait à escalader le vaisseau.

La douleur fit malheureusement lâcher soudain prise à l'animal; il

retomba dans l'eau, et Guillaume, qui tenait la lance à deux mains,

perdant son point d'appui, fut entraîné dans cette chute.

IX

LA RIXE

Le reste de la troupe arrivait avec une effrayante célérité.

Pour secourir son ami, s'il échappait aux griffes de l'animal blessé,

Triuniak n'avait qu'un moyen. Il l'employa.

Sautant à la soute aux provisions, l'Esquimau saisit dans ses bras cinq

ou six gros quartiers de phoque, et remonta, d'un bond, sur le gaillard

d'avant.

Les ours arrivaient en groupe sous la poulaine du navire.

Triuniak leur lança la pâture, morceau par morceau. Les bêtes affamées

se précipitèrent, en grognant, en se disputant, sur cette proie, et,

pour un moment au moins s'écartèrent de la \_Toutou-Mak\_.

Pendant ce temps, sans perdre son sang-froid, Dubreuil avait plongé sous

le vaisseau et reparaissait à la poupe.

--Mon frère, lui dit Triuniak, change de pelisse et de bottes, tu en as

le loisir. J'amuse nos ennemis.

Une minute après, la toilette du capitaine était faite.

Muni d'une nouvelle lance, il se remettait à son poste à côté de

Triuniak.

A cet instant, une pique sortit obliquement de l'eau, puis une tête

longue, blanche, pantelante, puis le corps du monstre que Guillaume

avait blessé. Péniblement, et en soufflant comme un soufflet de forge,

il gravit sur un glaçon. On le vit ensuite arracher, avec ses énormes

griffes, l'arme fichée dans son oeil, la briser de fureur, ramasser de

la neige dans sa patte et l'appliquer sur sa plaie, comme s'il eût eu

connaissance des effets styptiques du froid.

Cela fait, il leva son mufle sanglant vers ses ennemis, articula un

grognement et revint à la charge.

Triuniak l'attendait de pied ferme; il lui décocha une agliguk, flèche

volante, qui le renversa cette fois pour ne se relever jamais. Ses

compagnons alors se ruèrent sur son cadavre, le tirèrent sur la plage et

le déchiquetèrent à belles dents.

Repus par ce banquet \_fratriphage\_, ils s'éloignèrent enfin, délivrant

nos voyageurs des transes assez vives qu'ils leur avaient causées.

Cependant le retour de ces redoutables carnassiers était à craindre;

c'est pourquoi Triuniak proposa de les poursuivre tandis que

l'apaisement de leur faim les rendait lourds et plus faciles à tuer.

Dubreuil approuva son conseil. Comme nos hommes avaient perdu un kaiak,

ils retournèrent à la côte sur leur ommiah.

En arrivant au sommet, ils découvrirent les ours fuyant vers le nord,

ardemment pressés par une bande d'Esquimaux.

--Voilà nos alliés, dit Triuniak, en montrant les Indiens.

--Penses-tu, mon père, que nous devions nous montrer à eux? demanda

Dubreuil.

--Je t'ai dit qu'ils nous recevront comme des frères.

--Mais il y a longtemps que tu ne les as vus. Peut-être leurs

dispositions ont-elles changé depuis lors.

--Le coeur des enfants de Torngarsuk ne change jamais, répondit Triuniak

l'un ton convaincu.

--Je te crois. Pourtant, j'aimerais mieux les éviter. Nous n'avons

pas besoin d'eux. Il y a ici des pins, de la résine, le gibier paraît

abondant. Si tu étais de mon avis, nous ferions à notre navire les

réparations qu'il exige, et nous repartirions immédiatement.

Cette proposition ne paraissait pas sourire au Groënlandais. Peut-être

les dangers qu'il avait courus le dégoûtaient-ils déjà de son projet,

peut-être le désir de revoir d'anciens amis l'emportait-il dans son

esprit sur toute autre considération. Quoi qu'il en soit, il répondit à

Dubreuil:

--Mon fils, nous ne poumons éviter tes Uski de ce pays.

--Oh! dans-quatre ou cinq jours nous remettrons à la voile!

--Mais les Uski chassent constamment dans ces parages. Si nous avions

l'air de les fuir, ils nous traiteraient en ennemis. Je te le dis,

portons-leur des présents.

--Des présente! nous n'en avons pas.

--Mon fils a oublié qu'il nous reste un morse tout entier. Nous les

inviterons à le partager avec nous.

--Soit! que Triuniak fasse comme il l'entend! dit le capitaine en

refoulant le dépit que lui causait l'obstination du Groënlandais.

Ils marchèrent donc à la rencontre des Esquimaux. Au surplus,

eussent-ils voulu se cacher alors, qu'il était trop tard. On les avait

aperçus, et les chasseurs avaient détaché deux de leurs hommes pour

reconnaître les étrangers.

Parvenus à quelques pas d'eux, les émissaires firent une halte et

préparèrent leurs armes avec des intentions hostiles.

Ils étaient vêtus à peu près comme les Esquimaux du Groënland, mais ils

en différaient beaucoup par leur physionomie dure et repoussante. En

leur présence, on se sentait devant une tribu belliqueuse et d'humeur

jalouse.

--Dépose tes armes, mon fils, dit Triuniak au capitaine, en jetant sur

la neige son arc, ses flèches et sa lance.

Dubreuil lui obéit à contre-coeur.

Triuniak s'avança paisiblement alors vers les arrivants. Mais ceux-ci

restèrent armés.

--Mon frère, dit le Groënlandais, je suis Triuniak du Succanunga. J'ai

fait avec vous la guerre aux Boethics. Voulez-vous allumer une lampe

avec nous?

--Pourquoi mon frère a-t-il quitté le Succanunga? s'écria l'un des

Indiens, dans la même langue que Triuniak, mais avec un accent que

Dubreuil eut quelque peine à saisir.

--Moi et mon fils Innuit-Ili, nous avons quitté le pays pour visiter les

braves guerriers d'Itteblinik,[17] répondit-il.

[Note 17: Mot à mot: \_contrée des marais glacés\_ (Labrador).]

--Est-ce bien là la raison? fit le sauvage d'un ton soupçonneux.

--La langue de Triuniak n'est pas fourchue et son coeur est droit,

répliqua fièrement le Groënlandais. Que mes frères demandent à mon fils!

Dubreuil s'approcha alors.

A sa vue, les nouveaux venus poussèrent un cri de surprise.

--Heigh-yaou!

--C'est, reprit Triuniak, un homme blanc que j'ai adopté.

--Heigh-yaou! heigh-yaou! répétaient les autres.

--Nos frères feront-ils amitié avec nous?

Mais les Uskimé, après avoir échangé un regard d'intelligence,

tournèrent les talons et coururent à toutes jambes rejoindre leurs

compagnons qui disparaissaient dans le lointain.

Cette brusque rupture sembla contrarier Triuniak. Un nuage passa sur son

front, il mâchonna quelques paroles inintelligibles et alla reprendre

ses armes, qu'il examina avec soin.

--Mon père n'est pas satisfait, dit Dubreuil en l'imitant.

--Non; mais attendons.

--Ne vaudrait-il pas mieux rentrer sur le vaisseau? Là, nous pourrions

nous défendre, en cas d'attaque.

--Ton conseil est prudent, Innuit-Ili; mais si nous témoignions de la

crainte, nous en inspirerions aussi, et comme nous ne sommes pas les

plus forts, cette crainte nous serait funeste. On ne redoute pas un

homme qui vous tend la main, on se met en garde contre celui qui se

cache.

--Je veux bien admettre la justesse de ton raisonnement, père.

Néanmoins, qu'allons-nous faire? Nous ne pouvons demeurer ici jusqu'au

retour des Uski. Qui sait même s'ils reviendront?

--Ils reviendront, sois-en sûr, mon fils.

--Pas avant qu'ils aient terminé leur chasse! fit Guillaume avec une

teinte d'impatience.

--Peut-être, répondit le Groënlandais d'un air rêveur.

--Dressons alors notre tente.

--Oui. J'irai au koné pendant que tu prépareras un emplacement. Je

rapporterai les peaux, les piquets et des provisions, afin que nous

fassions chaudière lorsque les Uski arriveront.

Ils se trouvaient à un demi-mille environ de la baie où était mouillée

la \_Toutou-Mak\_. Mais, de ce lieu, on ne la pouvait apercevoir, à cause

de la grande élévation des falaises de glace qui bastionnaient la rade.

Triuniak s'étant éloigné, Dubreuil se mit à creuser des trous pour y

ficher les pieux de leur tente.

Tout occupé à sa besogne, il ne vit pas venir un individu qui se

glissait, en rampant, derrière les glaçons épars sur la côte, et

avançait doucement, en prenant toutes les précautions possibles pour

n'être pas découvert.

Parvenu, de la sorte, à une vingtaine de pas de Dubreuil, il allongea

sa tête au-dessus d'un banc de neige, regarda le Français, comme pour

s'assurer de l'identité de son homme, puis il s'agenouilla, essaya avec

le doigt la corde de son arc, y mit une flèche et ajusta.

Une seconde de plus, c'en était fait de Guillaume.

Mais à ce moment il leva les yeux, et ses regards tombèrent droit sur

l'ennemi.

Celui-ci en fut tellement surpris que sa main trembla, et le trait

mortel, déviant du but, passa à quelques lignes du capitaine.

--Kougib! s'écria Dubreuil, se précipitant en trois bonds sur

l'assassin.

L'Esquimau se sauva. Mais le Français avait le jarret solide, il attrapa

son meurtrier, le saisit par le capuchon de sa jaquette. Un seul effort

de Kougib mit en deux le vêtement, dont une partie resta entre les mains

du capitaine, qui tomba à la renverse.

--Ah! scélérat, tu ne m'échapperas pas! proférait-il en se relevant

lestement.

Mais le Groënlandais avait gagné du terrain.

Dubreuil n'aurait pas réussi à l'atteindre de nouveau; il eut recours

à son arc, qu'il portait sur le dos au moment de l'attaque. Il avait

l'oeil aussi sûr que le poignet. Sa flèche frappa Kougib entre les

épaules.

La douleur arracha un cri au sauvage.

Cependant, il continua sa course. Mais le sang coulait abondamment de

sa blessure. Ses forces diminuaient. Bientôt le frisson circula dans ses

veines; ses jambes chancelaient. Il s'arrêta, tourna la tête. Innuit-Ili

fondait sur lui.

Kougib pensa que sa dernière heure était proche; mais il avait encore

assez de vigueur pour vendre chèrement son existence, sinon pour

perpétrer enfin l'horrible vengeance qu'il méditait depuis la mort de

Pumè.

Se laissant choir sur le dos, comme s'il était épuisé, sous lui il

cacha une flèche, et repoussa son carquois et son arc, afin d'ôter toute

méfiance à son adversaire.

Cette perfidie fut déjouée.

Dubreuil avait trop appris à le connaître pour ne pas rester sur ses

gardes.

Certain de tenir l'Indien en son pouvoir, il recula à deux pas, et le

menaçant de sa lance:

--Misérable! lui cria-t-il, voilà trois fois que tu attentes à mes

jours! La première, je t'avais pardonné, mais aujourd'hui tu expieras

tes forfaits.

Une grimace railleuse contracta les traits du sauvage.

--Ris encore, car c'est ton dernier rire.... Cependant, ajouta-t-il en

se reprenant, je me laisserai aller à la pitié, car je te méprise plus

que je ne te crains, mais à une condition: tu me diras ce que tu as fait

de la fille de Triuniak.

Kougib ne répondit pas. Le corps immobile comme une statue, mais le

visage étincelant d'animation, il narguait le capitaine.

--Veux-tu parler? commanda Dubreuil, en brandissant sa lance.

--L'Uski, dit-il froidement, se moque d'Innuit-Ili. C'est un fils de

louve blanche.

--Où est Toutou-Mak? reprit Dubreuil, peu sensible à cette injure.

--Kougib le sait.

--Et Kougib me le dira!

--Kougib est libre d'ouvrir ses lèvres ou de les fermer, répliqua

l'Indien avec hauteur.

--Si tu refuses, je te tuerai comme un chien.

--Je suis entre tes mains; tue-moi, si tu le veux.

Cette audace, ce dédain de la mort émerveillèrent le capitaine Dubreuil.

L'intimidation n'ayant pas de prise sur l'Esquimau, il recourut à

la douceur, car il lui importait bien plus de connaître le sort

de Toutou-Mak que de se constituer le bourreau de cette brute

superstitieuse. C'était là où l'attendait Kougib.

--Non, dit le capitaine, non je ne te ferai point de mal; je panserai

même ta blessure, si tu consens à répondre un mot, un seul! La fille de

Triuniak vit-elle?

--Ah! fit le Groënlandais du fond de sa gorge, comme s'il allait

expirer, ah! je meurs... soulève-moi, mon frère... soulève...

Ses paupières se fermaient, sa bouche frissonnait, ses membres

grelottaient.

Dubreuil tomba dans le piège. Croyant que Kougib était sous l'empire du

froid qui précède le trépas, il oublia ses ressentiments, sa prudence

habituelle, et se pencha vers lui pour le mettre sur son séant.

L'Indien guettait ce moment, comme le carcajou guette sa proie.

D'un élan il fut sur pied, sa flèche serrée dans la main droite; d'un

autre, l'arme fut plantée sur la poitrine du Français. Mais celui-ci

avait amorti le coup en le parant avec son bras. Le dard glissa sur les

côtes, et Dubreuil, étreignant le sauvage par la taille, le renversa à

terre.

Un moment ils roulèrent comme deux serpents entrelacés.

Baignés de sang, la respiration haletante, se martelant des mains, des

pieds, de la tête, ils luttèrent pendant plus de cinq minutes, sans

que la victoire parût tourner d'un côté plutôt que d'un autre. Si le

capitaine était plus robuste le Groënlandais était plus agile; si le

premier était moins grièvement blessé, l'autre avait l'habitude de ces

combat corps à corps, et peut-être aurait-il fini par triompher de son

antagoniste; mais une idée le préoccupait: c'était de retirer de sa

botte un couteau placé dans une gaine cousue à la tige, suivant la

coutume esquimaue.

Cette pensée le perdit: car, ayant dégagé une de ses mains, il n'eut

plus la force de contenir avec l'autre Dubreuil, qui le coucha sous

lui, et, d'un foudroyant coup de poing en plein visage, lui fit perdre

connaissance.

Aussitôt, le capitaine lia les pieds de l'Indien avec la corde de l'un

des arcs, puis il retourna son corps inerte, et avec la corde de l'autre

arc lui attacha solidement les poignets derrière le dos.

Après cette double opération, Dubreuil ouvrit sa pelisse examina sa

blessure.

Elle était sans gravité.

Laissant Kougib, toujours insensible, derrière le monticule de glace et

de neige fondante où cette scène s'était passée, il reprit le chemin du

campement, dont il était à une distance assez grande.

A son arrivée, il trouva Triuniak inquiet de son absence et qui le

cherchait aux environs.

--Kougib! lui cria-t-il de loin.

--Kougib!! Que veux-tu dire, Innuit-Ili?

--Kougib est ici... Je l'ai vu!

--Ah! mon fils, dis-tu vrai? Où est-il? répliqua Triuniak, avec une

agitation qui devait être intérieurement bien puissante, puisqu'elle

s'exprimait dans tout son maintien.

--Il est là, à demi-mort, fit Dubreuil en indiquant la direction du

théâtre du drame.

--Mais, Toutou-Mak? fut-il demandé d'une voix altérée.

--Nous saurons ce qu'elle est devenue.

--Il ne l'a point tuée!

--J'espère que non.

--Oh! s'écria le Groënlandais, pleurant de joie, remercie ton Dieu pour

moi, Innuit-Ili, remercie-le bien et dis-lui que Triuniak a le coeur

bon, qu'il lui fera tous les présents...

--Viens vite! viens vite, mon père! Allons chercher Kougib. Nous le

traînerons ici. C'est lui qui nous apprendra où est Toutou-Mak, et,

ajouta-t-il d'un ton sombre, s'il refuse de parler, je me charge de l'y

contraindre.

--Courons, courons! mais qu'auparavant je t'embrasse! dit Triuniak, en

proie à une émotion inexprimable.

Et il se jeta dans les bras du jeune homme.

De pareilles effusions sont si contraires à la réserve habituelle

des Esquimaux, que, peu après, Triuniak en rougit comme d'une action

mauvaise.

--Il faut me pardonner, mon fils, dit-il à Dubreuil, qui ne songeait,

certes, guère à lui en vouloir, il faut me pardonner, car j'aime tant ma

fille... ma belle Toutou-Mak:

--Je te pardonne de si grand coeur que, si nous avions le temps, je te

prierais de recommencer, père, répondit le capitaine en souriant.

Accélérant le pas, ils furent bientôt transportés sur la lieu du combat.

Mais, à leur profond mécompte, ils ne trouvèrent que des traces de sang

et des débris de cordes, le corps de Kougib n'y était plus.

X

CAPTIF

L'évanouissement de l'Esquimau n'avait été que momentané.

Bien vite il reprit ses sens. Ne voyant plus son adversaire, Kougib

essaya de se lever. Ses liens l'en empêchèrent. Il se mit sur son séant,

il regarda autour de lui. Il était seul. Le Groënlandais porta les

yeux sur ses bottes; un sourire de satisfaction éclaira son visage tout

meurtri. Il avait aperçu son couteau. Dès lors, sa délivrance n'était

plus une question.

Kougib se plie en deux, saisit le couteau avec ses dents et tranche

aisément les légères cordes qui lui attachent les pieds. Restaient les

mains, mais l'Esquimau était libre de marcher, de courir; c'était le

principal.

Le voici debout, conservant toujours son couteau entre les dents. Grande

est sa faiblesse. Cependant, il fait un pas, deux, il peut se soutenir,

se traîner: une poignée de neige rafraîchit sa bouche brûlante. Il

s'éloigne tout à fait du lieu où il a failli perdre la vie, et chemine

péniblement jusqu'à un village, à cinq ou six milles dans l'intérieur

des terres.

Là, Kougib s'arrêta, s'assit sur un tronc d'arbre, le visage penché sur

la poitrine, et se mit à pousser des hurlements. Une troupe d'hommes, de

femmes et d'enfants ne tarda pas à se former autour de lui. Tous

étaient extraordinairement étonnés de l'état dans lequel ils le

voyaient,--couvert de sang, et les mains attachées derrière le dos.

Longtemps il conserva la position qu'il avait choisie en arrivant, sans

faire autre chose que de jeter, à des intervalles réguliers, un cri

lamentable. La consternation se peignait sur toutes les physionomies.

Enfin, dans l'après-midi, rentra au village une troupe de gens armés,

qui portaient sur leurs épaules les dépouilles de deux ours blancs.

C'étaient les chasseurs que nos aventuriers avaient aperçus le matin sur

la côte. Ils firent halte devant le blessé, s'informant avec intérêt de

ce qui était advenu.

Kougib semblait n'avoir attendu que ce moment pour éclater, car il

se releva lentement, se tourna vers le couchant et dit d'une voix

courroucée:

--Les Uski du soleil levant ne sentent-ils plus le sang couler dans

leurs veines? Est-ce que leur coeur s'est glacé, cet hiver, comme l'onde

de nos lacs? Eux qui se montraient si fiers d'une victoire remportée sur

les Indiens-Rouges, eux qui avaient si justement des mots de mépris pour

les Yak [18], restés comme des lâches dans les régions maudites du nord,

tandis que les contrées méridionales sont si belles et si giboyeuses;

eux qui se vantaient de l'excellence de leurs armes, veulent-ils

passer maintenant pour des lièvres timides? se laisseront-ils insulter,

dépouiller? verront ils froidement violer leurs filles, souiller leurs

femmes et disparaître l'abondance de leurs forêts et de leurs rivières?

Ne se souviennent-ils donc plus des paroles de Kougib, quand le puissant

Torngarsuk leur a accordé la faveur de le transporter du ciel sur cette

côte! Faut-il les leur rappeler ces paroles? Quoi! ils me verront lié,

et ils ne briseront pas mes liens! Quoi! je suis blessé, et ils ne

panseront pas mes blessures! Quoi! je souffre pour eux, et ils ne me

demandent pas d'où vient ma souffrance! Quoi! c'est un sorcier blanc qui

voulait les accabler de ses maléfices, et ils sont là, muets, inertes,

ils ne songent pas à me venger, moi leur angekkok-poglit, le pontife de

Torngarsuk! Ne suis-je pas venu chez eux pour les sauver de la famine,

pour leur donner le triomphe sur leurs ennemis? Eh! ne savent-ils pas

que, si je le voulais, ces liens je les romprais; que ces blessures

je les guérirais, par ma seule volonté. Mais il m'a plu d'éprouver les

Uski, il m'a plu de leur laisser l'honneur d'immoler l'enchanteur blanc.

Leur courage sera-t-il au-dessous de l'idée que je m'en suis faite! Non,

non, les Uski méridionaux sont braves et puissants; ils se chargeront

d'exécuter les desseins de Torngarsuk; ils amèneront ici celui que

j'ai désigné à leurs coups pour le faire périr dans le feu. Armez-vous

frères, courez à la mer, et emparez-vous du magicien blanc. Nous

l'immolerons le jour de la grande fête du Soleil.

[Note 18: Les Esquimaux du nord-est sont ainsi nommés par mépris.]

En achevant ce discours, Kougib, afin de montrer son pouvoir, fit sauter

la corde qui lui serrait les poignets opération assez facile pour un

homme d'une certaine vigueur.

La foule n'en témoigna pas moins son admiration par un cri équivalent à

«miracle! miracle!» La foi au surnaturel existe, chaude, fanatique, en

tous lieux, et l'on sait que la foi est aveugle.

Leurs esprits étant bien disposés, il ne s'agissait plus que de diriger

les Esquimaux sur ce magicien blanc.

--Ou est-il? où est-il? nous le ramènerons, sois-en sûr Kougib,

disait-on de toutes parts. Oui, nous le lapiderons, nous le brûlerons à

petit feu...

A ces protestations de dévouement, l'angekkok ne répondit pas. Son but

était atteint; il se retira dans une cabane, qu'il occupait à l'autre

extrémité du village. Mais les deux chasseurs, qui avaient causé avec

Triuniak, donnèrent les indications nécessaires.

Aussitôt on s'arma, et une cinquantaine d'hommes furieux partirent pour

attaquer les infortunés navigateurs.

Ceux-ci étaient retournés à leur navire et y délibéraient sur le parti à

prendre. Le bouillant capitaine voulait qu'on marchât sur-le-champ à

la recherche de Kougib. Mais Triuniak, plus circonspect, pensait qu'il

fallait attendre le retour des chasseurs. D'après son opinion, ils ne

manqueraient pas de venir les visiter dans la journée. On leur ferait

des présents, et, en les sondant adroitement, on apprendrait sans doute

tout ce qu'il importait de savoir.

--Vois-tu, mon fils, dit le Groënlandais en terminant, si nous

poursuivons ce scélérat, il est capable de tuer la pauvre Toutou-Mak ou

de la faire disparaître encore une fois; tandis que, ne nous apercevant

plus, sa méfiance aura moins sujet de s'alarmer. Nous nous concilierons

les Uski, et ils nous aideront dans notre entreprise.

Ce raisonnement avait sa valeur. Dubreuil s'y rendit, malgré

l'impatience qui le dévorait.

Pour tromper le temps, il arrima de nouveau la cargaison de leur

vaisseau et répara ses armes.

Au moment où le soleil allait se coucher, nos hommes n'avaient rien vu

paraître. Le capitaine, en proie à une vive irritation, se promenait

fiévreusement dans son navire, et Triuniak, accroupi sur le pont,

contemplait le déclin de l'astre du jour, avec cet air mélancolique et

rêveur particulier aux peuplades qui passent dans la solitude une partie

de leur existence.

Tout à coup, ce dernier se dressa à demi et tendit l'oreille.

--Qu'y a-t-il, mon père? demanda Dubreuil.

--Écoute!

--Je n'entends que le grondement des flots, qui se brisent contre le

rivage.

Et moi, j'entends des voix d'hommes, dit le Groënlandais, en se levant

tout à fait.

--Seraient-ce enfin les chasseurs?

--Mon fils, ce ne sont point lus chasseurs. Les voix que j'entends sont

plus nombreuses.

--Je t'avoue que je ne perçois rien que les bruits de la mer.

--Regarde maintenant au sommet de la côte.

Les yeux du capitaine se portèrent vers le faîte de la falaise qui

bordait la baie, et il découvrit une troupe d'hommes considérable.

--Pourvu, murmura-t-il, qu'ils ne soient pas animés d'intentions

hostiles. Nous serions perdus, car les glaces se sont accumulées autour

de notre bâtiment, et toute retraite nous est coupée.

--Innuit-Ili, dit Triuniak d'un ton grave, il faut apprêter tes armes,

mon fils.

--Pourquoi ce conseil? As-tu quelques craintes, père?

--Oui, car les Uski sont en expédition guerrière. Je me rappelle bien

leurs usages dans ces occasions. Vois, comme ils brandissent leurs

lances, comme ils agitent ces larges boucliers qu'ils ont inventés pour

s'abriter contre les flèches empoisonnées des Indiens-Rouges. Pourquoi

viennent-ils en si grande foule? Il sont deux hommes et demi.[19]

[Note 19: L'arithmétique des Groënlandais est très-bornée. S'il est vrai

qu'ils peuvent compter jusqu'à vingt par le nombre des doigts de leurs

mains et de leurs pieds, leur langue n'a point de terme pour exprimer

les nombres au-delà de cinq. Quand donc ils veulent calculer jusqu'à

vingt, ils répètent quatre fois cette nomenclature. Comme chaque homme a

vingt doigts, ils disent cinq hommes pour exprimer le nombre cent, deux

hommes pour quarante, deux hommes et demi pour cinquante, etc.]

--Oui, une cinquantaine environ, fit Dubreuil en lui-même.

--Entends-tu maintenant leur cri de guerre, emprunté aux Indiens-Rouges?

continua Triuniak.

En effet, des clameurs déchiraient l'air, et l'écho des glaciers les

répercutait avec des vibrations assourdissantes.

--Hou-hou-hou-houp! vociféraient les Esquimaux, de toute la force de

leurs poumons en se précipitant confusément sur la grève.

Là, ils remarquèrent qu'ils n'avaient point, de canots et qu'une

distance de plusieurs portées du flèches les séparait du navire.

Ils tinrent conseil. Pendant la consultation, Dubreuil et Triuniak

apportèrent sur les deux ponts toutes les flèches, toutes les lances et

tous les harpons dont ils pouvaient disposer.

Le Groënlandais avait eu, un instant, le dessein de se rendre sans coup

férir, mais Guillaume s'y refusa net.

--Plutôt mourir cent fois, dit-il hardiment, que de se livrer à la merci

de cette horde de coquins, commandés probablement par Kougib, qui les

aura ameutés contre nous. Ah! j'ai été un sot de ne pas l'achever, quand

je le tenais entre mes mains. Triuniak, si tu désires me quitter, il en

est temps encore. Mais moi je me défendrai jusqu'à mon dernier soupir.

--Te quitter, mon fils! répondit l'Uski indigné; imagines-tu que

j'abandonnerai jamais un ami dans le danger? Mais pourrons-nous résister

à cette bande? Elle nous écrasera!

--Nous ne succomberons pas sans lui avoir laissé des gages mortels de

notre valeur! répondit le capitaine d'un ton fier. Ah! ajouta-t-il

à mi-voix, si j'avais seulement une arquebuse, je me moquerais d'une

centaine de ces gredins...

--Si nous leur faisions des signes de paix? objecta encore le

Groënlandais.

--Cela ne servirait de rien. N'est-il pas évident, Triuniak, qu'ils en

veulent à notre vie? Tiens, ils se sont jetés à l'eau et nagent vers

nous. Tout à l'heure, ils se hisseront sur ce glaçon qui touche notre

bâtiment et tenteront d'en escalader les bords.

--Ce u'est pas encore fait, mon fils! s'écria l'Indien.

--Comment s'y opposer?

--Suis mon exemple.

Il prit, en même temps, une forte lance, en appuya un bout sur le

glaçon, et, pressant sur l'autre extrémité, parvint à repousser le

vaisseau à cinq ou six pieds, dans l'eau libre.

La \_Toutou-Mak\_ se trouvait ainsi entourée d'une sorte de fossé naturel

qui augmentait les difficultés de l'approche.

--Je veux, reprit Triuniak, ne rien tenter contre ces gens, avant d'être

bien certain qu'ils sont nos ennemis.

Dubreuil haussa les épaules.

Fichant alors un morceau de phoque à la pointe de sa lance, le

Groënlandais l'éleva devant les Esquimaux, qui n'étaient plus guère qu'à

une encablure du bâtiment.

Le plus avancé mettait le pied sur le glaçon. A cette proposition de

faire chaudière, c'est-à-dire de venir banqueter en bons amis, il

répondit en lançant une flèche à Triuniak.

L'arme retomba à cinquante pas du but. Mais ce fut le signal du

combat. Tour à tour les Esquimaux abordèrent le glaçon, en lâchant des

hurlements affreux, et, pêle-mêle, ils coururent à la goélette.

--Mon fils, dit froidement alors le Groënlandais, nous pouvons

commencer. Tuons! tuons! car, quand nous serons pris, il n'y aura pas de

pitié pour nous. Mais, avant tout, cache un couteau dans ton capuchon.

--Qu'en ferai-je?

--J'ai été à la guerre, mon fils, à la guerre contre les Indiens-Rouges,

répliqua Triuniak avec orgueil; je connais les ruses du métier. Un

couteau trouve toujours son emploi. Si nous sommes faits prisonniers, tu

t'applaudiras peut-être d'avoir obéi à ma recommandation.

--J'admire déjà ta prudence, père, répondit Dubreuil en souriant, et il

jeta dans le capuce de sa casaque un petit couteau d'ivoire enfermé dans

une gaine.

--Attrape, chien! cria Triuniak.

Et une flèche, décochée par son arc, coucha sur la glace l'Esquimau qui

précédait la bande.

Une grêle de dards s'abattit à l'instant autour du navire. Par bonheur,

aucun n'atteignit les aventuriers. Ils ripostèrent, et deux des

assaillants furent renversés.

--Gare à toi, mon fils! fit Triuniak, en repoussant vivement Dubreuil,

menacé par un trait qui siffla à ses oreilles.

--A mort, le magicien blanc! à mort! beuglaient les sauvages, dont les

coups semblaient être dirigés particulièrement contre lui.

Debout sur la proue, son arc à la main, il les bravait sans sourciller,

et chacune de ses flèches portait le désordre dans leur bande.

--Ne reste pas là, Innuit-Ili, lui dit Triuniak; tu offres trop de visée

à ces louveteaux; descends plutôt entre les ponts.

--Non! non! je suis bien ici. Mais attention, père! en voici un qui

arrive sur toi.

--Je le guette, sois tranquille, répondit le Groënlandais.

Puis, il se baissa, ramassa une hache de silex, et trancha en deux la

main d'un Esquimau qui cherchait à se cramponner au bordage.

Le malheureux lâcha prise en hurlant et tâcha de remonter sur le glaçon.

Mais, personne ne lui venant en aide, chacun étant occupé ailleurs, il

finit par s'épuiser et se noyer.

La lutte continuait avec acharnement, au milieu des cris et de

l'obscurité naissante.

--Ah! sans la nuit, nous aurions beau jeu de ces bandits, disait le

capitaine, en perçant de sa lance le corps d'un autre Esquimau qui

tentait l'abordage.

--Au contraire, répondit Triuniak; au contraire, car la nuit leur fait

peur. Ils ne combattent jamais dans les ténèbres. Que nous puissions

tenir jusqu'à ce que l'obscurité soit complète...

--Ah!... je suis mort, père! exclama douloureusement Dubreuil, en

roulant aux pieds de son brave compagnon.

Il avait été frappé à la tête par la massue d'un Uskimé qui avait réussi

à nager inaperçu jusque sous l'éperon du vaisseau, d'où il s'était

élancé soudainement sur le pont.

--Oh! mon fils! je te vengerai! proféra Triuniak avec un accent

terrible.

Puis, il bondit sur l'agresseur, et lui fendit le crâne d'un coup de sa

hache.

--A mort! à mort! acclamaient les Esquimaux, se pressant en foule à

l'abordage.

--Oui, à mort! à mort! je vengerai mon fils, Innuit-Ili! leur cria

le Groënlandais, en sautant dans la mer où il disparut, sans que les

efforts que firent ensuite les vainqueurs pour le retrouver aboutissent

à un succès.

Ils saluèrent leur triomphe par la plus exécrable débauche de gosier qui

se puisse imaginer. Ensuite, les uns se répandirent sur le vaisseau

pour le piller, d'autres entourèrent le corps de Dubreuil, sans oser le

toucher, dans la crainte qu'il ne leur jetât un sort.

Le capitaine n'avait été qu'étourdi, malgré une large blessure à la

tête. Il reprit connaissance. Ses ennemis l'avaient cru mort. Ils se

réjouirent grandement de sa résurrection, que quelques-uns attribuèrent

à un miracle. Pour qu'il ne leur échappât point, ils le garrottèrent

solidement, et l'expédièrent aussitôt à leur angekkok-poglit, sous la

garde d'une demi-douzaine d'entre eux.

Les autres achevèrent de saccager le vaisseau, auquel ils mirent le feu,

quand ils l'eurent complètement dépouillé.

Dubreuil, qui avait été mené au rivage sur l'ommiah, était à peine

au-dessus de la côte, lorsque l'incendie éclata, embrasant de lueurs

rouges les ombres du crépuscule, à travers des tourbillons de fumée

blanchâtre.

Pénétré d'une amère tristesse, le capitaine se retourna, et de grosses

larmes s'amassèrent sous ses paupières, à la vue de l'inflexible fléau,

qui consumait ce navire auquel il avait travaillé avec tant d'ardeur, et

auquel il avait confié ses plus vives, ses dernières espérances. Il lui

sembla que c'était une partie de lui-même, un ami qu'on lui enlevait,

qu'on torturait par la flamme. C'est ainsi qu'en raison de ce qu'elles

nous ont coûté, de ce que nous attendons d'elles, nous attachons souvent

aux choses le même prix qu'aux êtres animés.

Une brutale gourmade d'un de ses conducteurs le força à reprendre sa

marche.

--Ha! ha! ricana le sauvage, si tu aimes le feu, fils de Hafgufé[20],

nous te régalerons bientôt.

[Note 20: Sorte de démon très-redouté des Esquimaux.]

--\_Ap, ap\_ (oui, oui), on te fera rôtir, grand magicien, appuyèrent les

autres, en battant cruellement le pauvre captif.

Dubreuil dédaigna de répondre à ces violences; bien plutôt il songeait à

s'évader. Ses mains étaient liées l'une contre l'autre, mais à ses

pieds pas d'entraves. La nuit tombait. On approchait d'un bois de pins

paraissant assez fourré. Que risquait-il de faire une tentative? Elle

pouvait réussir, et, s'il échouait, son sort n'empirerait pas.

Le projet arrêté, Guillaume attendit un moment favorable. Quatre

Esquimaux allaient devant lui, les deux autres derrière. En entrant dans

le bois, comme la piste se rétrécissait, ils se mirent en file.

Sous prétexte qu'il souffrait, le capitaine ralentit le pas, mais

d'une façon assez insensible pour ne point soulever les soupçons de ses

gardiens. Peu à peu, les premiers prirent quelque avance, pendant que

les derniers ralentissaient aussi leur allure, tout en excitant, par des

invectives et des bourrades, leur prisonnier à marcher plus vite. Une

certaine distance s'était progressivement ainsi établie entre les deux

groupes.

Tout à coup, Dubreuil simule une chute, se retourne, et, en se relevant,

donne tête basse dans les jambes de l'Esquimau le plus rapproché.

Celui-ci tombe; l'autre, à qui l'obscurité ne permet pas de voir, le

heurte, tombe à son tour, et Dubreuil file, comme une flèche, dans la

forêt. Il ne sait où il va, mais il fuit, il vole avec toute la rapidité

possible, sans se préoccuper des branchages qui labourent son front,

des épines qui déchirent son corps. Ah! qu'il se sent de vigueur eu ce

moment! Qu'il déjouerait aisément tous les efforts de ses ennemis

pour le rattraper, s'il avait l'usage de ses mains! Sa course est

embarrassée, il trébuche à chaque minute; cent obstacles insignifiants

pour un homme qui jouit de la faculté de tous ses membres, mais

considérables dans sa position, cent obstacles retardent sa course.

On le poursuit chaudement, on crie, on s'appelle, on entasse les

imprécations sur les imprécations, on le presse comme une bête fauve.

Le bois retentit, de sons humains, auxquels se mêle le glapissement des

animaux sauvages troublés dans leur retraite.

Afin de donner le change aux sauvages, Dubreuil va d'un côté, d'un

autre, rebrousse un instant, pour reprendre une direction nouvelle,

il descend un vallon, franchit une colline, contourne une éclaircie,

escalade une pointe de rocher, plonge dans une gorge et s'arrête à la

fin, meurtri, lacéré, essoufflé, pour respirer, pour écouter.

D'abord, il n'entend que les battements précipités de son coeur: puis,

son oreille attentive saisit des bruits, mais ils s'affaiblissent,

ils s'éloignent. Guillaume pourra donc se reposer, son oeil sonde les

ténèbres. Il cherche un endroit convenable et dérobé pour s'asseoir,

lorsque les feuilles sèches crient sous un pied léger, mais rapide.

Le capitaine veut partir, recommencer la fuite. Impossible, ses jambes

flageolent sous lui. Il est tout entier baigné d'une sueur froide.

Un nuage passe sur ses yeux. Il s'affaisse, incapable de faire un

mouvement.

--Est-ce toi, mon fils? demande bas une voix près de lui.

--Triuniak! balbutie le jeune homme surpris et d'un ton altéré.

--Chut! ne parle pas si haut.

--Comment es-tu venu ici?

--Nous causerons de cela plus tard. A présent, il faut se donner des

ailes.

--Ah! je n'en ai plus la force.

--Si tu n'en as plus la force, je te porterai. Mais ne restons pas

davantage ici.

--Où aller?

--Tu as les mains attachées, mon fils. Attends que je te délivre, reprit

Triuniak en coupant les lanières de peau de phoque avec lesquelles les

Esquimaux avaient garrotte Dubreuil.

--Merci! fit celui-ci.

--Allons, essaie de te soulever, appuie-toi sur moi; et, s'il est

nécessaire, monte sur mon dos.

--Ah! malédiction! répliqua le capitaine, j'ai les bras et les jambes

paralysés. Pars, Triuniak, laisse-moi! Si ma destinée est de mourir,

je mourrai. Mais toi, pense à Toutou-Mak, ta fille bien-aimée. Vis pour

elle, c'est ton devoir.

--Je t'ai dit que je ne te délaisserais jamais!

--Tiens! entends-tu? ils se rapprochent. Sauve-toi, mon père; je t'en

conjure...

--Non, dit vivement le Groënlandais, en chargeant Dubreuil sur son

épaule.

XI

LA FÊTE DU SOLEIL

Dubreuil et Triuniak se trouvaient alors dans une sorte de clairière,

au fond d'un étroit vallon, faiblement éclairée par la lumière sidérale.

Des pins, des genévriers, mêlés de bouleaux et de quelques chênes

rabougris, enseignaient cette éclaircie, que traversait un ruisseau,

produit sans doute par la fonte des neiges. On l'entendait sourdre sur

les rochers, dans les hauteurs voisines.

--Père, dit le capitaine à son ami, quand ils furent arrivés au bord,

laisse-moi boire. Peut-être l'apaisement de ma soif me rendra-t-il

quelque force.

--Bois, mon fils, mais hâte-toi, car l'ennemi est sur nos talons.

Disant ces mots, Triuniak déposait le jeune homme sur la rive du petit

cours d'eau.

Telle était, cependant, la prostration physique de

Guillaume, que Triuniak dut l'aider à rafraîchir ses lèvres brûlantes.

--Ah! je me sens mieux! fit Dubreuil.

--Peux-tu marcher?

--Non, père, mais restons ici. Il me semble que le bruit des Uskimé a

cessé.

--C'est-à-dire qu'il est dominé par celui du ruisseau. Non, il ne faut

pas demeurer ici. L'endroit est fréquenté. Je distingue sur la neige des

traces de pas. Nos poursuivants ne manqueront pas de venir se désaltérer

à cette onde. Allons, en route!

Il le remit sur son dos, franchit le ruisseau et s'enfonça de nouveau

dans le bois. Le sol montait. Des fragments de rochers et des glaçons

épars sur la pente rendaient l'ascension difficile. Au bout d'un quart

d'heure, le Groënlandais fat obligé de faire une halte.

--Je te fatigue trop, père, dit Dubreuil. Laisse-moi maintenant. Et,

s'il y a encore du danger, va-t'en. Tu as fait pour ton fils tout et

plus que tu ne devais faire.

--Innuit-Ili, je ne te quitterai point. Nous camperons ici jusqu'au

jour, et Triuniak veillera sur loi.

--Tu ne veux donc pas m'écouter? tu ne penses donc plus à ta fille qui

aura besoin de tes services?

--Je pense à mon fils que je tiens, que je possède, avant de penser à ma

fille dont j'ignore la destinée, répondit l'Indien.

--Ah! tu es pour moi le meilleur des pères! Comment pourrai-je jamais

m'acquitter de toutes les obligations...

--Je te l'ai dit, tu m'apprendras à connaître et à honorer le Dieu de ta

race, Innuit-Ili, répliqua Triuniak en l'étendant doucement sur un tapis

de gazon.

Accablé par la fatigue et la perte de son sang, le capitaine Dubreuil

s'endormit aussitôt, sous la garde vigilante de son libérateur, qui,

assis près de lui, les coudes appuyés sur tes genoux, la tête dans les

mains, passa la plus grande partie de la nuit l'oreille aux aguets.

Un peu avant le point du jour, le Groënlandais éveilla Dubreuil.

--Mon fis se sent-il moins affaibli?

--Oui, dit Guillaume, en se levant et en essayant de faire jouer ses

membres engourdis.

--Eh bien, attends-moi en ce lieu.

--Où vas-tu, père?

--Je serai de retour avant que le soleil soit sur l'horizon, répliqua

Triuniak, en descendant vers le vallon.

Parvenu à l'orée de la clairière, il s'arrêta, écouta et examina les

environs à la faveur de l'aube naissante. Ne découvrant personne, il

tailla dans les pans de sa casaque quelques fines lanières, en fit de

menues cordes, et les disposa en collets, qu'il alla tendre le long du

ruisseau. Puis il rentra sous bois et se tint à l'affût.

La nature s'animait. La brise frémissait harmonieusement à la cime des

arbres, les oiseaux printaniers commençaient leur chant matinal, et

de fréquents frôlements dans le feuillage annonçaient que le gibier

revenait de son viandis. Des lièvres, des lapins, des marmottes et

jusqu'à de beaux caribous passaient et repassaient, à chaque instant,

sous les yeux de Triuniak, jouaient insolemment sur l'herbe, sautaient

et ressautaient le ruisseau et paraissaient se moquer, à qui mieux

mieux, de ses piéges. Impatienté par leur nargue, il allaita la fin se

précipiter, le couteau à la main, sur deux magnifiques élans eu train

de s'ébattre sur la pelouse, quand un chevrillard, dont ils étaient

accompagnés, dévala en gambadant la rive du ruisseau et se prit par le

cou dans un des engins. La pauvre bête poussa un cri plaintif et chercha

à se débarrasser du fatal collet.

Mais déjà Triuniak s'était jeté sur elle, au grand émoi de toute la

bande des fauves, et l'avait étranglée.

Il releva ses collets, mil sa proie sous le bras et retourna vivement

vers le capitaine, en effaçant soigneusement sur son chemin les

empreintes de ses pieds.

Là, il trancha la veine jugulaire du chevrillard et dit à son ami, en

approchant l'animal de sa bouche:

--Bois, mon fils, ce sang chaud te rendra tes forces.

Guillaume connaissait par expérience l'efficacité de ce traitement,

fort usité chez toutes les peuplades incivilisées de l'Amérique

septentrionale et que, depuis, les trappeurs blancs ont si bien adopté.

Il s'abreuva largement à cette source restauratrice. Quand il eut fini,

Triuniak appliqua, à son tour, les lèvres à la blessure de l'animal et

se gorgea de sang avec la plus grande satisfaction.

Le soleil levant éclairait maintenant le paysage. C'était une succession

de montagnes arides, parsemées d'arbres brouis, de petite taille, sur

leurs rampes inférieures, et couronnées par des roches gigantesques.

Il n'y avait rien là pour égayer l'esprit. Tout, au contraire,

contribuait à l'attrister.

--Qu'allons-nous faire? murmura Dubreuil, promenant un regard

mélancolique sur ces crêtes pelées, qui ne pouvaient servir que de

repaires aux ours et aux animaux féroces. Qu'allons-nous faire? Sans

armes, sans provisions, saurons-nous longtemps échapper à nos ennemis?

--Mon fils, dit froidement Triuniak, le désespoir est d'un coeur mou.

Je croyais le tien ferme comme le marbre. Me serais-je trompé? Allons,

debout! et gagnons le faîte de ce pic. Là-haut, nous trouverons quelque

caverne et nous tiendrons conseil.

--Tu as raison, père, s'écria Dubreuil, je ne suis pas une femme pour

pleurer. Marche, je te suivrai.

--Donne-moi la main, car le terrain est glissant... Ah! j'aperçois, il

me semble, ce que nous cherchons.

--Où ça?

--Tes yeux ne sont pas assez perçants, mon fils, tu ne verrais pas. Mais

nous y serons bientôt.

Après ces mots, ils gravirent pendant près d'une demi-heure en silence

et atteignirent un étroit plateau, au pied d'une masse de granit

énorme. De ce point, on devait découvrir la campagne à une distance

considérable. Mais un épais brouillard, qui s'était élevé, empêchait

alors de distinguer au-delà des bords de la plate-forme.

--Voilà une brume fort utile, mon fils, dit Triuniak, en pénétrant dans

une caverne creusée dans les entrailles du rocher. Assieds-toi. Je vais

ramasser du bois, j'allumerai un feu, qui ne sera pas découvert, grâce

au brouillard, nous cuirons notre chevreuil et causerons en sécurité de

nos affaires.

Et l'Esquimau sortit pour faire une provision de rameaux secs.

Durant son absence, Dubreuil examina la caverne. C'était une voûte assez

élevée, mais sans profondeur. Elle ne pouvait leur offrir qu'un

asile temporaire. Cependant, la densité des vapeurs qui flottaient à

l'extérieur permettait d'espérer qu'ils y seraient pour le moment, à

l'abri des investigations de leurs ennemis.

Guillaume dépeça la pièce de gibier, prépara un foyer, et Triuniak

étant de retour, une flamme pétillante jaillit bientôt dans la grotte,

réfléchissant des lueurs de rubis sur ses parois tapissées de cristaux

et de stalactites aux formes bizarres.

Tandis que, passé à une brochette de bois, le train de derrière du

chevreuil rôtissait, en grésillant et répandant d'appétissants parfums,

le capitaine interrogeait son ami.

--Quelle a été l'issue du combat? Comment as-tu pu échapper? Je ne me

rappelle rien, à partir de ce coup qui m'a renversé sur le pont. Voyons,

parle, mon père.

--J'ai cru que mon fils était mort, répondit le Groënlandais.

--Oh! je croyais bien aussi ne jamais revoir la lumière du jour.

--Alors, poursuivit Triuniak, voyant qu'une plus longue résistance

serait infructueuse, j'ai pris le parti de me sauver, non par amour de

la vie, mais pour te venger... et aussi me venger de Kougib.

--Oh! exclama Dubreuil, puisse-t-il tomber entre mes mains!

--Je sautai à l'eau, reprit l'Indien, et plongeai sous un glaçon qui

s'étendait, tu dois t'en souvenir, entre notre konè et le rivage, du

côté opposé à celui par où les Yaks nous assaillaient.

--Oui, je comprends.

--Arrivé à l'autre bout de ce glaçon, je sortis ma tête de l'eau. Il

était temps, car la respiration me manquait. Justement, la mer était là

peu profonde. Je pris pied et me dirigeai à la côte, en me dissimulant

autant que possible. La tombée de la nuit me protégeait. Sur le rivage,

je me blottis derrière un banc de neige, prés de l'endroit où nous

avions débarqué, le matin. La joie, mon fils, gonfla le coeur de ton

père, quand il te reconnut vivant sur l'ommiah. Il suivit la bande

qui te conduisait, en attendant une occasion favorable pour te faire

connaître sa présence, et il allait attaquer tes gardiens quand tu t'es

échappé.

--Je n'espérais guère réussir, et sans toi...

--Moi! je n'ai eu que la peine de te suivre, dit le bon Groënlandais en

souriant. Mais ce n'était pas si facile, après tout, car tu courais

plus vite qu'un renne, et je craignais de t'effrayer en marchant sur tes

traces. Ah! sans la faiblesse qui t'a pris, peut-être ne t'aurais-je pas

rejoint.

--A présent, dit Dubreuil en réfléchissant, songeons un peu à notre

position future.

--Songeons plutôt à manger, répondit Triuniak, qui retirait la broche du

feu.

Le morceau était à moitié cuit. Ils ne le dévorèrent pas moins avec

avidité.

Lorsque leur modeste repas fut achevé, le Groënlandais reprit, en

s'essuyant les doigts avec sa langue, en guise de serviette:

--Le brouillard se dissipe, je vais explorer le pays. Toi, mon fils, ne

bouge pas de celle caverne et éteins le feu, dès que tu remarqueras que

le temps s'éclaircit, car la fumée pourrait te trahir.

--Sois tranquille, répondit Dubreuil en s'allongeant sur le roc pour

achever de reposer ses membres courbatus.

--Si tu avais besoin de moi, tu ferais entendre ce cri du faucon que je

t'ai appris à imiter. En tout cas, que ton couteau soit à ta portée.

--Mais quel est ton dessein? fit Guillaume.

--Je ne puis rien dire encore. Les circonstances me décideront. Quand je

vins ici, il y a quinze hivers, je me liai d'amitié avec un grand

chef. J'essaierai de le retrouver. S'il existe, son affection pour moi

prévaudra contre toutes les intrigues du misérable Kougib.

--Et s'il n'existait plus?

--Ne te tourmente pas, mon fils, tu me reverras avant le coucher du

soleil, fit Triuniak sans répondre à la question du capitaine.

Réjoui à l'aspect de la flamme, qui tordait à la voûte de la grotte ses

spirales capricieuses, et réconforté par le repas qu'il venait de faire,

celui-ci céda peu à peu au doux empire de la digestion, et, sans plus

penser à étouffer le brasier, se laissa bercer par une caressante

somnolence dès que son compagnon eut quitté la caverne. Des songes

charmants vinrent l'effleurer de leur aile diaphane: il avait retrouvé

sa Toutou-Mak, non la sauvagesse du Groënland, mais une délicieuse

Française, tendre, spirituelle, l'admiration de ses compatriotes, la

joie et l'orgueil de son coeur. Pour eux le présent était ravissant: la

Fortune, la Gloire se disputaient l'honneur de leur prodiguer leurs dons

les plus précieux; la Félicité s'était assise à leur foyer, sous forme

de deux petits anges roses et joufflus; l'avenir se déroulait en un

sentier jonché de fleurs, ombragé d'arbres odoriférants; tout enfin

souriait aux yeux enchantés des jeunes époux.

Ah! qu'il fait bon rêver, qu'il fait bon dormir! mais pourquoi si

souvent au bord d'un abîme!

Ce feu qui avait réjoui Dubreuil, ce feu qui, par sa tiède chaleur, lui

avait procuré des visions ravissantes, ce fut lui qui le perdit.

Pour avoir suspendu leur poursuite, les Esquimaux ne l'avaient pas

abandonnée. L'eussent-ils osé? Kougib, furieux, quand ils revinrent

conter leur mésaventure, Kougib déclara solennellement que, si le

magicien blanc échappait, c'en était fait de la tribu entière: le gibier

disparaissait des bois, le poisson des eaux; l'écorce même sécherait aux

arbres; on serait réduit à mourir de faim.

Torngarsuk le lui avait annoncé. Torngarsuk ne mentait pas.

Effroyable prophétie, qui, le lendemain, matin, mettait sur pied et

lançait dans les bois toute la population du village.

Les traces de l'homme blanc se retrouvèrent aisément jusqu'au lieu où

il s'était affaissé la veille; mais là elles cessaient. Vainement les

buissons, les broussailles furent-ils battus, les bords du ruisseau

explorés, on ne découvrit aucun vestige, sinon les morceaux des cordes

qui avaient servi à attacher Dubreuil.

Las de fureter en tous sens, les Esquimaux concluaient déjà, à leur

inexprimable regret, que l'enchanteur avait disparu au moyen de quelque

sortilège, quand, le voile humide qui couvrait la forêt s'étant déchiré,

on distingua un filet de fumée au sommet des rochers.

Celui qui, le premier, l'avait aperçu, poussa une exclamation, aussitôt

réprimée par un chef.

--Mon frère est-il fou? dit-il en lui posant la main sur la bouche.

Croit-il que nous n'ayons point d'yeux et le sorcier point d'oreilles?

Puis il ordonna à la troupe de rester en place, prit deux hommes bien

armés avec lui, et grimpa silencieusement vers la caverne.

Ils firent si peu de bruit et Dubreuil dormait si profondément, que

notre aventurier fut entouré, saisi et lié avant d'avoir pu faire un

mouvement pour se défendre.

Porté en triomphe au village, à travers les huées d'une foule barbare,

il eut à subir les outrages les plus cruels.

Toujours et en tous lieux, plus excitables que les hommes, les femmes

déployaient principalement leurs violentes passions contre le malheureux

captif. Il n'échappa que difficilement aux griffes de ces mégères, qui

le voulaient mettre en pièces.

On le déposa, tout sanglant, les vêtements en lambeaux, le corps

meurtri, couvert d'immondices, dans la loge de l'angekkok-poglit Kougib.

La vue de ce scélérat fit oublier à Dubreuil les souffrances qu'il

endurait.

--Meurtrier, lui cria-t-il, je mourrai sans doute par tes mains, mais

Triuniak me vengera!

--Kougib, répondit froidement le jongleur, couché sur son lit, Kougib

ne craint pas plus Triuniak qu'Innuit-Ili. Tu es cause de la mort de

Pumè...

--C'est un odieux mensonge!

L'angekkok-poglit se prit à rire.

--Toutou-Mak me l'a avoué! dit-il.

--Toutou-Mak! s'écria vivement Dubreuil.

--Oui, la fille de Triuniak, celle que tu aimais, n'est-ce pas? celle

que tu as rendue criminelle, afin de l'épouser...

--Imposteur!

--L'imposteur et le meurtrier, c'est toi! répliqua Kougib d'un ton

aigre.

--Oh! fit le capitaine en haussant les épaules, je sais bien que je

n'aurai pas le dernier mot avec un monstre de ton espèce, mais, dis-moi,

qu'en as-tu fait de Toutou-Mak?

--Elle a expié son forfait, dit Kougib en regardant son prisonnier d'un

air railleur.

--C'est-à-dire que tu l'as tuée, n'est-ce pas? Oh! je devais m'y

attendre!

--Et t'attendais-tu aussi à ce qui t'arrive?

--Que t'importe?

--T'attends-tu à ce qui t'arrivera? continua l'angekkok avec un horrible

ricanement.

--De toi, oui. Tu m'égorgeras, répondit Dubreuil sans sourciller.

--Tu n'y es pas, Innuit-Ili. Nous ne sommes plus au Succanunga. Là-bas,

on se débarrasse d'un homme en l'abattant d'un seul coup. Ici, c'est

différent: on savoure la vengeance, lentement, comme un mets agréable

au palais. Mais je ne veux pas le priver du plaisir de la surprise. Tu

verras demain, Innuit-Ili.

--Tes menaces ne m'effraient point, Kougib.

--Si elles ne t'effraient point, leurs effets te feront pleurer des

larmes de sang. Ah! tu as pensé qu'on me pouvait braver!...

--Toutou-Mak est donc morte? interrompit Dubreuil.

--Toutou-Mak est morte!

--Massacrée par toi! s'écria le capitaine, échappant aux mains qui le

retenaient et bondissant vers le lit de l'angekkok-poglit.

Mais, ayant les pieds et les poignets attachés, il tomba lourdement sur

le sol.

Pour le punir, un Esquimau lui piqua le dos de sa lance. Il l'aurait tué

sans l'intervention de Kougib.

--Laisse-le, Kamuk[21], dit-il. Je le réserve pour la fête de demain.

Mettez-le dans la loge aux prisonniers, et souvenez-vous que s'il

s'évade, la colère de Torngarsuk s'appesantira tout entière sur vous.

[Note 21: La Bouche.]

--Redoutez plutôt celle de Triuniak! s'écria Dubreuil exaspéré par la

douleur.

--A demain, Innuit-Ili, tu assisteras et joueras le principal rôle à

un spectacle nouveau, lui dit d'un ton sardonique Kougib, alors qu'on

l'emportait hors de la hutte de l'angekkok-poglit.

Il fut traîné dans une cabane voisine et confié à la garde de deux

Esquimaux.

Nous n'entreprendrons pas dépeindre les sombres images qui assiégèrent

son esprit, pendant le reste de la journée et de la nuit suivante. S'il

avait pu se méprendre sur le sens des paroles sinistres de Kougib, les

hurlements des femmes et des enfants, rôdant autour de sa loge, durent

lui apprendre, avec des détails atroces, le supplice auquel il était

destiné.

On le devait immoler en l'honneur du Soleil, dont les Esquimaux du nord

célèbrent la fête au solstice d'hiver, tandis que les méridionaux

la font au milieu de juin, lorsque la nature est sortie de sa longue

léthargie annuelle.

«On observe, dit un philosophe, que tous les peuples ont eu et ont

encore des fêtes à la fin, ou plutôt au renouvellement de l'année, et

que ces fêtes désignent communément une naissance. Chez les Orientaux,

c'était la naissance du soleil qui remonte sur l'hémisphère. En Perse,

à Rome, le solstice d'hiver était principalement célébré. Il faudrait

savoir si les Hottentots, les peuples du Chili, si tous les habitants

de la zone tempérée australe ont de semblables fêtes au temps de notre

solstice d'été. On verrait alors que le soleil a fait partout les mêmes

impressions sur l'esprit des hommes. Mais si les fêtes des Groënlandais

au retour de cet astre ne sont pas un reste d'antiques superstitions

qui auront voyagé vers les pôles ne doivent-elles pas être un effet de

l'inaction où se trouvent les humains durant le repos de l'année? Quand

le froid et la nuit les rassemblent autour de leurs foyers, au défaut

des travaux que doivent entretenir la chaleur et le mouvement, ne

sont-ils pas obligés d'imaginer des jeux et des exercices, des festins

et des danses, des moyens, en un mot, de faire circuler le sang dans

leurs veines jusqu'aux extrémités du corps?»

Quoi qu'il en soit, c'est le printemps que les Esquimaux du Labrador

ont choisi pour fêter l'astre bienfaisant qui nous éclaire; et, dès que

l'aurore eut teinté de roses les confins de l'orient, on se prépara à

cette importante solennité dans le village on Dubreuil était prisonnier.

Parés de leurs plus beaux habits, les Uski parcoururent les cabanes en

dansant au son du tambourin et en chantant de belliqueuses chansons.

Ensuite, ils s'assemblèrent sur une grande place, au milieu de laquelle

on avait dressé deux poteaux et allumé des feux.

Devant l'un étaient placés, debout sur leurs pattes de derrière, les

deux ours tués l'avant-veille; et devant l'autre s'élevait un bûcher,

entouré de femmes, véritables furies, les cheveux épars, les vêtements

en désordre, l'air farouche, armées de haches, de couteaux, de lances

et de javelots. C'étaient les mères, les soeurs ou les femmes des

Uskimé qui avaient péri à l'attaque du navire. Elles poussaient des cris

insensés en agitant leurs armes meurtrières.

On amena le prisonnier.

Il était pâle, mais pâle des suites de ses blessures. La sûreté de son

regard, la fermeté de son maintien ne permettait pas de soupçonner que

la mort lui fit peur.

Aussitôt qu'il parut, les Esquimaues cherchèrent à se ruer sur lui.

Kougib les en empêcha. Incapable de marcher, il s'était fait porter sur

la place.

Dubreuil fut attaché sur le bûcher.

Puis autour de lui et des ours commencèrent des danses de caractère.

L'une exprimait admirablement le combat d'un homme avec un de ces

terribles animaux. L'autre représentait, avec non moins d'éloquence et

de vérité, la prise du captif. Ces pantomimes, vivement imagées, étaient

encore relevées par la musique et les chants, auxquels, par intervalle,

l'assemblée répondait en choeur.

--Amna-aiah' aiah-ah! ah! ah!

Bien que ces divertissements fissent grand plaisir aux assistants, il

était facile de remarquer qu'ils attendaient avec impatience quelque

chose de mieux, l'autorité de Kougib n'arrivait pas toujours à les

contenir. Déjà, plusieurs avaient lancé des pierres au pauvre Dubreuil,

une femme lui avait jeté à la face un tison embrasé. On en voyait une

autre qui faisait rougir une hache, tandis qu'une troisième essayait de

se glisser derrière le poteau pour planter ses dents dans les chairs de

la victime, et que des hommes se fabriquaient des pinces, afin de lui

arracher les ongles: tout cela au milieu d'un charivari infernal.

Enfin Kougib, le visage rayonnant d'une joie sanguinaire, cria:

--Qu'elle commence, celle de mes soeurs dont le fils a été tué par

l'homme blanc!

--Me voici, dit une des Esquimaues, brandissant une torche enflammée

autour de l'infortuné capitaine.

Et invoquant l'ombre de son enfant:

--Approche, lui dit-elle. Ta mère va t'apaiser. Elle te prépare un

festin.

Puis elle saisit un vase de pierre et continua:

--Bois à longs traits ce bouillon que je vais verser pour toi. Reçois

le sacrifice que je fais par la mort de ton ennemi. Il sera brûlé et mis

dans la chaudière. Je te donnerai son coeur et son foie. On lui enlèvera

la chevelure, on boira dans son crâne. Tu ne feras donc plus entendre

de gémissements; tu seras pour jamais satisfait. Va, mon fils, va, noble

fruit de mes entrailles, ta mère te venge!

Sa main droite avançait en même temps la torche vers les yeux de

Dubreuil, qui jeta une plainte douloureuse.

Mais cette plainte fut étouffée sous une explosion de cris soulevés par

la terreur:

--Les Indiens Bouges! voici les Indiens Rouges!

XII

LE CHANT DE MORT

Une invincible panique s'empara des Esquimaux. Ils se mirent à fuir dans

toutes les directions. Néanmoins, avant de se sauver, l'Indienne à

la torche jeta son flambeau sous les pieds de Dubreuil et le bûcher

commença à s'enflammer.

--Ah! tu mourras, et les mânes de Pumè seront vengés! marmottait Kougib

en couvant sa victime de regards implacables.

La blessure que le capitaine lui avait faite l'empêchait d'imiter

l'exemple des Uskimé, mais telle était sa haine contre Dubreuil qu'il

semblait moins soucieux de son salut que de l'assouvissement de cette

haine. Craignant sans doute que le captif ne lui échappât encore

une fois, il se traînait sur les mains et les pieds, s'approchait du

patient, cherchant à ramasser une hache pour l'en frapper.

La fumée et le feu se tordirent autour de Dubreuil, qui, tout entier

à la pensée de l'éternité, avait à peine remarqué ces incidents. Mais

alors des cris, des cris de guerre, comme il n'en avait entendu jamais,

retentirent autour de lui. En même temps, la place était envahie par une

troupe d'individus qu'on eût dits sortis des régions de l'enfer.

Ils avaient la face, le corps, les membres rouges comme du sang, et ils

étaient complètement nus, à l'exception de mocassins à leurs pieds et

d'un court jupon en peau ou en écorce, attaché au dessus des hanches.

Un carquois, un arc sur le dos, à la main un casse-tête ou une hache,

entre les dents un couteau, voilà leurs armes.

Mais quelles tailles de géants! quelles charpentes solides! quelles

vigoureuses musculatures! quelles physionomies martiales! Sans peine on

comprenait la terreur que devaient inspirer ces redoutables sauvages.

Comment les Esquimaux, des diminutifs d'hommes, auraient-ils pu leur

résister? Entre les deux races, frappant contrastes: l'une, la plus

haute, la plus vaillante expression de la nature humaine physique;

l'autre, la plus basse, la plus chétive. Évidemment, si les Uskimé

avaient un jour ou un autre remporté quelque avantage guerrier sur les

Indiens Rouges, ils en étaient redevables au nombre ou à la surprise,

mais, à armes égales, dix de ceux-ci auraient dérouté vingt-cinq de

ceux-là.

A leur tête marchait un chef de la plus belle prestance. Sa dignité,

on la reconnaissait aux dix plumes d'aigle dont il avait la chevelure

ornée, et plus encore à l'air de commandement empreint sur son visage.

Il aperçut, en même temps, Dubreuil que les flammes circonvenaient déjà,

et Kougib, qui rampait vers lui en le menaçant d'une hache.

--Ouah! fit-il en se jetant vers le bûcher, dont il éparpilla les

arbres embrasés d'un coup de pied, tandis que de l'autre il repoussait

l'angekkok-poglit.

Kougib mâchonna une imprécation entre ses dents et lança violemment sa

hache contre Dubreuil. Heureusement elle ne l'atteignit pas.

--Innuit-Ili! c'est Innuit-Ili! disait l'Indien Rouge en coupant les

liens de Guillaume.

--Ah! je l'ai manqué! je suis perdu! grommelait l'angekkok-poglit,

tâchant de retrouver une autre arme.

--Mon frère, rassure-toi; je te connais; tu es avec un ami continua le

libérateur en langue esquimaue.

Et il reçut dans ses robustes bras Dubreuil, qui ne pouvais se soutenir

à cause du gonflement de ses pieds.

--Tu me connais, mon frère? balbutia-t-il avec autant de surprise que de

joie.

--Oui, Kouckedaoui connaît l'ami de Toutou-Mak.

--Toutou-Mak!... mon frère l'a vue?... il sait où elle est?

--Kouckedaoui est son père! répondit l'Indien avec un mélange d'amour et

d'orgueil.

Fatigué par tant d'émotions diverses, stupéfait d'une révulsion si

subite, si inattendue, le capitaine Dubreuil se demandait s'il n'était

pas le jouet d'un rêve, et il portait des yeux hagards tantôt sur

l'Indien Rouge, tantôt sur les débris fumants du bûcher, tantôt sur

Kougib.

--Attends, mon frère, dit Kouckedaoui en le posant doucement à terre.

Puis il saisit au cou l'angekkok-poglit d'une main, lui planta son genou

sur la poitrine et tira un couteau.

--Non! non! mon frère, épargne-le! pour l'amour de Toutou-Mak,

épargne-le; je t'en supplie, épargne ce misérable! implora Dubreuil,

incapable de voir froidement commettre un homicide.

--L'épargner! est-ce ainsi que tu procèdes à l'égard de tes ennemis?

N'a-t-il pas voulu t'assassiner tout à l'heure?

--Tu es un lâche, plus lâche qu'une femme! Je te méprise! râlait Kougib

sous la pression du genou qui lui écrasait le thorax.

--Je t'en conjure, Kouckedaoui, laisse-le vivre, insista Dubreuil.

--Qu'il me laisse vivre, pour que j'achève de te tuer! reprit l'Esquimau

d'une voix-railleuse. Oui, de te tuer, comme j'ai tué ta Toutou-Mak!

--Que dit ce chien? s'écria l'Indien Bouge.

--Il prétend, le scélérat, qu'il a fait périr ta fille, répondit

Dubreuil.

--Toutou-Mak est la fille.....

--C'est ma fille, interrompit Kouckedaoui.

--Alors, Kougib mourra content, dit l'angekkok d'un ton joyeux, il

mourra content, car si l'enchanteur blanc lui échappe, il peut donner au

père de Toutou-Mak de» nouvelles de son enfant.

--Et quelles nouvelles lui peux-tu donner? s'enquit le Boethic étonné.

--Des nouvelles bien intéressantes, fut-il répliqué avec un accent

sarcastique.

--Parle.

--Kougib a été la cause de la mort de Toutou-Mak.

--Oh! l'infâme! murmura Dubreuil, essayant de se soulever.

--Tu mens! tu mens! repartit véhémentement l'Indien Rouge.

--Kougib n'est pas un Boethic pour mentir.

--Kougib! c'est toi qu'on nomme Kougib? Tu viens du Succanunga? proféra

Kouckedaoui avec une surprise mêlée de colère.

--Oui, repartit l'Esquimau, appuyant son affirmation d'un regard de

dédaigneuse fierté, je suis Kougib, angekkok-poglit des Uski de l'Est,

je viens du Succanunga. Si tu es le père de Toutou-Mak, sache que je

l'ai enlevée, et que, comme elle refusait de se donner à moi, Torngarsuk

l'a engloutie dans les flots, à ma requête.

--Ah! tu es Kougib, gronda l'Indien Rouge. Je suis aise de te trouver

enfin!... Je te cherchais, Kougib...je te cherchais... Pour te trouver,

pour te punir, pour te punir comme tu le mérites, je serais allé

jusqu'au Succanunga... Tu vois que j'avais envie de te connaître, de te

posséder!

--Ta fureur ne m'effraie guère! Tue-moi donc, si tu l'oses! Mais tu es

trop poltron. Les Indiens Rouges ont du lait au lieu de sang dans les

veines. Ils s'imaginent qu'ils font peur à leurs ennemis parce qu'ils

se peignent le corps en rouge; mais leur coeur est mou, leur bras est

débile comme celui des vieillards. Moi, si je n'étais pas blessé, je les

chasserais tous comme une troupe de lapins.

Pendant que l'angekkok-poglit parlait, Kouckedaoui s'était occupé à lui

lier les poignets.

--Nous verrons bientôt, dit-il en finissant, si le feu te trouve aussi

brave. Ta langue est fourchue et elle siffle comme celle d'une vipère.

Appelle ton Torngarsuk, dis-lui de te délivrer. Je l'en défie!

--Torngarsuk me vengera! Sa vengeance a déjà commencé. Tu la porteras

avec toi au milieu des tiens, en y introduisant ce magicien blanc!

Kougib affrontera la torture sans se plaindre, car sa mission est

remplie. Il a jeté la peste au milieu de ses ennemis les Indiens Rouges!

En prononçant ces paroles d'un ton prophétique, l'angekkok-poglit avait

les yeux tournés vers le capitaine Guillaume Dubreuil.

Kouckedaoui se rapprocha de celui-ci et dit:

--Comment, mon fils, es-tu tombé au pouvoir de ce carcajou? Toutou-Mak

m'avait appris que tu étais resté...

--Toutou-Mak! s'écria Dubreuil n'en pouvant croire ses oreilles; mais

elle vit donc encore?

--Elle vit! répondit simplement l'Indien.

--C'est faux! hurla Kougib.

--O mon Dieu! je vous remercie! s'écria dans sa langue maternelle

Guillaume en levant les yeux au ciel.

--C'est faux! faux! répétait l'angekkok avec rage.

--Mais, où est-elle? demanda vivement le Français.

--Elle est à Baccaléos.

--Quoi! vrai, mon frère? tu ne te trompes pas? tu ne me trompes pas?

faisait Dubreuil avec une agitation indicible.

--La langue de Kouckedaoui a toujours été droite. Il te dit que

Toutou-Mak est à Baccaléos, qu'elle vit: cela est. Elle t'attend,

Innuit-Ili. J'étais parti avec mes guerriers pour aller te chercher au

Succanunga. Te voici, je te ramènerai, je ferai le bonheur de celle que

tu aimes. Dis-moi maintenant, mon fils, qui t'a conduit ici.

--Le hasard, répondit Dubreuil. Croyant que ta fille était morte,

Kouckedaoui, j'avais construit un grand canot, pour retourner dans mon

pays. Triuniak, le père adoptif de Toutou-Mak, m'accompagnait...

--Triuniak, je sais, dit l'Indien Rouge, il t'accompagnait! Où est-il?

Mon coeur se gonfle à l'idée de le voir. Il fut bon pour Toutou-Mak, bon

pour toi, je l'aime. Montre-le-moi.

--Triuniak, reprit Dubreuil, m'avait quitté, quand j'ai été saisi et

conduit ici par les Esquimaux. Il doit rôder autour de ce village, sans

doute les guerriers de mon frère' l'auront épouvanté.

--Pourquoi n'êtes-vous pas débarqué à Baccaléos?

--Une tempête nous a forcés d'aborder sur cette côte; mais mon intention

était de me rendre à l'île que tu habites, mon frère.

--Tu espérais donc y retrouver Toutou-Mak?

--Hélas! non, mais on m'avait dit que les hommes de ma race! y

atterrissaient quelquefois.

--On t'avait dit juste, mon frère.

Un rayon de joie colora le visage pâli de Dubreuil. Il allait adresser

une foule de questions à Kouckedaoui, quand arrivèrent quelques

Indiens Rouges traînant à leur suite une dizaine de femmes et d'enfants

esquimaux.

A peine cette troupe fut-elle sur la place qu'une des femmes poussa un

cri.

--Kouckedaoui! mon époux! mon époux bien-aimé!

Et elle vola vers le chef, qui tressaillit après avoir levé les yeux.

--Est-ce Shanandithit? fit-il d'un ton plutôt froid qu'animé, en étrange

opposition avec cette explosion d'amour que sa vue avait arrachée à la

femme.

Cependant, Kouckedaoui était profondément ému, aussi ému que peut l'être

l'homme le plus sensible qui retrouve, après l'avoir perdue depuis

quinze ans, et perdue pour la seconde fois, une femme chérie, la mère

d'un enfant adoré. Mais la dignité indienne lui commandait de refouler

ces impressions, alors que les plus tendres passions l'agitaient

intérieurement.

--Ah! dit l'Indienne avec tristesse, ne me reconnaîtrais-tu plus?

--Mon coeur se serait desséché plutôt que d'oublier Shanandithit,

répondit Kouckedaoui. Il est heureux et satisfait, car Shanandithit a

toujours été celle qu'il a le plus aimée.

--Moi aussi, dit-elle, je n'ai cessé: de t'aimer. Le jour et la nuit

je pensais à toi; je soupirais pour le moment où tu me tirerais de

l'esclavage, et quoique le guerrier uskimè qui m'avait choisi comme

épouse fût bon pour moi, je ne pouvais arracher de mon coeur le souvenir

du vaillant Kouckedaoui.

--Il fut bon pour toi, Shanandithit! Je veux qu'on lui rende la liberté

s'il est fait prisonnier, repartit le chef, loin de paraître fâché que

sa femme eût accepté un autre mari durant sa captivité.

A cette époque, la jalousie était un sentiment presque ignoré des

Indiens de l'Amérique septentrionale; ils se prêtaient volontiers leurs

femmes, les offraient aux étrangers, et refuser leur présent eût été

le comble de l'impolitesse. Ce sont les Européens, c'est nous qui avons

importé ce vice chez eux, avec bien d'autres fléaux, malheureusement.

--Kouckedaoui est aussi généreux que brave! répondit la sauvagesse, que

ne puis-je, en récompense, lui rendre sa fille!

Et elle baissa douloureusement la tête.

--Notre fille nous est revenue, dit le chef.

--Toutou-Mak! s'écria Shanandithit, en relevant ses yeux mouillés sur

ceux de son mari.

--Toutou-Mak, affirma-t-il de nouveau.

--Où est-elle? dis-moi, Kouckedaoui, où elle est. Je n'ose croire à tant

de bonheur.

--Toutou-Mak est au fond du grand lac salé, dit alors Kougib d'un ton

moqueur.

Cette imprudente interruption ramena sur l'angekkok-poglit l'attention

de l'Indien Rouge.

--Je vais, dit il avec emportement, mettre fia à tes criailleries de

hibou.

Et appelant quelques-uns de ses compagnons:

--Reconstruisez le bûcher, leur ordonna-t-il, quand il sera prêt,

rôtissez ce chien hargneux.

Dubreuil essaya encore d'intervenir en faveur de Kougib. Ce fut en vain.

Kouckedaoui ne voulut pas céder. L'eût-il voulu, que sa bande ne l'eût

pas écouté. Il lui fallait une victime humaine pour immoler à Agreskoui,

sa divinité de la guerre; cette victime était là. Le sacrifice devait

être consommé. Du reste, l'angekkok-poglit ne faisait aucune tentative

pour apaiser les vainqueurs. Loin de là, il provoquait à plaisir leur

ressentiment par ses fanfaronnades et les injures dont il les accablait.

Pendant qu'on redressait le bûcher et que Kouckedaoui causait un peu à

l'écart avec Shanandithit, un \_bouhinne\_, magicien, qui accompagnait les

Indiens Rouges, posa brutalement la main sur Dubreuil, toujours assis à

l'endroit où le chef l'avait placé.

Il le secoua, en lui adressant des paroles que Guillaume ne comprit pas,

mais dont il devina à moitié le sens;--le bouhinne lui déclarait qu'il

était sa propriété.

Comme marque de son sacerdoce, ce sorcier portait sur le crâne un casque

fait avec la tête d'un ours, et à son cou pendait un sac, en peau de

caribou, orné de verroteries et de poils de porc-épic. Ce sac renfermait

les amulettes du jongleur, qui, d'ailleurs, était nu et vermillonné, de

l'occiput à la plante des pieds, comme la plupart des Indiens Rouges.

Pour imprimer plus de force à son discours, il fit un signe à deux

Boethics, ceux-ci accoururent, empoignèrent Dubreuil par les bras et

les jambes, et se disposèrent à l'aller porter sur le bûcher où l'on

attachait Kougib. Ne soupçonnant pas d'abord leurs intentions, Guillaume

n'opposa aucune résistance; mais en découvrant le but que se proposaient

les sauvages, il se débattit si vigoureusement que, malgré son état de

faiblesse, les Boethics avaient dû le lâcher et demander du secours,

quand Kouckedaoui arriva, attiré par le bruit de la lutte.

Une violente discussion s'engagea aussitôt entre lui et le bouhinne.

Cette discussion eut lieu dans un idiome que Dubreuil n'entendait pas.

Les gestes des deux Indiens lui apprirent pourtant que le jongleur

prétendait le brûler, et que Kouckedaoui repoussait cette prétention,

en attestant que l'homme blanc lui appartenait, car il l'avait pris

lui-même, et qu'il était maître d'en faire ce qu'il voulait.

Le sorcier insistait: l'immolation d'un blanc serait agréable à

Agreskoui. En pouvait-on douter? Quel intérêt Kouckedaoui avait-il à la

conservation de cet homme blanc?

Les Indiens Rouges, rassemblés autour d'eux, penchaient manifestement

pour leur bouhinne. Le chef résolut de couper court au différend.

--Si, s'écria-t-il en langue boethique, puis en langue esquimaue, si

quelqu'un de vous fait la plus légère égratignure à ce guerrier blanc,

je lui casserai la tête avec mon tomahawk.

Cette déclaration, accentuée par un mouvement significatif, imposa

aussitôt silence aux murmures qui commençaient à s'élever. Et le

bouhinne se retira en lançant à Dubreuil un regard courroucé.

Kouckedaoui baisa ensuite le Français sur le front et le menton, pour

indiquer qu'il l'adoptait, et que désormais sa personne était sacrée.

En même temps il lui dit:

--Ne réclame plus la grâce de Kougib; il ne l'aurait pas, et je ne

pourrais te soustraire à la fureur de mes guerriers; car, comme dans

chacune de nos expéditions heureuses nous avons l'habitude de sacrifier

un prisonnier mâle, et qu'il n'en a pas été fait d'autre que toi et

le Groënlandais dans celle-ci, s'il échappait à la mort, ma protection

serait peut-être insuffisante pour t'en préserver.

--Au moins, mon frère, rends-moi un service: éloigne-moi de ce

spectacle, qui m'afflige trop cruellement.

--Toutou-Mak m'avait bien dit que, quoique brave comme un ours blanc

et fort comme un morse, tu ne savais pas profiter de la défaite de ton

ennemi, fit le chef en souriant.

--Les gens de ma race pardonnent, et mon Dieu le commande! répondit

Dubreuil, tandis que Kouckedaoui le transportait dans une butte voisine,

et que, debout sur le bûcher, harcelé par ses tourmenteurs, qui lui

appliquaient un collier de haches rougies au feu, ou lui tenaillaient

les membres, ou lui tordaient les nerfs au moyen de morceaux d'ivoire

passés sous la peau, ou lui taillaient dans les jambes et les cuisses

des lambeaux de chair qu'ils dévoraient crus, Kougib bravait, du regard

et de la voix, les Boethics, en chantant fièrement son chant de mort:

--Qui êtes-vous, vous qui m'injuriez? Rien que des femmelettes. Vous

ne savez pas vous battre, vous ne savez même pas tirer une larme d'un

ennemi terrassé!

--Le grand exploit que de m'avoir pris! Vantez-vous-en! oui, allez vous

vanter, près de vos filles et de vos épouses, d'avoir pris un homme

blessé, impuissant à se défendre!

»O la noble prouesse! Quelle gloire pour vous, Indiens Rouges! On en

parlera chez vos arrière-neveux. Ils répéteront vos louanges et sur

vos tombeaux déposeront, au lieu d'armes, du fil, des aiguilles et des

ciseaux!

»Allons! frappez, frappez-moi. Je ne vous crains point, je ne soupirerai

ni ne me plaindrai. Mais vous ne savez même pas comment on torture un

ennemi. Faut-il vous l'apprendre?

»Montez ici, déracinez-moi les dents, arrachez mes ongles, incisez mes

membres, dans les plaies versez de l'huile bouillante. Et voulez-vous

mieux encore? écorchez-moi vivant. Puis vous roulerez mon corps sur du

sable fin, vous l'enduirez de miel et l'exposerez au soleil.

»Voilà comment on fait souffrir un guerrier, mais pas cependant un

Uski du Sud. Je défie à votre lâcheté d'imaginer un supplice capable

d'arracher un gémissement à un Uski du Sud.

»Parce que je venais du Nord, vous m'avez jugé timide comme vous,

amolli comme vous, sensible aux plus petites piqûres comme vous.

Détrompez-vous. Kougib est un homme; il mourra comme un homme.

»Mais auparavant apprenez encore de lui quelque chose. Recevez sa

prédiction dernière. Si ses compatriotes du Succanunga avaient son

courage, Indiens Rouges, ils posséderaient maintenant votre île.

»Allumez le feu de votre bûcher! il est temps. Je vous le répète, ô vil

troupeau de loups poltrons, vous ignorez l'art du bourreau, tout aussi

bien que celui du guerrier.

»Elle grimpe, la flamme; je la sens; elle me lèche, une caresse,

m'étreint tendrement. Voyez comme elle m'aime, comme je l'embrasse avec

amour, tandis que vous fuiriez honteusement ses baisers ardents!

»Indiens Bouges, souvenez-vous que l'homme blanc sera le vengeur de

Kougib. Vous avez repoussé les invasions des Uski septentrionaux, mais

vous tomberez sous les coups de la race blanche!

»Indiens Bouges, peureux, vantards, assassins, meurtriers, tribu

maudite, vous vous souviendrez de Kougib!...»

L'angekkok-poglit jeta cette imprécation avec la sombre énergie d'un

prophète inspiré, en agitant, à travers les flammes qui l'enveloppaient

de toutes parts, un bras déjà carbonisé, mais dont la terrible menace

fit reculer les Boethics d'épouvante.

XIII

KOUCKEDAOUI

Les Indiens Rouges demeurèrent huit jours au village esquimau:--huit

jours de festins continuels, où furent dévorées toutes les provisions

abandonnées par les vaincus.

Cependant Kouckedaoui fit battre tout le pays, mais inutilement, pour

retrouver Triuniak. Fort affligé de la nouvelle disparition de son

ami, Dubreuil prétextait de ses souffrances pour retarder le départ des

Boethics, qui désiraient retourner dans leur île. Mais ses forces étant

revenues, et voyant l'insuccès des recherches, il cessa de retenir

le chef, qui, pour l'obliger, avait prolongé son séjour, au risque de

soulever le mécontentement de ses guerriers.

La veille du départ, Kouckedaoui et Dubreuil eurent ensemble un

entretien confidentiel. Le chef promit au Français de lui donner sa

fille en mariage, mais à condition qu'il s'établirait définitivement

au milieu des Indiens Rouges et lui succéderait dans son commandement.

Puis, suivant la coutume des Boethics, il lui conta l'histoire de sa

vie.

«Kouckedaoui, ou le Faucon, était né à Baccaléos, il y avait

cinquante hivers. De bonne heure, il se distingua dans les guerres que

soutenaient, à cette époque, les Indiens Rouges contre les Mic-Macs.

Quand il revenait de ces longues et dangereuses expéditions, tout

couvert de gloire, c'est-à-dire de chevelures pendues à sa ceinture, les

anciens de la tribu le montraient avec orgueil et exhortaient leurs

fils à manier la lance, à tirer de l'arc et à frapper l'ennemi, comme le

Faucon.

»Il épousa Shanandithit, la plus belle, la plus aimable des vierges

boethiques. Qui mieux qu'elle pouvait écorcher un caribou, passer,

blanchir le cuir, fabriquer des mocassins et préparer la moelle des

os d'élan? Shanandithit n'avait pas apporté dans sa loge un coeur

indifférent. Non; comme témoignage irrécusable de son amour, elle avait

éteint le tison ardent que Kouckedaoui avait allumé dans la tente de

son père; et, après leur mariage, l'affection de la jeune femme s'était

accrue encore.

»Jamais elle ne murmurait quand, au retour de la chasse, il fallait lui

ôter ses mocassins et ses mitasses; jamais elle ne murmurait quand il

fallait les sécher et les frotter, pour les rendre souples et doux. Bien

plus cependant que toute autre chose, la docilité de Shanandithit aux

ordres de sa belle-mère prouvait l'amour que lui inspirait Kouckedaoui.

Aussi, quoique réservées pour les heures secrètes, les tendresses de son

mari ne lui manquaient-elles pas. Aucune femme de la tribu ne pouvait

montrer plus de ouampums et d'ornements que l'épouse du jeune guerrier.

Plus d'une fois, il l'avait, en cachette, aidée à rapporter au logis le

gibier abattu par ses flèches, fait inouï dans les annales conjugales

des Indiens Rouges.

»Elle lui donna une fille, puis un fils, et put dès lors être assurée

que, quel que fût le nombre des femmes qu'il prit dans la suite, il

ne la répudierait jamais. Ces deux enfants furent la joie de leurs

parents, surtout de la grand'mère, qui prédit que le fils deviendrait le

plus brave guerrier de sa race.

»Les enfants commençaient à marcher, quand le Faucon résolut d'aller

chasser à l'extrémité septentrionale de l'île. Il partit avec sa femme,

laissant son fils et sa fille à la garde de la grand'mère, qui s'était

blessée au pied. Dans les cantons où ils arrivèrent, le gibier abondait.

Kouckedaoui pensa qu'il en fallait faire profiter sa tribu, et, en

conséquence, il retourna la chercher. Les Indiens rouges aussitôt

levèrent leurs tentes et suivirent le chef. Mais, jugez du désespoir de

celui-ci! en arrivant au lieu où il avait laissé son épouse, il ne la

trouva plus!

»Son wigwam avait été pillé, détruit. Tout autour se faisaient remarquer

les traces des Mic-Macs.

»Kouckedaoui ne pouvait pleurer. Si profonde qu'elle soit, un Indien

doit cacher sa douleur. Le chef était bon, brave, habile. Il eût trouvé,

s'il eût voulu, cent épouses pour succéder à celle qu'il avait perdue.

Mais laquelle aurait pu remplacer la douce et laborieuse Shanandithit?

»Le Faucon fit voeu qu'il ne mènerait pas une autre femme à sa couche et

ne couperait pas sa chevelure avant d'avoir tué et scalpé cinq Mic-Macs.

Il remplit son carquois, mit à son arc une corde nouvelle, aiguisa son

couteau, monta dans son agile canot d'écorce, et entonna son chant de

guerre.

» Son absence dura une saison entière. Au retour, il possédait les cinq

scalpes. Elles furent pendues près du foyer de sa loge. On crut qu'il

allait faire choix d'une femme. Mais Kouckedaoui était plus triste

encore qu'avant son départ; il fermait les oreilles à toutes les

paroles de mariage. Ses amis pensèrent qu'il ne reviendrait point de sa

détermination. Sa mère fut d'un avis différent. Elle l'importuna tant,

avec sa ténacité féminine qui sape les obstacles quand elle ne peut les

surmonter, qu'à la fin le Faucon céda à ses désirs.

»La vieille avait porté son choix sur une charmante jeune fille nommée

Avolalia; elle la demanda aux parents, qui furent enchantés d'un tel

honneur. La fiancée ne montrait pas un grand empressement; mais c'était

chose trop commune pour exciter la moindre surprise. Le mariage se fit,

et Avolalia fut installée dans la loge de Kouckedaoui.

»La nature ne l'avait pas formé pour vivre seul. Malgré le mépris qu'une

éducation indienne soulève contre le beau sexe, Kouckedaoui avait

un faible pour les séductions des femmes. Si Avolalia n'était pas,

à beaucoup près, aussi aimante que la regrettée Shanandithit, elle

semblait s'acquitter de ses devoirs d'une façon si convenable, que le

jeune homme commença à s'attacher à elle. Sa santé débilitée s'améliora.

De nouveau, on le vit sourire et chasser le caribou avec son ancienne

vigueur.

»Cependant, lorsque Avolalia haussait, comme il lui arrivait

quelquefois, la voix plus que ne le permettait l'affection conjugale,

Kouckedaoui songeait à Shanandithit et refoulait dans son coeur un

soupir.

»En leur loge venait souvent un jeune Indien qui avait jadis recherché

Avolalia en mariage. Il arrivait de bonne heure, se retirait tard. Comme

Avolalia semblait ne pas s'occuper de lui, le Faucon ne trouvait pas ses

visites mauvaises. Mais eût-il pu voir dans l'esprit de sa femme, il eût

dédaigné de montrer de la jalousie. Sa conduite aurait prouvé que son

coeur était fort. Elle ne tarda pas à le prouver.

»Un matin, sa mère étant allée avec les enfants voir des amis à quelque

distance, on lui apprit qu'une harde de daims avait été découverte à une

demi-journée de marche du village.

»--Vas-y, mon mari, lui dit Avolalia, car nos provisions s'épuisent. Si

le troupeau est nombreux, je courrai te joindre. Mais, en tous cas, ne

reviens pas ce soir. Si tu tues quelque gibier, suspends-le aux branches

d'un arbre, pour que les loups ne le puissent atteindre, et repose à

côté.

»Après ces mots, elle l'embrassa avec une tendresse inaccoutumée, et il

partit. Les caribous abondaient; avant midi il en avait fait tomber deux

sous ses flèches. Il les chargea sur son canot et reprit gaiement le

chemin de sa loge.

»Il fallait remonter le courant de la rivière. Kouckedaoui n'arriva

qu'au milieu de la nuit. Tout était silencieux autour de la cabane. Les

chiens, flairant leur maître, ne donnèrent point l'alarme. Le Faucon

ramassa une poignée de roseaux, pénétra sans bruit chez lui, et alluma

ses roseaux sur des charbons agonisant au milieu de la hutte.

»La flamme aussitôt éclaira un spectacle qui fit jaillir le sang

au visage du chef. Côte à côte avec Avolalia dormait son prétendant

d'autrefois! Le Faucon dégaina son couteau. Un moment son esprit

flotta dans l'indécision. Le fier et noble orgueil dont il était animé

l'emporta. Le couteau rentra dans le fourreau, et Kouckedaoui quitta la

loge sans éveiller les imprudents.

»Mais quand une zone grisâtre apparut à l'orient, il se rapprocha de son

wigwam. Le favori d'Avolalia en écartait le rideau de cuir: il s'arrêta,

cloué au sol.

»--Rentre, lui dit Kouckedaoui d'une voix courroucée.

»Le traître obéit. Il fut suivi du mari outragé. Avolalia, épouvantée,

se voilà la face avec les mains.

»--Allume du feu et prépare à manger, lui dit le Faucon.

»Quand, le repas fut servi, il s'adressa au jeune homme, tremblant

d'effroi:

»--Mange mon bien, toi qui as dévoré mon honneur.

»L'amant crut que ses derniers moments approchaient. Il se disposa à les

affronter avec le courage d'un guerrier indien. C'est pourquoi il mangea

en silence, et sans manifester d'inquiétude.

»Le repas terminé, Kouckedaoui ordonna à sa femme de faire un paquet de

ses effets; puis il se leva et dit au jeune homme:

»--Si un autre, à ma place, t'avait découvert comme je l'ai fait, la

nuit dernière, il l'aurait percé d'une flèche avant que tu ne

fusses éveillé. Mais si mon coeur est fort, il ne tient pas le coeur

d'Avolalia. Avant moi tu l'as désirée, et Je vois qu'elle te préfère,

elle est ta compagne plutôt que la mienne. Elle est à toi; et, pour que

tu puisses fournir à sa subsistance, je te donne mon arc, mes flèches et

mon canot. Partez, et vivez en paix!

»La femme, qui craignait pour son nez[22], et l'amant, pour ses jours,

s'éloignèrent immédiatement. Dans la tribu, on admira la conduite du

Faucon, mais il avait l'âme noyée de chagrin.

[Note 22: C'est une coutume généralement répandue parmi les Indiens de

l'Amérique septentrionale de couper le nez aux femmes adultères. Voir

\_les Chippiouais\_.]

»Malgré la fermeté de sa résolution, le coup avait ébranlé son esprit.

Son coeur, il l'avait d'abord donné entièrement à Shanandithit, et quand

la blessure causée par sa perte fut cicatrisée, il avait aimé Avolalia

de toutes ses forces. Il pouvait se vanter d'être indifférent aux

trahisons des femmes; on pouvait le croire; mais son stoïcisme n'était

qu'apparent. Sous cette surface de marbre, la douleur avait planté ses

racines indestructibles.

»Un des plus vaillants guerriers de sa tribu, il était accessible aux

émotions comme une femme, malgré le précepte, malgré l'exemple. Il tomba

dans une noire mélancolie. Une ou deux chasses malheureuses achevèrent

de le persuader qu'il était devenu un objet de déplaisir pour ses

Manitous, et que la fortune ne lui sourirait plus jamais.

»Plein de cette idée, il prit l'étrange détermination d'aller se livrer

à ses ennemis les Mic-Macs pour apaiser la colère du Grand-Esprit.

»Parvenu à leur village, il ne vit personne. Il entra dans une loge,

où deux femmes causaient. Elles lui demandèrent ce qu'il voulait. Sans

répondre, il s'assit en un coin, la tête dans les mains, attendant

l'arrivée de quelque guerrier, par les armes duquel il pût mourir

honorablement.

»Les femmes lui réitérèrent leurs questions, mais sans pouvoir arracher

une parole de ses lèvres. Voyant qu'il était impénétrable, elles

l'abandonnèrent à lui-même et poursuivirent leur conversation. Ah! avec

quelle terreur elles se seraient enfuies, si elles avaient su à quelle

tribu il appartenait! Mais, supposant qu'il était Mic-Mac, elles n'en

eurent aucune crainte. Par leur entretien, il apprit que les hommes du

village étaient allés à la chasse, avec la plupart des femmes, et qu'ils

ne reviendraient que le lendemain.

»Kouckedaoui avait là une occasion unique de se venger de ces Mic-Macs

qui lui avaient ravi son épouse aimée, sa chère Shanandithit. Cependant,

il dompta les impulsions de son tempérament indien. Il n'était pas venu

pour tuer, mais pour donner sa vie: il resta fidèle à sa résolution.

»Dès le matin, le jour suivant, un guerrier mic-mac parut dans la loge.

Les femmes lui montrèrent leur hôte silencieux et l'informèrent de sa

conduite étrange.

»--Qui es-tu? demanda le nouveau venu.

»--Je suis un homme; sache-le, Mic-Mac, répondit le Faucon. Je suis

Boethic. Mon nom est Kouckedaoui. Tu as entendu parler de moi. Les

flèches des tiens ont percé plusieurs de mes amis. Mais je les ai bien

vengés. Vois, je porte sur ma tête dix plumes d'aigle. Maintenant, le

Maître de la vie veut que je meure. C'est pourquoi je suis venu ici.

Frappe donc, et délivre ta tribu, de son plus grand ennemi.

»Le courage parmi les sauvages, comme la charité par les civilisés, fait

pardonner une multitude de fautes. Le guerrier mic-mac regarda l'Indien

Rouge avec une admiration mêlée de respect. Il leva sa massue comme

pour frapper. Mais Kouckedaoui ne broncha point. Aucun de ses nerfs ne

trembla, ses paupières ne vacillèrent pas. L'arme tomba de la main qui

la tenait, et le Mic-Mac s'écria, en déchirant son vêtement:

»--Non, je ne tuerai pas un homme brave, mais je montrerai que mes

gens sont des hommes aussi. Je ne serai pas surpassé en générosité.

Frappe-moi toi-même, et sauve-toi.

»Le Faucon déclina l'offre et insista pour être la victime. Ils firent

ainsi, pendant quelque temps, assaut de magnanimité, puis échangèrent

une poignée de main en signe d'alliance.

»--Tu es surpris que je parle ta langue, dit le Mic-Mac; mais apprends

que ma mère était de ta race et que moi-même j'ai épousé ta propre

femme!

»--C'est toi qui m'as enlevé Shanandithit!

»--Oui, et je te la rendrai.

»--Mon frère, je n'aurai pas de présent assez grand pour te récompenser!

s'écria le Faucon vaincu par cet excès de libéralité.

»--Tiens! la voici qui arrive. Reprends-la. Je te la donne, quoique je

l'aime. Mais je veux que nous demeurions frères.

»A ce moment, Shanandithit, qui revenait avec la bande des Mic-Macs, se

jeta dans les bras de Kouckedaoui.

»D'abord les Mic-Macs le voulurent arrêter, retenir en captivité. Mais

son nouvel ami raconta comment il était venu au village, avait épargné

les femmes et les enfants, quand il pouvait les massacrer impunément, et

ajouta qu'il offrait de négocier la paix entre les deux tribus.

Cette déclaration fut favorable au Faucon. On loua sa vaillance et on le

convia à un grand banquet.

»Les épreuves de Kouckedaoui n'étaient malheureusement pas terminées.

De nouvelles calamités l'attendaient à son retour chez les Boethics. Une

maladie contagieuse avait emporté son fils, âgé alors de trois ans, et

les Esquimaux du Nord, unis à ceux du Sud, avaient débarqué à Baccaléos

et cherchaient à s'emparer de l'île.

»--O Manitou, ne cesseras-tu de me poursuivre! s'écria l'infortuné.

»Néanmoins, il fait bonne contenance, rassemble ses guerriers et marche

contre les Uskimé. Cette fois, Shanandithit a refusé de le quitter. Elle

le suit, portant sa fille sur son dos.

»Les Indiens Rouges sont vainqueurs. Refoulés avec perte, leurs ennemis

repassent le détroit, et Kouckedaoui cherche des yeux les êtres chers à

son coeur, qu'il a laissés non loin du théâtre du combat.

»Hélas! ils n'y sont plus. En fuyant, les Esquimaux les lui ont ravis!

»Le Faucon s'enfonça dans les bois. Pendant deux ans, il y vécut seul.

»Une nuit, Ouaïche, le Dieu des songes, lui enjoignit de se remarier,

de renoncer des rapports avec les hommes de sa tribu. Il obéit aux

injonctions d'Ouaïche.

»La rentrée de Kouckedaoui dans la vie commune fut saluée comme une

fête. Il reprit son rang, ses dignités aux acclamations générales,

et épousa une jeune et jolie femme qu'il aimait sincèrement, tout en

regrettant Shanandithit et leur enfant. Mais le temps, qui porte remède

à tout, guérissait peu à peu les blessures de son coeur, il ne songeait

plus guère qu'à donner une compagne à sa troisième femme, parce qu'elle

était bréhaigne, lorsque le hasard lui ramena sa fille Toutou-Mak, et

quelques lunes après Shanandithit, un peu vieillie, sans doute, un peu

défraîchie par son odyssée extra-conjugale, mais toujours tellement

aimante! toujours tellement dévouée!...

»--Enfin je vais donc jouir dû bonheur que j'ai entrevu si souvent et

qui si souvent m'a échappé au moment où je croyais le tenir! dit le

brave Faucon en terminant le récit de son aventureuse carrière.

XIV

L'ILE DES GRANDES CASCADES

Cependant, après être sorti de la caverne, Triuniak avait grimpé

jusqu'aux crêtes les plus élevées de la montagne. Son but était de

découvrir, si faire se pouvait, le village des Esquimaux et le chemin

le moins fréquenté qui y conduisait, afin d'approcher à la dérobée de ce

village, et d'avoir, comme il l'avait dit à Dubreuil, un entretien avec

le chef, qu'il avait connu quinze ans auparavant.

Quand il fut parvenu au terme de son ascension, le soleil avait chassé

à l'est les vapeurs épanchées sur la campagne, et, de ce côté, la vue

embrassait un vaste paysage. L'ouest était encore à demi voilé par le

brouillard.

En plongeant ses regards devant lui, Triuniak aperçut, dans une profonde

vallée, des animaux qui paissaient le gazon. Du point culminant où se

trouvait l'Indien, ils paraissaient à peine gros comme des chiens. Mais,

à leurs larges andouillers, on les reconnaissait pour des cerfs de la

plus forte espèce.

Tandis qu'ils broutaient paisiblement l'herbe naissante, un aigle se

montra à l'horizon. Sa taille était prodigieuse. Du bout d'une aile à

l'autre, il mesurait au moins deux longueurs de flèche. Triuniak le vit

s'avancer, planer majestueusement, traverser l'espace, revenir, décrire

d'immenses spirales, s'abaisser quelque peu, recommencer son cercle en

faisant briller au soleil ses plumes luisantes, remonter ensuite,

pour s'arrêter immobile, fixe au milieu de l'éther, et fondre, avec la

rapidité de la foudre, sur la harde qui pâturait dans le vallon.

Un instant il disparut. Mais la dispersion du troupeau, fuyant épouvanté

dans toutes les directions, annonça à Triuniak que le royal oiseau avait

attaqué un des élans.

Bientôt notre sauvage vit une tache noire qui s'élevait... en

grossissant, en prenant des formes, à mille pieds au-dessous de lui.

C'était le monarque des airs chargé d'une proie. A mesure qu'il se

haussait, Triuniak distingua cette proie, un faon qu'il emportait,

accroché à ses griffes puissantes. L'animal semblait paralysé par la

terreur. L'aigle dirigea son vol vers un des rochers de la montagne,

non loin de l'Esquimau, et y déposa sa victime, que d'un coup de bec,

il saigna avec une merveilleuse dextérité. L'élan pouvait être une bonne

aubaine pour des gens qui manquaient à peu prés de provisions. Cette

idée vint à l'esprit de Triuniak. Il résolut d'en disputer la possession

au terrible chasseur. Il n'avait ni arc ni flèches; mais avec son

couteau il coupa une grosse branche, y attacha une corde munie d'un

noeud coulant à un bout, d'une lourde pierre à l'autre, et s'avança

résolument à la conquête du butin. Tout occupé de sa capture, l'aigle

n'avait pas encore remarqué l'homme. Quand son oeil perçant tomba sur

lui, il poussa un cri aigu et se disposa fièrement au combat.

Perché sur le cadavre du faon, se battant bruyamment les flancs avec ses

ailes à demi déployées, le cou tendu, les prunelles ardentes, les plumes

hérissées, il attendit l'attaque de cet air imposant et redoutable qui

est la plus éloquente expression de la force et de la vaillance.

A armes égales, le succès de la lutte n'eût guère été douteux pour

l'auguste despote. Mais il comptait sans les ruses de son ennemi. Elles

devaient triompher.

Triuniak, arrivé à portée de l'aigle, allongea sa perche et fit mine de

l'en frapper. Celui-ci ouvrit le bec pour saisir la branche, qu'il eût

mise en morceaux. Son adversaire la retira vivement à lui. L'oiseau,

alors, se dressa de toute sa hauteur sur ses ergots, étala tout à

fait ses ailes comme s'il allait se jeter sur le téméraire. Triuniak

attendait ce moment. Par une manoeuvre habile, il rechassa la perche en

avant, coula le noeud au col de l'aigle et tira brusquement.

L'oiseau, qui s'était juché sur une roche à dix pieds au-dessus de

l'homme, avait, pour prendre son élan, dégagé ses griffes du corps du

faon. Cédant à cette violente et soudaine traction, il perdit pied,

tomba à moitié étranglé dans le vide et fut aussitôt lancé du pic vers

la vallée. Il n'était pas mort, mais aveuglé et presque étouffé par la

strangulation, et agitait, ses pennes avec un fracas formidable, dont

retentissaient les échos de la montagne. C'était un spectacle singulier

que celui du colossal oiseau se débattant au-dessus du gouffre, en

faisant siffler, comme un fléau, la longue perche et la pierre pendues

à son cou. A la fin, épuisé par la corde, que ses efforts même serraient

de plus en plus, il s'abaissa lourdement et se perdit sur les rampes

boisées de la montagne.

Mais il pouvait arriver qu'il coupât le lien et se débarrassât, dès

qu'il aurait rencontré un point d'appui. Aussi Triuniak se hâta-t-il

d'escalader les masses rocheuses où était le faon pour s'en emparer et

se mettre en sûreté. Par malheur, dans sa vivacité, il fit une chute et

se foula le pied.

A grand'peine le Groënlandais put regagner la grotte, en traînant

son gibier derrière lui. On comprend sa douleur de n'y plus trouver

Innuit-Ili, d'Être incapable de le secourir! car son sort n'était pas

douteux: les Esquimaux avaient laissé assez de traces de leur passage

pour l'apprendre à Triuniak.

La caverne elle-même ne lui offrait plus de sécurité. Il chercha une

autre retraite dans le voisinage et demeura une huitaine de jours caché,

dévoré de douleur et d'inquiétude. L'entorse ayant alors à peu près cédé

à des frictions de graisse et à l'application de plantes médicinales,

abondantes dans ces régions, Triuniak se mit, une nuit, en marche vers

l'endroit où il supposait que devait être situé le village esquimau.

Son plan était arrêté: sauver Innuit-Ili s'il vivait encore, ou mourir.

Parvenu à sa destination avant le jour, il se tapit sur la lisière du

bois, pour reconnaître le terrain quand l'aube serait levée. Il

avait été étonné que les chiens, qui rôdent ordinairement autour des

campements indiens, n'eussent pas dénoncé son approche, mais il le fut

bien plus de voir que rien ne bougeait dans le village après que le

soleil eut fait son apparition. Les Esquimaux avaient-ils changé de

territoire ou étaient-ils partis à la chasse?

Triuniak s'approcha de la cabane la plus proche: elle était dévastée, la

suivante, de même; ainsi des autres. Au milieu de la place gisaient les

débris d'un bûcher et des fragments d'os humains. Le Groënlandais sent

son coeur saigner.

Mais, en recueillant avec un pieux respect ces ossements, qu'il croyait

être ceux de son ami, il discerna sur le sol de nombreuses empreintes de

pas. Elles ne ressemblaient pas aux larges et molles impressions faites

par les bottes des Esquimaux. Leur forme mieux définie, leur profondeur

plus grande vers les doigts que vers le talon, trahissaient une jambe

habituée à la course,--le mocassin des Indiens Rouges. La désertion

du village, fut aussitôt expliquée à Triuniak. Puis, tout à coup, il

tressaillit, laissa échapper le crâne noirci qu'il tenait à la main, et

se pencha pour examiner plus attentivement les empreintes.

--Mon ami n'est pas mort, pensa-t-il avec joie. Son Dieu l'a protégé

encore, car voici assurément la marque de ses pieds, je les reconnais

à leur pointe tournée en dehors, tandis que nous les portons en

dedans.[23] Les Indiens Rouges l'ont emmené captif. Il n'y a pas plus

d'un flux[24], car les traces sont toutes fraîches.

[Note 23: Tous les sauvages de l'Amérique septentrionale ont la pointe

du pied tournée en dedans. L'habitude de se tenir ainsi, en canot a dû

donner à leurs pieds cette inflexion.]

[Note 24: Les Groënlandais divisent les jours par le flux et le reflux

de la mer.]

Cette découverte rendit à Triuniak son activité. Il fouilla les cabanes

pour y chercher des armes, se munit d'un arc, d'un carquois bien garni;

oublié par les vaincus ou négligé par les vainqueurs, et entra vivement

sur la piste des Indiens Rouges.

Mais, après avoir fait quelques pas, une réflexion le ramena au village.

Cette piste devait aboutir à un cours d'eau, les Boethics n'étant

probablement pas venus à pied depuis la côte du détroit[25] qui sépare

leur île de la terre ferme.

[Note 25: i.e. détroit de Belle-Isle, situé entre le Labrador et l'île

de Terre-Neuve.]

Triuniak se chargea d'un kaiak esquimau et reprit son chemin. Il

avait eu raison. Sur le soir, il arriva près d'une rivière, au bord

de laquelle cessait la piste. Il lança son esquif, s'embarqua et nagea

vigoureusement toute la nuit.

Le lendemain et le jour suivant, l'Uski poursuivit sa route avec la même

ardeur.

Déjà l'évasement de la rivière indiquait qu'il approchait de son

embouchure, quand, au détour d'un promontoire escarpé, il se trouva

subitement à une portée de trait d'un camp considérable. Surpris et

craignant de tomber entre les mains d'un ennemi, Triuniak essaya de se

cacher avec son canot dans une anfractuosité du rivage. Mais on l'avait

aperçu. Dix embarcations lui donnèrent aussitôt la chasse. Résister, se

défendre, c'eût été se jeter au devant de la mort. Triuniak préféra se

rendre, dans l'espoir qu'on se contenterait de le faire prisonnier,

et qu'il aurait occasion de voir Dubreuil, de préparer avec lui leur

évasion.

En conséquence, il laissa couler sa pagaie, et, la tête baissée, les

bras croisés sur la poitrine, s'abandonna au fil de l'eau.

Les Indiens Rouges fondirent sur lui comme des vautours, en proférant

leur cri de guerre:

--Hou! hou! hou! houp.

Et l'un d'eux leva sa massue pour l'assommer, mais un autre détourna le

coup et dit à ses compagnons:

--C'est l'homme que nous avons cherché: Voyez, il a le costume des

Uskimé du nord.

Triuniak ne savait pas la langue des Boethics. C'est pourquoi il

fut très-étonné qu'au lieu de le maltraiter, les Indiens Rouges lui

témoignèrent une sorte de déférence et le conduisirent au camp avec

allégresse.

Leurs clameurs avaient attiré tout le parti sur la grève. En débarquant,

Triuniak tomba dans les bras de Dubreuil, qui manifesta par cent

caresses le plaisir qu'il avait de le retrouver, et, avec une volubilité

toute française, lui conta, en quelques mots, son heureuse aventure.

--Et toi, mon père? s'écria l'impétueux jeune homme.

--Moi, dit le Groënlandais, qui se serait cru déshonoré s'il eût montré

quelque émotion, moi je te pensais en danger...

--Nullement! nullement! au contraire! les Indiens Rouges, que tu m'avais

peints si farouches, sont excellents... Mais tu ne demandes pas des

nouvelles de Toutou-Mak? Elle vit, je te l'ai dit. Demain, nous l'aurons

rejointe... Ah! il me tarde... Tiens, voici mon père, Kouckedaoui, dont

je te parlais...

--Triuniak, tu es le bienvenu! dit Kouckedaoui en approchant. Celui qui

a nourri ma fille est mon frère. Veux-tu bien que nous fassions alliance

ensemble?

--Oui, car j'aime ceux qui aiment mes enfants, répondit le Groënlandais.

Toutou-Mak est ta fille par le corps, mais elle est la mienne par le

coeur. Triuniak te remercie d'avoir été bon pour Innuit-Ili.

En disant ces mots, il appuya ses mains sur les épaules du chef boethic

et lui lécha les joues.

En retour de politesse, Kouckedaoui bourra une pipe en cuivre[26], à

long tuyau orné de plumes et de coquilles, l'alluma et la présenta au

Groënlandais.

[Note 26: On trouve à Terre-Neuve des gisements d'un cuivre

très-malléable, dont les Indiens se fabriquent des instruments, depuis

un temps immémorial.]

Celui-ci n'avais jamais fumé, cette coutume ne s'étant pas encore

introduite dans son pays, qui ne produit ni tabac, ni \_sakkakomi\_,

plante avec laquelle les Indiens remplacent cette substance. Cependant

la bienséance exigeait qu'il prit la pipe et en tirât quelques bouffées.

Il s'exécuta de bonne grâce, mais avec une gaucherie et une grimace dont

rirent très-fort les Indiens Rouges présents à cette scène.

Ensuite, Kouckedaoui conduisit ses hôtes à sa tente, où on leur servit

un festin d'esturgeon et de queues de castor grillées sur des charbons

ardents.

Après le repas, Shanandithit, la mère de Toutou-Mak, fut présentée à

Triuniak. Pour exprimer au Groënlandais sa reconnaissance des soins

qu'il avait si tendrement donnés à sa fille, Shanandithit, avec

l'agrément de son époux, lui fit le présent le plus précieux que puisse

offrir une femme boethique: elle coupa sa longue chevelure et la noua à

celle de Triuniak, qui, en l'acceptant, la devait porter ainsi, traînant

sur ses talons, dans toutes les circonstances solennelles.

--Si mon fils et mon frère désirent rejoindre immédiatement Toutou-Mak,

ils sont libres, dit alors Kouckedaoui. Mais moi et mes hommes nous

demeurerons quelques jours ici, parce que la chasse et la pêche y sont

abondantes.

Triuniak aurait craint de paraître impatient, en répondant

affirmativement, ce qui, dans ses idées, eût blessé toute convenance.

Mais Dubreuil n'avait pas les mêmes scrupules. Les eût-il eus que son

amour l'aurait emporté.

--Que mon père me prête un canot, et j'y volerai! s'écria-t-il.

--Triuniak ne veut-il t'accompagner? demanda le chef rouge.

--Triuniak accompagnera son frère à la chasse, répondit froidement

celui-ci. Et quand il plaira à Kouckedaoui qu'il revoie sa fille, il

la reverra, Triuniak sait qu'elle vit, qu'elle est en sûreté; cela lui

suffit.

--Soit! j'irai bien seul! dit Dubreuil, d'un ton un peu piqué.

--Non, mon fils. Quoiqu'il n'y ait pas loin d'ici au lieu où nous avons

laissé nos femmes et nos enfants, tu n'iras pas seul. La rivière est

dangereuse, le courant rapide; deux de nos hommes t'escorteront.

--Ce n'est qu'à une journée de distance? demanda Guillaume.

--A une journée et demie.

--Qu'ai-je besoin d'escorte?

--J'aime la vivacité et la hardiesse, jeune homme, dit l'indien Rouge,

mais souviens-toi que la prudence est préférable. Près du campement

des femmes, la rivière se partage ça deux canaux, dont l'un est semé de

chutes et de cascades où tu trouverais certainement la mort si tu les

confondais.

--J'obéirai à tes volontés, dit Dubreuil.

Kouckedaoui donna quelques instructions à deux de ses guerriers, et

Guillaume s'embarqua avec eux dans un grand canot, dont la proue et la

poupe étaient couvertes de peintures hiéroglyphiques à l'ocre rouge,

représentant des batailles.

Ce canot, appelé chiman, différait entièrement du kaiak ou de l'ommiah

des Uskimé; il avait dix pieds de long sur trois de large et deux de

profondeur. Mais les Indiens Bouges en possédaient de beaucoup plus

grands, de même forme et de même matière. Cette matière, c'était

l'écorce de bouleau levée en hiver, au moyen d'eau chaude, et cousue

très-proprement sur des éclisses ou varangues de bois de cèdre,

enchâssées dans une double préceinte.

Les \_chimans\_ sont si légers que deux hommes suffisent à porter les plus

spacieux; mais leur fragilité est extrême aussi. Le moindre frottement

contre un caillou ou le sable en déchire le fond. A tout instant on est

obligé de débarquer pour réparer les avaries avec de la gomme. Il va

sans dire qu'on ne peut s'en servir que dans les eaux calmes, par des

brises régulières, car ils ne sauraient braver la tempête.

Les Indiens les manoeuvrent avec une seule pagaie à pelle unique, ou

avec une perche quand il s'agit de piquer le fond, c'est-à-dire de

refouler un courant. D'ordinaire, ils se tiennent accroupis ou à genoux

à l'avant ou à l'arrière du canot, dont le milieu est occupé par des

approvisionnements, les armes et les engins de pêche.

Monté, sur son chiman, le sauvage, méridional est loin d'égaler en

célérité l'Esquimau du nord incorporé à son kaiak. Mais il a l'avantage

d'y pouvoir embarquer sa famille ou ses amis, de voiturer ce dont il a

besoin, tandis que l'autre doit aller seul, avec un très-petit nombre

d'instruments de pêche ou de chasse, et exposé, même s'il voyage en

compagnie d'autres kaiaks, à périr misérablement, dans le cas où il

chavirerait, car personne ne lui porterait secours, chacun n'ayant place

que pour soi en son embarcation.

Quoiqu'il ne fût que depuis quelques jours avec les

Boethics, Dubreuil était déjà au fait de leur manière de naviguer.

Assis sur un paquet de fourrures, au fond du canot, il continua le

relèvement de la côte septentrionale de la rivière, nommée par

les Indiens Rouges Kitchi-Nebi-Ponsekin, c'est-à-dire rivière

des Grandes-Cascades, nom qui lui a été conservé, sur les cartes

labradoriennes modernes [27].

[Note 27: Située par 42° de lat. et 55° de long.]

Depuis son arrivée sur ces terres inconnues, le capitaine Dubreuil

n'avait cessé de prendre des notes et de dresser les plans

topographiques, aussi fidèles que possible, des lieux qu'il parcourait.

Tracés d'abord avec un morceau de bois ou d'os pointu, puis avec des

plumes d'oiseaux aquatiques, ses manuscrits ne le quittaient jamais.

Il les avait roulés dans une poche imperméable faite avec une vessie de

phoque. Des peaux de renne ou d'élan composaient, nous l'avons dit, son

parchemin.

En travaillant, le temps passa vite. Le soir, ses canotiers voulurent

atterrir pour camper. Mais ce n'était pas l'affaire de Dubreuil. Il

brûlait d'être arrivé, de savourer la surprise et la joie de Toutou-Mak

en le reconnaissant, il brûlait de la presser sur son coeur, de

l'inonder de baisers!

Les Boethics, que n'animait pas sa fièvre d'amour, se sentaient peu

disposés à l'écouter, mais il les menaça de la colère de Kouckedaoui, et

ils consentirent à poursuivre leur route, après une heure de repos.

Dubreuil s'étendit, enveloppé de chaudes pelleteries, à l'arrière

du chiman, et, mollement bercé par le beau fleuve, il eut une nuit

délicieuse que se plurent à embellir les rêves les plus enchanteurs. De

grand matin, le jeune homme fut éveillé par des sourds mugissements.

Il se leva, l'aurore empourprant le ciel semblait sortir des ondes de la

Kitchi-Nebi-Ponsekin, dont elle rougissait encore le diaphane et liquide

miroir.

--Nous approchons des Grandes-Cascades, fit un des Indiens, qui parlait

quelque peu l'esquimau.

--C'est là que les femmes des Boethics ont planté leurs tentes, n'est-ce

pas? interrogea Dubreuil, en dirigeant avidement ses regards à l'est.

--Oui, mon frère, c'est là que nous les avons laissées, en partant

pour combattre les Yak, répondit-il d'un ton méprisant, car il croyait

Dubreuil Uskimé d'origine.

--Pourquoi les avez-vous laissées là?

--Imagines-tu que nous menions les femmes à la guerre? répartit-il avec

dédain. Le saumon fraie maintenant aux pieds des Cascades. Nous y avons

conduit nos squaws pour le prendre, tandis que nous les protégions en

nous jetant en avant. Regarde! on aperçoit leurs wigwams à la pointe de

l'île.

Dubreuil leva la tête et découvrit effectivement, à un mille du canot,

une île verdoyante, émergeant du sein du fleuve, et dont les bords

étaient pittoresquement dentelés de tentes coniques, sur lesquelles

s'ébattaient les premiers rayons du soleil naissant.

Le tableau, à cette heure matinale, thésaurisait des charmes tels que

peu d'âmes tendres y eussent pu résister. La nature l'avait diapré de

ses plus riches couleurs. L'émeraude, l'or, l'azur, le rubis, l'argent

rivalisaient de lustre et d'éclat pour en orner tous les plans.

Cependant, le capitaine Dubreuil était insensible à ces poétiques

séductions, lui si amoureux des belles choses! Mais alors son amour pour

Toutou-Mak l'emportait sur tous les autres. En son esprit, en son coeur,

en ses sens, il n'y avait, à ce moment, place que pour elle. Toutes les

forces, toute la vie, pourrais-je dire, du jeune homme s'étaient

accumulées dans ses yeux: ils franchissaient l'espace, perçaient,

déchiraient les rideaux de verdure, cherchaient avidement la jeune

Indienne ou, à son défaut, la tente qu'elle devait habiter. Ah! que le

canot marchait donc avec lenteur! Que ces bateliers étaient mous et

maladroits! Que Dubreuil eût volontiers donné tant de jours de son

existence afin de rapprocher d'autant de minutes le terme de son voyage!

Mais il fallait faire un long circuit, pour éviter un courant d'une

violence inouïe battant la pointe de l'île et se précipitant

furieusement ensuite sur des cataractes qui, du canal méridional,

lançaient au ciel des tourbillons de poussière diamantée.

A la fin, l'embarcation aborda sur une batture, dans le chenal du nord.

Une centaine des femmes étaient accourues à son arrivée; mais Toutou-Mak

n'était point parmi elles. Mille craintes assaillirent le cerveau du

capitaine. L'aspect de ces femmes, demi-nues, qui poussèrent des cris

d'horreur à son aspect, n'était pas propre à le rassurer. Il débarqua,

et les femmes s'enfuirent. Ses compagnons le plaisantaient à l'envoi

de l'effroi qu'il inspirait. Toutefois, ils, rappelèrent les squaws,

causèrent avec elles, et, une à une, en tremblant, elles osèrent revenir

près de l'étranger.

Leur panique dissipée, ces Indiennes importunèrent Dubreuil par

une foule de questions auxquelles il n'entendait rien, et par des

attouchements pour savoir si la blancheur de sa peau n'était, pas le

produit d'une peinture particulière.

Il demanda Toutou-Mak. On lui rit au nez: la fille de Kouckedaoui

n'étant plus connue sous ce nom chez les Boethics. Mais sa belle-mère,

la troisième femme du chef, arriva. C'était une superbe créature à

l'oeil noir expressif, à la physionomie passionnée; elle-avait le teint

d'un beau brun olivâtre, et portait un chapeau en fibres d'écorce. Sa

taille fine, admirablement proportionnée, s'accusait avec élégance, dans

une robe de peau de daim, dont la jupe était enjolivée de dessins faits

de poils de porc-épic. Des mocassins, également ornés, chaussaient ses

pieds.

La vue du capitaine fit sur elle une impression semblable à celle qu'il

avait causée à ses compagnes. Les conducteurs de Dubreuil lui fournirent

quelques explications, elle parut se rassurer et dit au jeune homme, en

idiome esquimau:

--C'est Kouckedaoui qui t'envoie?

--Oui, il m'a envoyé vers sa fille Toutou-Mak; mais je ne la vois pas.

--Ah! tu es l'homme blanc que Toutou-Mak a connu au Succanunga? Elle

n'est plus ici.

--Plus ici? répéta Dubreuil inquiet.

--Non, mon frère, la fille de Kouckedaoui est partie depuis deux nuits.

--Partie! où?... où?

--A Baccaléos, avec un de nos canots chargé de poisson.

--Reviendra-t-elle bientôt, dis, ma soeur? s'écria Guillaume, du ton de

la plus vive contrariété.

--Non, mon frère; elle ne reviendra pas ici maintenant; mais quand

l'expédition de Kouckedaoui sera terminée, nous la rejoindrons tous à

notre village au lac de l'Indien Rouge, dit la jeune femme avec une

voix mélodieuse et sympathique, comme si elle devinait et partageait le

chagrin que ses paroles infligeaient à l'amant de Toutou-Mak.

--Alors, fit l'impatient Dubreuil, je vais partir tout de suite, me

rendre au lac de l'Indien-Rouge.

L'épouse de Kouckedaoui sourit et secoua négativement la tête.

XV

LE TERRE-NEUVE

Malachiteche--la Malicieuse, tel était le nom de la troisième épouse de

Kouckedaoui--apprit alors à Dubreuil qu'elle ne pouvait condescendre

à son désir sans l'autorisation du chef, et elle l'engagea à patienter

jusqu'au retour de celui-ci, de qui elle lui demanda des nouvelles

avec une expression d'intérêt assez rare chez les Indiens et dont le

capitaine n'avait pas vu d'exemple chez les flegmatiques Esquimaux.

--Je l'ai laissé, dit-il, en force de corps et d'esprit.

--Ramène-t-il beaucoup de captifs?

--Non, ma soeur; Kouckedaoui ne ramène que quelques femmes. Plus occupé

de me sauver la vie que de poursuivre ses ennemis, il n'a pas fait de

prisonniers.

--Il ramène des femmes, dis-tu?... sont-elles jeunes? fit Malachiteche

en jetant sur Dubreuil un regard scrutateur.

--La plupart portent la neige sur leur tête.

La physionomie de la Malicieuse s'était un peu assombrie, elle se

rasséréna, mais pour se couvrir aussitôt d'un nuage, alors que Guillaume

ajoutait:

--Le chef est bien heureux, car, parmi les captives, il a retrouvé sa

femme.

--Quelle femme? s'écria l'Indienne.

--Celle qu'il avait perdue depuis quinze ans, la mère de Toutou-Mak.

--Shanandithit! Mon frère ne dit-il pas qu'il a retrouvé Shanandithit?

proféra-t-elle avec des efforts impuissants pour réprimer un tremblement

nerveux.

L'altération subite des traits et de la voix de Malachiteche surprit

étrangement Dubreuil.

--Ma soeur ne s'en réjouit-elle point? hasarda-t-il, en attachant ses

regards sur elle.

Mais la Malicieuse poussa un cri aigu, paraissant en proie à un accès de

démence et répétant:

--Kouckedaoui a retrouvé Shanandithit. Malachiteche le savait. Ouaïche

le lui avait appris dans un songe. Malachiteche mourra. Ah! malheureuse!

malheureuse! malheureuse!

Au contraire, les autres squaws, averties de la nouvelle, faisaient

entendre des chants de joie.

Guillaume fut conduit à une tente, ainsi que ses bateliers.

Elle était formée avec de longues perches, écartées d'une vingtaine

de pieds par le bas et réunies par le faite autour d'un cercle étroit.

Cette charpente avait pour couverture des peaux d'orignaux, ornées de

dessins à l'ocre rouge. Un rideau de parchemin tenait lieu de porte.

L'intérieur du wigwam était tapissé de pelleteries. Au centre, trois

grosses pierres composaient le foyer.

Après s'être restauré et reposé, Dubreuil sortit pour examiner le

campement. Mais il ne remarqua d'abord que des enfants, qui prirent la

fuite à son approche, et des chiens d'une espèce magnifique. Ils avaient

au moins quatre pieds de long, non compris la queue soyeuse en panache,

trois de haut, le pelage onduleux noir ou blanc, ou moucheté de ces deux

couleurs. Leur noble tête respirait l'intelligence, quoique le museau,

d'un rouge sanglant, annonçât des instincts cruels. Une poitrine large,

des membres vigoureux donnaient une haute idée de leur force, et leurs

doigts palmés indiquaient qu'ils étaient aussi propres à nager, à

pêcher, qu'à courir et à chasser.

C'était cette belle espèce de chiens qui, sous le nom de Terre-Neuve, a

été introduite en Europe depuis un siècle et y a rendu tant de services.

Il serait même à souhaiter qu'elle y fût multipliée. «Nous n'en voyons

aucun individu sur les bords de la mer, de nos grandes rivières, de

nos lacs et de nos étangs, où cependant, chaque année, il périt tant

d'enfants et de bateaux, les secours ordinaires y étant toujours

tardifs et souvent impossibles», dit judicieusement l'auteur du \_Nouveau

Dictionnaire classique d'histoire naturelle\_[28].

[Note 28: Ce même auteur pense que le chien de Terre-Neuve est le

«produit d'un dogue anglais» (à poil ras!) «et d'une louve indigène» (à

poil court et rude!). Quelle erreur! «L'on assure, ajoute-t-il, qu'il

n'existait point lors des premiers établissements de l'Europe moderne!»

Autre erreur, non moins grossière. L'espèce canine a, de toute mémoire,

été nombreuse en Amérique, où elle pullule depuis l'Océan glacial

jusqu'au Pacifique, et depuis l'Atlantique jusqu'au cercle polaire. Les

premiers explorateurs européens l'y ont trouvée, et le terre-neuve n'est

et ne peut être considéré que comme une variété du chien esquimau.

«Le terre-neuve, écrit John Mac-Gregor, dans sa \_British America\_, est

un animal célèbre et utile bien connu. Ces chiens sont remarquablement

dociles et obéissants à leurs maîtres; ils rendent de grands services

dans tous les établissements de pêcherie; on les attelé par paire et on

les emploie à charrier les provisions de combustible pour l'hiver. Ils

se montrent doux, fidèles, caressants, amis sincères de l'homme; au

commandement ils sauteront du plus haut précipice dans l'eau et par le

temps le plus froid. Leur voracité est remarquable, mais ils peuvent

endurer (comme les aborigènes du pays) la faim pendant un espace de

temps considérable. On les nourrit ordinairement avec les rebuts du

poisson salé. \_La race véritable est devenue rare; on la rencontre

difficilement\_. Ils atteignent à une taille supérieure à celle d'un

mâtin anglais, ont une fourrure épaisse, fine, et de couleur variée;

mais la noire, qui est la plus recherchée, domine. Le chien, à poil

soyeux et court, si admiré en Angleterre comme chien de Terre-Neuve,

quoiqu'il soit un animal utile et sagace, hardi et fort amoureux de

l'eau, est un croisé. Il semble cependant avoir hérité de toute les

qualités de l'espèce véritable. Convenablement domestiqué et éduqué,

un chien de Terre-Neuve défendra son maître, grognera quand une autre

personne parlera durement à celui-ci, et ne l'abandonnera jamais dans

le danger. A l'état sauvage, cet animal chasse en meute. Alors, il est

féroce et semblable au loup par ses habitudes. Il aime beaucoup les

enfants et s'attache aux membres de la maison à laquelle il appartient.

Mais il nourrit souvent une forte antipathie pour un étranger ou ceux

qui, en badinant, lui lancent des bâtons ou des pierres. Il n'attaquera

pas un chien de taille inférieure, ne se battra pas avec lui; mais

il gronde après les roquets hargneux et les jette de côté. Les chats

peuvent jouer avec lui, et même se coucher et dormir sur son dos. Mais

il est l'ennemi des moutons et n'hésite jamais à les tuer, pour en

boira le sang, non pour les manger. Quand il a faim, il ne se fera

aucun scrupule de dérober une volaille, un saumon, un morceau de viande.

Cependant, il gardera une carcasse de boeuf ou de mouton appartenant à

son maître, en éloignera les autres chiens et n'y touchera jamais.

»Les terre-neuve se battent courageusement avec les chiens de leur

taille et de leur force. Ils s'élanceront aussitôt dans un combat

d'autres chiens pour rétablir la paix. Ces animaux sont vraiment si

sagaces qu'il ne leur manque que la parole pour se faire tout à fait

comprendre, et ils sont susceptibles d'être dressés aux exercices

auxquels sont employées presque toutes les autres variété» de l'espèce

canine.»]

Ces superbes animaux commencèrent à gronder à la vue de l'étranger.

Sans s'effrayer de leur démonstration hostile, Dubreuil s'avança vers

eux et caressa les moins farouches.

L'un avait au cou un collier en peau de renne, agrémenté de broderies,

dans lequel le capitaine reconnut, avec une joie d'enfant ou d'amoureux,

une ceinture qu'il avait jadis aperçue à la taille de Toutou-Mak.

Ce devait être le favori de la jeune fille; aussi fut-il choyé à rendre

jaloux tout le reste de la meute. Le chien paraissait heureux et fier

de ces marques de prédilection. Il regardait affectueusement le jeune

homme, se courbait avec volupté sous la main qui lissait ses longs poils

frisés, gambadait, jappait, agitait doucement sa queue, appuyait

son ventre sur le sol, et se traînait à petits pas vers Dubreuil, en

sollicitant, des yeux et de la tête, de nouvelles flatteries, qui lui

étaient aussitôt prodiguées sans marchander.

Tout de suite, Guillaume le baptisa Dieppe, du nom de sa ville natale.

Au bout d'un quart d'heure de ces jeux, Dieppe répondait à son appel.

Dubreuil, suivi de l'animal, continua sa promenade vers la branche

méridionale de la rivière.

Il faisait un temps délicieux. Au ciel, d'un bleu azuré, folâtraient

quelques petits nuages cotonneux, et le soleil, resplendissant dans

la céleste coupole, plaquait d'or les larges battures arénacées de

la Kitchi-Nebi-Ponsekin, dont les vagues écumeuses, bouillonnantes,

étincelaient de feux éblouissants sur les rochers auxquels se brisait

leur aveugle colère.

Là commencent les cascades. Sorte de herses en granit, elles s'étendent

dans toute la largeur du fleuve et descendent, à travers mille écueils,

mille pointes acérées, à plus d'une lieue vers son embouchure. Tantôt

elles se présentent sous forme de récif nu, tantôt sous forme d'îlot où

verdoient des plantes aquatiques, un pin isolé, à moitié déraciné, en

haut duquel le martin-pêcheur lance sa note stridente qui, comme un coup

de sifflet dans un concert, perce le grondement harmonieux des eaux;

et tantôt elles offrent l'aspect de dalles de marbre poli, du sommet

desquelles la nappe liquide se précipite à cinquante ou soixante pieds

de profondeur, en soulevant des nuages irisés, semblables à des trombes

de poussière de rubis. A quelques pouces du gouffre, ainsi que par

magie, cesse l'impétuosité des eaux. Elles s'écoulent limpides, sur

un plateau grisâtre. On croirait les voir s'échapper de la source

originelle. N'était le fracas assourdissant de la cataracte voisine,

vous entendriez leur chant cristallin. Mais avancez un peu: le

courant se resserre; de nouveau il se hérisse; il se débat, se tord en

convulsions, se lamente aux angles des rochers. Quelquefois, vous le

verrez jaillir avec rage contre une arête, s'élever en colonnes de

vapeur qui, telle qu'une pluie continue, arrose incessamment les rives

abruptes du fleuve, et quelquefois il s'évase, allonge ses plis et ses

replis, les courbe par un immense et vertigineux mouvement rotatoire,

s'enroule sur lui-même, tourne en rétrécissant progressivement et

méthodiquement les spirales, et tout d'un coup plonge, disparaît, se

perd dans un trou béant, au centre de ses girations. C'est un pas de

vis, un cylindre fluide, mais plus terrible cent fois qu'un cylindre

d'acier, car s'il broie impitoyablement ce qu'il saisit, celui-ci en

rend les débris, l'autre, rien! il étouffe, il absorbe sa proie tout

entière! Et pourtant, au-delà, baisant le cercle le plus excentrique

de l'effroyable siphon, l'onde se remet à glisser avec une placidité

charmante, qui invite à se bercer, à s'endormir dans son sein! Gaiement

elle s'enfuit ainsi, jusqu'à ce qu'elle se heurte, se plaigne encore à

d'autres brisants, roule en d'autres abîmes et finisse par reprendre

son cours régulier, au pied d'une chute considérable derrière l'île des

Grandes-Cascades.

Au point où confluent les deux branches de la Kitchi-Nebi-Ponsekin, les

Esquimaux possédaient un établissement de pêche pour le saumon, lequel

quitte la mer et remonte les grands fleuves pour frayer vers le milieu

de juin.

Cette pêcherie leur était vivement disputée par les Indiens Rouges, qui

les en chassaient souvent par la force des armes et s'approvisionnaient

de poisson à leurs dépens.

En longeant le bord du fleuve, le capitaine Dubreuil arriva à

l'établissement. Les femmes du camp s'y trouvaient toutes réunies. Les

unes appendaient, pour les faire sécher, des saumons à de vastes hangars

en branches de cèdre; d'autres en boucanaient à la fumée, sur des claies

supportées par des pieux, au-dessous desquelles se consumaient lentement

des rameaux de pins aromatiques. Un plus grand nombre attrapait le

poisson, à l'aide de vastes mannes en osier tendues au milieu même de la

cataracte. Ces mannes ressemblaient, proportions gardées, à nos nasses.

On les assujettissait à des pointes de rocher, pour les lever quand on

les jugeait pleines de saumons. Chacune pouvait contenir une centaine

de ces poissons, dont les essaims compactes donnaient à la rivière

l'apparence d'un champ de nacre de perle.

Ils affluaient vers la chute, les gros, les femelles en avant, les mâles

à la suite, les jeunes à l'arrière-garde, tous cherchant à surmonter

l'obstacle, quoiqu'il eût bien cinquante pieds d'élévation. On

les voyait bondir, s'appuyer aux pierres, ramasser sous leur corps

l'extrémité de leur queue, en faire une espèce de ressort, débander tout

d'un coup l'arc ainsi formé, frapper l'eau vigoureusement et franchir la

cataracte par une série de sauts successifs.

Entraînés par le flot ou repoussés par les pêcheuses munies de

longues perches, ceux qui manquaient leur coup,--et c'était la

majorité,--retombaient dans les filets disposés à cet effet.[29]

[Note 29: Les sauvages de la Colombie usent d'un même procédé pour

pêcher le saumon.--Voir les Nez-Percés et la Tête-Plate, première partie

des DRAMES DE L'AMÉRIQUE du NORD.]

Dubreuil s'amusa longtemps à suivre des yeux le travail des

Indiennes, qui déployaient dans leur tâche une activité et une adresse

surprenantes.

Vers midi, il déjeuna avec elles. Le menu se composait exclusivement

de saumon rôti au feu et d'oeufs de ce poisson confectionnés en gâteau.

Pour faire ce gâteau, les oeufs sont broyés entre deux pierres plates et

trempés à l'eau. On les recueille ensuite, on les presse avec les doigts

dans une poignée d'herbes et on les jette dans un vase rempli d'eau, où

on les cuit avec des cailloux chauds plongés dans ce vase, en ayant

soin de remuer la pâte pour qu'elle ne s'attache pas au fond. Cette pâte

parvenue à l'état de consistance désiré, on en fait une galette, qui

se mange sèche ou trempée dans l'huile de phoque. Les Indiens la

considèrent comme un grand régal.

Pendant le repas, une des Boethiques demanda en mauvais esquimau à

Dubreuil s'il était vrai que Kouckedaoui eût retrouvé Shanandithit.

--Oui, dit-il.

--La ramène-t-il avec lui? continua la questionneuse.

--Sans doute.

--Ah! la pauvre Malachiteche! s'écria-t-elle avec un geste de

compassion.

Et les autres squaws, à qui elle avait traduit les réponses de l'homme

blanc, répétèrent après elle:

--Ah! la pauvre Malachiteche!

Curieux de connaître la cause de leurs gémissements, Dubreuil dit a son

interlocutrice:

--Pourquoi plaignez-vous Malachiteche? Est-ce que les Indiens-Rouges

n'ont pas pour habitude de prendre plusieurs femmes?

--Assurément. Mais elle est perdue...

--Ma soeur veut-elle s'expliquer?

--Malachiteche n'a point d'enfants, et Kouckedaoui la répudiera.

--Je ne pense pas. Cette femme est jeune, belle. Elle exercera, ce me

semble, plus d'empire sur le chef que Shanandithit.

--Mon frère se trompe. Il ne connaît pas le coeur de Kouckedaoui,

repartit l'Indienne, en secouant la tête d'un air convaincu de

l'exactitude de ce qu'elle avançait.

--Dans quel but la répudierait-il? fit Dubreuil: Shanandithit

serait-elle jalouse?--Certes, elle n'en aurait pas tout à fait le droit,

ajouta-t-il intérieurement.

Et, songeant aux nombreux accrocs que la première épouse du chef avait

dû faire à la fidélité conjugale, durant sa vie passablement risquée, le

capitaine se mit à sourire.

--Shanandithit n'est pas jalouse, mais Kouckedaoui a déclaré que s'il

avait le bonheur de la posséder encore, il ne voudrait plus qu'elle

pour épouse, à moins qu'une autre femme ne lui eût donné un fils, et

Kouckedaoui tiendra sa parole.

La cause du désespoir de Malachiteche, en apprenant le retour de

Shanandithit, était maintenant assez évidente et assez plausible.

Dubreuil retourna rêveur à sa tente. Il ne pouvait s'empêcher de

déplorer le sort de la belle sauvagesse, que les préjugés de sa race

condamnaient désormais au déshonneur.

Huit jours s'écoulèrent, sans ramener les Indiens-Rouges, et sans que le

capitaine revît Malachiteche.

Elle restait enfermée dans sa tente, n'y voulant admettre personne,

et l'on disait, au camp, que la pauvre femme ne prenait plus aucune

nourriture.

Enfin, un messager annonça l'approche des Boethics, qui débarquèrent

effectivement, le lendemain, sur l'île des Grandes-Cascades.

Toutes les femmes, parées de leurs plus beaux atours, allèrent, sur la

grève les recevoir:--toutes, à l'exception de Malachiteche. Vêtue

aussi de ses plus riches pelleteries, de ses magnifiques bracelets de

coquillages, et d'un collier de rassade (verroterie), présent de noces

de son mari, à qui des blancs t'avaient échangé contre des fourrures, la

jeune femme attendit devant sa tente la venue de Kouckedaoui.

En ce peu de temps, ses traits avaient subi une altération profonde.

Ses joues, si fraîches naguère, étaient pâles, creuses, ses yeux caves,

cernés d'un cercle noir, sa figure émaciée, allongée; sa taille s'était

inclinée comme s'incline la fleur sous la tempête; tout en la pauvre

affligée exprimait la souffrance morale et physique portée à son point

extrême.

Ses yeux ne quittaient pas le rivage opposé à celui où les guerriers

avaient atterri. Ils contemplaient avec une passion fiévreuse les

cataractes mugissantes, et un léger canot, qui se balançait à une portée

de flèche en amont.

Cependant, les acclamations, les cris d'allégresse retentissaient au

lieu du débarquement.

Kouckedaoui se dirigea immédiatement vers sa tente, suivi de Triuniak,

de Shanandithit, et de Dubreuil accouru à sa rencontre. Une nombreuse

troupe d'hommes et de femmes les accompagnait, en remplissant l'air de

leurs chants de triomphe.

Seul le chef était triste. Un nuage couvrait son front.

Toutefois, il marcha d'un pas ferme à Malachiteche, et lui toucha

l'épaule.

La jeune squaw se retourna. Elle avait les paupières humides de larmes.

--Ah! je sais, dit-elle d'une voix entrecoupée et en baissant la tête.

--Malachiteche, tu fus ma femme, tu ne l'es plus, prononça Kouckedaoui

d'un ton brusque.

--Pourquoi mon mari la renvoie-t-il? intervint Shanandithit. Je le prie

de la garder. L'en aimerons-nous moins parce que nous serons deux? Non,

au contraire. Il sera mieux soigné, son festin sera plus tôt prêt, et

jamais sa couche ne sera solitaire.

--Malachiteche n'est plus ma femme! dit froidement le chef.

--Mon maître, je t'en supplie, ne me chasse pas! implora-t-elle.

--Non, ma soeur, non, il ne te renverra point, s'écria la généreuse

Shanandithit en se jetant dans les bras de Malachiteche.

Kouckedaoui fronça le sourcil.

--Que cette femme parte! qu'elle quitte la tribu! J'ai promis au

Grand-Esprit de n'avoir d'autre épouse que Shanandithit, s'il me la

rendait et que je n'eusse point d'enfant mâle de ma troisième femme. Le

Grand-Esprit a entendu ma voix. Je n'offrirai pas un honteux spectacle

en montrant que Kouckedaoui a une double langue. Que Malachiteche

s'éloigne! Ma volonté le commande.

Shanandithit voulut encore intercéder, mais il lui ferma durement la

bouche par ces mots:

--Femme, es-tu revenue ici pour discuter les ordres de ton époux?

--Ah! s'écria Malachiteche d'une voix vibrante, Manitou me l'a vit

prédit. Que ma destinée s'accomplisse!

Et, d'un bond, avant qu'on eût pu deviner ce qu'elle allait faire, la

jeune femme s'élança dans le canot, qu'elle poussa du rivage vers les

terribles chutes.

Impossible de s'opposer à son funeste dessein. Il n'y avait pas d'autre

embarcation sur ce bord du fleuve, le courant était irrésistible, et les

cataractes à deux cents pas à peine.

Debout dans le canot, le dos tourné au gouffre, la Malicieuse se mit

à chanter d'un ton mélancolique, en fixant ses yeux sombres sur

Kouckedaoui:

«Une nuée a couvert mes jours. Mes joies se sont changées en chagrins.

»La vie m'est devenue un fardeau trop lourd à porter, il ne me reste

plus qu'a mourir.

»Le Grand-Esprit m'appelle; j'entends sa voix dans les eaux rugissantes.

Bientôt, bientôt, elles se refermeront sur ma tête, et mon chant n'aura

plus d'écho.

»Tourne ici tes regards, chef orgueilleux. Tu es intrépide au combat, et

tous font silence quand tu parles dans les conseils. De près tu as vu la

mort, et tu n'as pas eu peur.

»Tu as bravé le couteau et la hache, et le trait de ton ennemi a passé

près de toi sans te faire trembler.

»Tu as vu tomber le guerrier. Tu l'as entendu prononcer des paroles

amères en exhalant son dernier soupir.

»Tu l'as vu scalper, encore vivant, par son ennemi, brûler à petit feu

sans proférer une plainte.

»Mais l'as-tu jamais vu oser plus que ce que va faire une femme?

»On vante beaucoup tes exploits. Vieux et jeunes répètent tes louanges.

Tu es l'étoile qu'admirent les jeunes gens, et ton nom résonnera

longtemps sur la terre.

»Mais, en racontant tes prouesses, les hommes diront: «Il a aussi tué sa

femme!» La honte jaillira sur ta mémoire.

»Un jour, pendant ton sommeil, une bête féroce allait t'égorger, je

l'ai mise à mort. J'ai récolté pour toi les fruits des forêts, je t'ai

fabriqué des vêtements et des mocassins.

»Quand tu as eu faim, je t'ai donné à manger, et quand tu as eu soif, je

t'ai apporté de l'eau fraîche.

»Si tu m'as commandé quelque chose, ne t'ai-je pas obéi sans murmurer?

Kouckedaoui, qu'as-tu à me reprocher?

»Je n'ai point d'enfant. Ah! est-ce là la raison? Kouckedaoui, tu es

ingrat. Mais, va, j'aime mieux mourir... même que de vivre sous ta

tente, avec une femme que tu me préférerais...»

La voix, qui avait été en s'affaiblissant par degrés, s'éteignit

entièrement dans le fracas des eaux.

Les Boethics, hommes et femmes, demeuraient impassibles sur la rive.

Mais le bouillant, l'imprudent Dubreuil n'avait pu assister avec

indifférence à ce suicide affreux. Sans réfléchir, sans calculer

le danger, il s'était jeté dans le fleuve et nageait vers le canot,

c'est-à-dire vers l'abîme!

XVI

MORT DE KOUCKEDAOUI

Essayer de sauver Malachiteche, c'était folie! Les Indiens-Rouges

le savaient bien. Tous jugeaient Dubreuil un homme perdu. Cependant

Kouckedaoui, qui l'avait pris en une sincère affection, voulut voler à

son secours. Shanandithit se cramponna à lui et l'en empêcha, malgré les

efforts du chef pour se débarrasser de son étreinte, mais il y avait

là un homme que rien, rien que la paralysie complète de ses membres,

n'aurait pu arrêter en cette circonstance. Triuniak se précipita dans le

fleuve.

Dubreuil approchait déjà du canot, et en même temps, il approchait du

gouffre. Le Groënlandais nagea à lui de toutes ses forces. Par malheur,

il avait manqué le fil de l'eau qui l'emportait, par un remous, à

droite, tandis que le capitaine et l'embarcation étaient entraînés à

gauche.

Toute l'habileté de l'Indien tendait à couper obliquement l'intervalle

qui le séparait de son ami, mais il était à craindre que, dans le

trajet--si court qu'il fût--Triuniak ne fût pousse au-delà de son but,

et n'arrivât le premier dans l'abîme.

Spectacle pantelant d'émotion!

Les Boethics, cloués au rivage, le contemplaient toujours avec un flegme

profond, quand un quatrième acteur se jeta, à son tour, sur le théâtre

du drame:--Dieppe, le chien de Terre-Neuve, devenu le compagnon dévoué

du Français.

Ces péripéties diverses s'étaient jouées en une minute à peine, tandis

que Malachiteche chantait son chant de mort.

Guillaume atteint le canot, il allonge le bras pour le saisir; les

rapides sont tout près, à quelques brasses au plus! Mais la Malicieuse,

dont la voix est couverte par le mugissement de la cataracte, la

Malicieuse se baisse, ramasse une pagaie et repousse le libérateur, en

lui imprimant le bout de cette pagaie sur l'épaule, et en doublant, par

cet acte même, la célérité de l'esquif qui disparut presque aussitôt à

travers un tourbillon d'écume.

C'en est fait. Plus de remède. Perdue, l'infortunée!

Dubreuil s'est retourné, pour remonter, gagner la rive. Plus puissante

que lui, la vague qui bat sa poitrine, fouette son visage. Va-t-il

succomber aussi? Sa bravoure, sa généreuse ardeur, les paiera-t-il de la

vie? Guillaume sent que sa vigueur l'abandonne. Le désespoir entre en

son âme. Du rivage, on le hèle, on l'encourage. Que sont ces faibles

voix! elles se noient dans les formidables grondements de la chute. Mais

voici une aide, un ami! en voici deux! Au moment de fermer les yeux pour

s'abandonner au flot, Dubreuil les a remarqués. Il se ranime, s'accroche

d'une main aux longues soies du chien qui lui lance un regard

d'intelligence, pivote sur lui-même et refoule le courant en se

dirigeant par une ligne diagonale vers le rivage.

Triuniak avait aussi fait une évolution pour prêter son assistance au

capitaine, mais ses forces le trahirent; repoussé par le remous dans

lequel il s'était engagé, il fut en un clin d'oeil charrié sur les

récifs, au moment même où Dubreuil venait de l'apercevoir.

Le Groënlandais est enveloppé dans le linceul liquide, tandis que, plus

heureux, Guillaume arrive à la grève, remorqué par son chien fidèle.

Il était épuisé, Kouckedaoui le porta dans sa tente, où il le changea de

vêtements et lui fit avaler quelques cuillerées de bouillon de saumon.

--Où est Triuniak s'écria Guillaume, dès qu'il fut un peu remis de ses

fatigues.

--Mon coeur est lourd, Innuit-Ili, répondit le chef en inclinant la tête

sur sa poitrine.

--Que vas-tu m'apprendre? dit Dubreuil inquiet.

--Triuniak était un brave. Je l'aurais aimé comme mon frère, répondit

Kouckedaoui.

--Il est donc...

La voix expira sur les lèvres du capitaine; mais son regard compléta

douloureusement sa question.

--Quoi! reprit soudain Guillaume avec amertume, pas Un de vous ne s'est

risqué pour aller à son secours!

--Les Boethics sont vaillants au combat, adroits à la chasse, habiles

à la pêche, mais ils ne sont pas téméraires, répliqua Kouckedaoui, d'un

ton piqué.

--Ah! s'écria Dubreuil, en caressant le terre-neuve qui lui léchait les

mains, ah! je ne puis cependant croire que Triuniak ait péri. Il nage

mieux qu'un phoque. Je veux examiner le lieu de l'accident. Peut-être

retrouverai-je son corps.

--Non, dit l'Indien: ce que prend la chute, elle ne le rend jamais.

--M'accompagnes-tu? demanda le Français.

--Je t'accompagnerai, Innuit-Ili; mais nous ferons une course inutile.

Dubreuil siffla son chien, et ils sortirent.

Comme ils laissaient retomber le rideau de la tente, une femme se

présenta à eux tout essoufflée.

--Le Yak a échappé!... il a échappé! criait-elle d'une voix haletante.

--Que veut cette pie babillarde? fit Kouckedaoui, en écartant la squaw.

Mais d'autres Indiennes arrivaient sur ses pas. Elles racontèrent que,

s'étant rendues à la tête de la cataracte pour contempler plus à leur

aise l'engloutissement de la malheureuse Malachiteche, elles avaient

vu Triuniak se débattre dans les rapides et s'accrocher à un rocher sur

lequel il se tenait sans pouvoir bouger.

A l'audition de cette nouvelle, Dubreuil et Kouckedaoui s'élancèrent

vers la côte. Parvenus au sommet, devant la première rangée d'écueils,

ils distinguèrent effectivement le Groënlandais sur un récif que des

vagues battaient de partout, à coups redoublés.

Avec ses bras, avec ses jambes, il enlaçait fiévreusement la roche,

recevant à chaque seconde d'énormes paquets d'eau qui le submergeaient

des pieds à la tête et menaçaient de l'étouffer ou de l'emporter. Sa

position ne laissait guère d'espoir, car il était aussi impossible

d'envoyer un canot qu'un homme pour le délivrer. Devant lui, une chute

de trente pieds, tout autour des vagues courroucées qui se disputaient

avec acharnement son corps.

--Ah! il est perdu! murmura Dubreuil.

--Non, s'il peut nous apercevoir, dit Kouckedaoui.

Et se tournant vers une troupe d'individus qui les avait suivis:

--Criez haut, leur ordonna-t-il.

Les Boethics tirèrent de leur gosier une série de notes suraiguës, qui,

en toute autre place, eussent déchiré les oreilles des auditeurs, mais

ne dominèrent pas sensiblement alors le fracas des eaux.

Par bonheur, toutefois, l'attention de Triuniak en fut éveillée.

Il leva les yeux vers le rivage, distant de lui de quinze à vingt

brasses.

Va me chercher mon grand arc et la corde de mon harpon à baleine, dit

Kouckedaoui à son plus proche voisin.

Un des Boethics se détacha de la foule des spectateurs et revint, au

bout de quelques moments, avec les objets demandés.

L'arc était une arme de siège, aux proportions colossales.

Un frêne, garni de nerfs d'animaux sauvages pour augmenter sa force et

son élasticité, en formait le bois, et la corde avait été tressée avec

des barbes de baleine. Il fallut six hommes pour bander ce gigantesque

instrument.[30]

[Note 30: Recherches sur les antiquités de l'Amérique, par D.-B.

WARDEN.]

Quand il fut prêt, Kouckedaoui prit une flèche, y attacha la corde

qu'on lui avait apportée, et fit à Triuniak un signe que le Groënlandais

comprit sans doute, car il lâcha un moment le rocher du bras droit, et

agita ce bras en l'air, pour montrer qu'il en pouvait disposer.

La longue et forte ligne, en filaments d'écorce et tendons de bêtes

fauves, fut convenablement levée sur le sol, Kouckedaoui ajusta sa

flèche et la décocha.

Dirigé par une main sûre, le trait alla tomber à quelques pieds derrière

Triuniak, en entraînant la corde, que les flots chassèrent aussitôt

contre le Groënlandais.

--Il est sauvé! s'écria Dubreuil, enchanté de la réussite de cet

expédient, auquel il n'aurait probablement pas songé.

--Mon frère a trop de feu dans le sang, fit le chef indien de son ton

froidement railleur.

--Eh! repartit Guillaume avec vivacité, ce que je ressens, joie ou

douleur, je le montre!

--Mauvais! mauvais! marmotta le sauvage, en roulant à son poignet

l'extrémité de la ligne.

Triuniak s'était attaché l'autre extrémité autour de la ceinture, et de

la flèche s'était fait une pique.

Kouckedaoui lui adressa un nouveau signal, puis il commença à remonter

lentement le fleuve, suivi de Dubreuil et de quelques hommes pour le

seconder, s'il était besoin. Le câble se tendit. Triuniak planta sa

pique au fond de l'eau qui n'avait, sur les rapides, qu'une demi-toise

environ de hauteur. Ensuite, il quitta la dangereuse attitude qu'il

occupait contre le rocher; et, se soutenant à la pique, s'avança de

profil, contre le courant, en lui offrant le moins de prise possible. A

cet endroit, la surface réelle de la rivière atteignait tout au plus

à sa poitrine. Mais telle était la violence des vagues, qu'elles

bondissaient, à chaque instant, par-dessus sa tête, sans lui laisser le

temps de respirer. Si le passage eût été long, il ne s'en serait jamais

tiré vivant. Mais il n'avait qu'une vingtaine de pieds, après quoi l'eau

redevenait profonde, on laissait les brisants derrière soi, et il n'y

avait plus qu'à lutter contre un courant puissant, mais calme, pour

gagner la plage.

Sorti de ce mortel défilé, Triuniak était hors de péril. Il se mit à

nager, et, avec la corde, il fut halé sur la grève. Quelques minutes de

plus, et l'on n'aurait ramené qu'un cadavre, car le pauvre homme, à bout

de forces, avait le corps labouré des blessures qu'il s'était faites en

se cramponnant aux angles du rocher.

On le transporta dans une tente, où Dubreuil pansa ses plaies et lui

donna tous les soins que réclamait sa pitoyable condition, pendant

que les Indiens-Rouges se reposaient, par un brillant assaut de

gloutonnerie, des fatigues ou des émotions que leur avait produites

cette mémorable matinée.

Sur le soir, le bouhinne des Boethics vint avec Kouckedaoui visiter le

malade.

--Mon frère, dit le chef, servant d'introducteur et d'interprète au

premier, voici notre médecin qui te guérira.

--Je n'ai aucun présent à lui faire, répondit Triuniak.

--Moi, je lui donnerai pour toi ce qu'il demandera.

--Mon frère, tu es bon.

--Où sens-tu le mal? continua Kouckedaoui.

Triuniak montra son côté. Le bouhinne alors s'approcha du malade en

psalmodiant et en faisant des grimaces et des contorsions. Il souffla à

plusieurs reprises sur la partie affectée, recula, et ficha en terre un

bâton auquel pendait une cordelette, avec un noeud coulant dans lequel

il passa sa tête, comme s'il se voulait étrangler.

Les grimaces, les contorsions, les incantations recommencèrent de plus

belle, le jongleur, écumant et tout en eau, s'écria:

--L'Esprit malin est descendu! je le tiens!

Kouckedaoui s'empressa de traduire ces paroles à Triuniak.

--Oui, j'ai surpris Tchougis! il est là, enchaîné, poursuivit le

magicien en montrant sa corde.

Et il donna l'ordre de faire entrer les Boethics qui entouraient la

tente et attendaient avec anxiété le résultat de l'opération.

Ils accoururent en foule. Le sorcier coupa un bout de sa corde,

déclarant que c'était le diable en personne. On se serait bien gardé de

le contredire. Il jeta dans le feu le morceau de corde et annonça que

Triuniak guérirait. Chacun des assistants fit alors des offrandes au

bouhinne pour lui témoigner sa reconnaissance. Cependant, avant de se

retirer, il étala les amulettes qui emplissaient son sac à médecine,

parut les consulter très-sérieusement et ordonna au patient un bain de

vapeur.

Le contenu de ce sac à médecine excita la curiosité de Dubreuil, qui

avait remarqué que ceux des angekkok groënlandais ne renfermaient

généralement que des griffes d'oiseaux et des dents de requin.

En voici l'inventaire:

1º Une pierre noire de la grosseur d'une noix, placée dans une boîte que

le bouhinne appelait la maison de son Tchougis.

2º Une feuille d'écorce roulée, représentant une figure hideuse,

dessinée au moyen de petits coquillages,--le portrait du Maître Diable.

3º Un arc d'un pied de longueur, avec une corde en poil de porc-épic.

(Dubreuil apprit plus tard que c'est de cet arc fatal que les jongleurs

boethics se servent pour faire mourir les enfants dans le sein de leur

mère!)

4º Une deuxième bande d'écorce, enveloppée d'une peau délicate et fort

mince, sur laquelle étaient peints divers animaux.

5º Un bâton, long d'un pied, garni de porc-épic blanc et rouge, au bout

duquel étaient attachées plusieurs courroies.

6º Deux douzaines d'ergots d'orignal, en guise de sonnettes.

7º Un oiseau de bois, destiné à favoriser la chasse.

8º Deux têtes de saumon desséchées, jouissant de la précieuse propriété

de faire abonder le poisson sur les cours d'eau où elles sont exposées.

Jamais fétiches n'inspirèrent plus de vénération à des brahmines que ces

amulettes aux Indiens-Rouges. Quand le bouhinne les eut rentrées dans

leur châsse de peau de caribou, les Boethics prirent Triuniak et le

portèrent à la \_cabane aux sueries\_.

C'était une tente hermétiquement fermée, dans laquelle on plaça

plusieurs cailloux rougis au feu et de grands vases remplis d'eau. Le

malade devait verser l'eau sur ces pierres et obtenir ainsi la vapeur

nécessaire à la balnéation. On connaît les excellents effets de cette

médication, usitée depuis un temps immémorial dans le nord de l'Asie et

de l'Amérique.

En sortant de la cabane aux sueries, Triuniak courut se plonger dans le

fleuve, et, dès le lendemain, il put accompagner les Indiens-Rouges,

qui avaient levé les tentes, embarqué le poisson, et retournaient à leur

oudenanc (village) de Baccaléos.

La troupe était montée sur une vingtaine de grands canots, dont une

partie, avec les effets de campement et les provisions, conduite par les

femmes.

Kouckedaoui avait installé Dubreuil et Triuniak dans sa propre

embarcation, que décoraient de nombreux et horribles trophées de

guerre:--des chevelures enlevées soit aux Mic-Macs, soit aux Esquimaux.

Le troisième jour après leur départ de l'île des Grandes-Cascades, les

Indiens-Rouges établirent des mâts dans leurs chimans, et y fixèrent

de petites voiles triangulaires en parchemin. Une pagaie, godillée à

l'arrière, tenait lieu de gouvernail.

La flottille allait doubler le cap qui commande l'embouchure du fleuve,

dans le bras de mer que nous nommons aujourd'hui détroit de Belle-Isle.

Ces parages, constellés d'îlots, de rochers à fleur d'eau et de bancs de

sable, offrent beaucoup de dangers à la navigation.

On y arriva dans la soirée, et Kouckedaoui se proposait de camper sur

quelque îlot, dès que le soleil serait couché, pour traverser le détroit

de bonne heure le lendemain. Son canot marchait en tête. Il le pilotait

lui-même, et ses yeux parcouraient rapidement, avidement l'archipel,

aux pittoresques découpures, aux opulentes frondaisons, qui se

déroulait devant eux. Rien cependant ne paraissait propre à inspirer de

l'inquiétude. Le firmament avait cette sérénité, cette profondeur qui,

sous le rigoureux climat de l'Amérique septentrionale, rappellent le

beau ciel d'Italie, la brise, toute parfumée, de senteurs marines,

ronflait gaiement dans les voiles, et l'on n'entendait d'autre bruit

que le frou-frou du canard noir labradorien s'élevant de son nid à

l'approche des canots, ou le gazouillement de la grive, perchée à la

cime d'un arbre, au bord de la mer, et lançant avec extase quelques

sons rares, mais si précis, si harmonieux, dont la symphonie a tant de

rapports avec les sons d'une flûte ou avec le tintement d'une clochette

d'argent![31]

[Note 31: Voyez l'\_Ornithologie d'Amérique\_, par A. WILSON.]

Dans ce gracieux tableau que nous esquissons faiblement, y avait-il

sujet de répandre sur l'esprit l'ombre d'une crainte? Et pourtant

Kouckedaoui était soucieux. Il ordonna aux autres canots de se grouper

autour du sien et à ses gens d'apprêter leurs armes. C'est qu'en

côtoyant le rivage d'une île, son oeil avait vu ce que l'oeil de

Guillaume n'aurait certainement pas découvert,--la trace du glissement

d'un kaiak sur un banc de sable que la marée avait maintenant recouvert

de dix pieds d'eau; c'est que, dans l'atmosphère qui semblait si pure,

cet oeil de lynx avait encore vu une imperceptible spirale de fumée.

--Mon frère redoute-t-il donc un ennemi? fit Dubreuil en cherchant

vainement ce qui excitait la défiance du chef boethic.

--L'homme doit être comme le renard, toujours veiller, dit

sentencieusement Kouckedaoui.

--Mais quel danger courons-nous ici?

--Le danger, mon frère, est ton plus fidèle compagnon. Ne le quitte

jamais du regard, car lui ne cesse jamais de te guetter.

Et s'adressant à Triuniak, qui respirait l'air comme un chien flairant

une pièce de gibier, il ajouta:

--Mon frère ne fume pas d'habitude?

--Non, dit le Groënlandais.

--Alors mon frère doit plus qu'un autre être sensible à l'odeur du

sema[32].

[Note 32: Tabac.]

--Je sens une odeur acre, mais je ne sais pas ce que c'est que le sema,

repartit Triuniak.

Kouckedaoui prit son calumet, puis la bourse où il serrait son tabac, et

les montra à l'Esquimau.

--Oui, dit celui-ci, l'odeur que je respire est celle de la plante que

tu m'as fait fumer à notre première entrevue.

--Du diable! si je sens d'autre parfum que celui des algues et des

varechs qui tapissent ces bords, pensait Dubreuil.

--Eh bien, reprit Kouckedaoui, cette odeur c'est celle du sema. J'en

ai distingué la fumée, il n'y a qu'un moment. Quoiqu'un fume dans cette

île, à notre-droite. Ce ne peut être un ami, car il se cache, c'est donc

un ennemi.

Comme il achevait cette réflexion avec l'inflexible logique particulière

aux races nomades, une grêle de flèches assaillit la flotte à bâbord.

En même temps, une escadrille de kaiaks et de konés débouquait des îles

situées à tribord.

Aussitôt, par une manoeuvre adroite et très-prompte, les canots des

femmes boethiques vinrent s'embosser au milieu de ceux des hommes, qui

abattirent leurs voiles et présentèrent un double front de bataille.

Ces mouvements furent exécutés au milieu de cris affreux, mais sans

confusion et avec un ordre qui prouvait que les Indiens-Rouges en

avaient la grande habitude. On eût dit que l'archipel avait été

soudainement envahi par une légion échappée de l'enfer.

--Les flèches enflammées! aux flèches enflammées! ordonna Kouckedaoui à

ses gens, qui avaient déjà vaillamment riposté.

Et, pour payer d'exemple, le chef choisit dans le faisceau de ses armes

un trait garni près de la pointe d'une touffe de mousse imbibée d'huile,

puis il battit du briquet avec deux pyrites de fer, alluma cette mèche

et décocha le trait contre un koné à dix pas de lui. Couverte de peaux

grasses, l'embarcation prit feu avant même que ceux qui la montaient

eussent eu le temps d'éteindre la flèche. Les vociférations

redoublèrent. Aux naissantes ombres du crépuscule, la mer ressembla

bientôt à une vaste fournaise, les Indiens-Rouges ayant porté l'incendie

dans l'armée navale de leurs ennemis, et jusque dans l'île d'où était

partie l'attaque.

Le grésillement des matières oléagineuses, le craquement des pins

auxquels la flamme s'élançait en girandoles immenses; les torrents

de fumée montant par épais tourbillons vers le ciel, ces étranges

silhouettes, si fortement accusées, d'un côté d'hommes nus, de l'autre

d'hommes emprisonnés dans des peaux velues qui leur donnaient l'aspect

d'animaux d'une espèce singulière; ces bateaux plus étranges encore,

cette animation, ces clameurs, les gémissements des blessés, le râle des

mourants, et, comme encadrement, cette nature sauvage, illuminée par les

fulgurantes clartés de la conflagration, ressemblaient bien plutôt à une

scène surnaturelle qu'humaine, bien plutôt au cauchemar d'un halluciné

du moyen-âge qu'à une terrestre réalité.

Le canot de Kouckedaoui était au premier rang; le chef, Triuniak

et Dubreuil ne cessaient de lancer des dards et des javelines aux

Esquimaux. Telle était leur ardeur, qu'ils ne firent pas attention à un

petit kaiak qui paraissait chaviré et naturellement poussé vers eux

par le reflux. Il vint ainsi tourner leur proue et, tout d'un coup, se

redressa, comme mu par un ressort.

Surgissant des flots, ainsi qu'un monstre marin, un hideux Uskimé,

faisant corps avec l'esquif, parut armé d'un trait dont il frappa

Kouckedaoui.

--Ah! le traître m'a tué! dit le chef en s'affaissant.

--Nous te vengerons, mon frère! s'écria Triuniak, assénant à l'Esquimau

un coup de hache qui lui fendit le crâne.

--Je meurs, dit Kouckedaoui! mais la victoire est à nous!... Cependant,

faites que ma mort soit ignorée jusqu'à ce que nos ennemis aient pris

la fuite... Innuit-Ili, ne laisse pas enlever ma chevelure par ces

vautours... tu m'entends...

Sa voix s'affaissait de plus en plus.

--Ta main, Innuit-Ili... ajouta-t-il, donne-moi ta main...

--La voici! s'écria Dubreuil, agenouillé près de lui dans le canot.

--Je ne la sens pas... La mort arrive.... mes yeux se brouillent...

Innuit-Ili!...

--Je suis là, mon père, fit le jeune homme d'un ton ému.

--Innuit-Ili, tu ramèneras mon cadavre à l'oudenanc...

--Je te le jure!

--Et... tu épouseras...

Un accès de suffocation lui coupa la parole.

--Tu peux en emporter la conviction! répondit Guillaume, comprenant la

pensée du moribond.

Celui-ci s'agita deux ou trois fois dans un tremblement convulsif, puis,

se levant soudain sur son séant, il s'écria après avoir jeté un regard

sur les Esquimaux en déroute et vivement pressés par les Indiens-Rouges:

--Nous sommes vainqueurs! On dira que Kouckedaoui était un brave

guerrier!

Et son corps retomba comme une masse de plomb dans le canot.

XVII

RETROUVÉE

La chute de la nuit ramena les Indiens-Rouges de leur poursuite. Ils

revinrent chargés de prisonniers et de dépouilles hideuses. La mort

de Kouckedaoui changea en lamentations les éclats de leurs voix

triomphantes. Dans l'excès de sa douleur, Shanandithit voulait se

suicider. Ou arrêta sur son sein la javeline meurtrière.

Les Boethics débarquèrent sur une île où ils allumèrent de grands feux,

autant pour sécher et faire boucaner leurs horribles trophées humains,

que pour se chauffer, car le froid était assez vif. Des sentinelles

furent postées tout autour du camp; on attacha les captifs à des

poteaux, sous une bonne garde, et le premier accès de chagrin causé par

la mort du chef s'étant calmé, chacun conta ses récents exploits.

Les sensations des Indiens ont une mobilité égale à leur vivacité. Un

philosophe célèbre l'a justement dit: «ils vivent tout en sensations,

peu en souvenir, point en espérance.» Ils pleurent et rient avec une

égale facilité, sautant de la joie la plus bruyante, à la tristesse la

plus silencieuse, et quoi qu'en aient certains candides partisans de

l'homme à l'état de nature, ils sont, en général, de fieffés hypocrites.

Dubreuil avait déjà eu occasion de faire plus d'une fois cette

observation chez les Groënlandais; mais les Boethics l'emportent de

beaucoup sur ceux-ci en fausseté. Vantards, menteurs, féroces,

ils mettent toutes leurs facultés au service de ces trois vices.

L'ostentation, le désir de briller aux dépens des autres composent le

fond de leur caractère. Aussi fallait-il les entendre renchérir sur

leurs prouesses personnelles durant la lutte et se flatter d'écraser

bientôt, d'annihiler ces «perfides et pusillanimes Esquimaux dont tout

le courage consistait à dresser des embuscades, et qu'ils auraient

scalpés jusqu'au dernier, sans la trop prompte arrivée des ténèbres.»

Leurs discours, leurs chants se prolongèrent fort avant dans la nuit.

Insensiblement toutefois ils cédèrent au sommeil.

Seul, le capitaine Dubreuil ne dormait pas. Les émotions, une affliction

profonde le tenaient éveillé près du cadavre de Kouckedaoui. Comme il

contemplait avec une mélancolie rêveuse le sombre azur du firmament, les

signes précurseurs d'une aurore boréale y firent leur apparition.

Au sud se déploya une immense arcade, blanche comme l'argent poli,

tandis qu'au nord se superposaient plusieurs courbes concentriques,

toutes coupées en deux parties exactement semblables par le plan du

méridien magnétique, et inondant la voûte céleste de torrents de clarté.

A chaque moment, des lueurs brillamment colorées traversaient l'espace

sombre entouré par ces arceaux sur lesquels voltigeait, de côté et

d'autre, une fulguration éblouissante, vacillant dans sa course et

multipliant à l'infini ses zones capricieuses. Peu à peu les rayons

augmentèrent, s'approchèrent du zénith avec un redoublement de

vitesse, et se réunirent en un faisceau de pierreries. Tout d'un coup

l'hémisphère entier on fut sillonné, et, comme le bouquet dans un feu

d'artifice, apparut la \_couronne de l'aurore boréale\_, spectacle qui

défie toute description. L'intensité de la lumière, le sombre prodigieux

et la volatilité de ces traits de feu, le mélange grandiose de toutes

les couleurs du prisme à leur plus haute magnificence, diapraient le

dais éclatant des cieux et offraient une scène à la fois effrayante,

enchanteresse et sublime. Mais la merveilleuse beauté de cette scène ne

dura qu'une minute. L'émail des tons se dégrada, les rayons cessèrent

leur mouvement latéral et se transformèrent en scintillante irradiation,

avec un pétillement pareil à celui d'une fusée. Malgré la soudaineté de

l'effulgescence, elle fut d'une incomparable splendeur à la dissolution

de l'aurore, qui s'accomplit avec une régularité extraordinaire.

Dubreuil était dans l'extase; il avait remarqué une boule ignée qui

courut apparemment de l'est à l'ouest et réciproquement, avec une telle

rapidité, que ce double trajet n'en sembla faire qu'un, l'un après

l'autre, elle alluma sans doute les divers rayons: ils étaient rangés

dans l'ordre le plus régulier, en sorte que la base des chacun d'eux

composait un cercle croisant le méridien magnétique à angles droits.

Les différents cercles s'élevèrent successivement, de façon que les plus

voisins du zénith paraissaient séparés par un intervalle plus grand que

ceux proches de l'horizon, indice à peu près certain que leur distance

réelle était tout à fait la même.

Ravi par le météore, le plus beau en ce genre qu'il eût jamais

admiré, même au Succanunga, le capitaine Dubreuil avait presque oublié

l'étrangeté de sa situation. Shanandithit, qui veillait à côté de lui

près du corps de son mari, la lui rappela.

--Je suis contente, dit-elle. Le Grand Esprit a éclairé son \_spimia

kakoum\_ [33] pour recevoir Kouckedaoui. Maintenant j'ai séché mes

larmes. Je puis reposer. Que mon frère fasse comme moi!

[Note 33: Ciel, terre d'en haut.]

Et l'Indienne s'endormit, le coeur allégé par la satisfaction de ses

sentiments superstitieux.

Le lendemain cependant, au point du jour, les cris du désespoir

s'élevèrent de nouveau dans le camp. L'usage le commandait: chacun

hurlait ou gémissait. Le bouhinne trouva même mauvais que Dubreuil ne

suivît pas l'exemple général, il lui reprocha vertement sa froideur.

Mais l'intention d'indisposer les Boethics contre l'étranger était la

cause unique de ce reproche, car, au fond, il n'avait jamais eu grande

affection pour le défunt, à qui il ne pardonnait pas de lui avoir enlevé

l'homme blanc.

Guillaume se moqua des récriminations du sorcier; mais Triuniak

l'engagea à plus de modération, de crainte qu'il ne leur advint malheur.

--Tu as, mon fils, lui dit-il, la promptitude de la flèche qui part

d'un arc. Cela nuit à ton courage. Ici, nous devons nous comporter

avec prudence, parce que nous sommes au milieu de gens cruels qui nous

égorgeraient sur le moindre soupçon. Notre ami et notre défenseur mort,

il faut ruser avec eux si nous voulons arriver sains et saufs à leur

village.

--Ah! s'écria Dubreuil, la ruse, la fausseté ne me conviennent pas.

--Quand on est le moins fort, on tâche d'être le plus habile.

--Où veux-tu en venir? repartit le jeune homme impatienté.

--Fais comme moi. Je ne connais pas et je n'aime pas le Manitou des

Indiens-Rouges, mais, étant avec eux, j'ai l'air de le connaître et de

l'aimer.

Dans mon pays, on dit que quand on est avec les loups il faut hurler

avec eux, reprit Dubreuil en souriant.

--C'est cela, mon fils, et c'est ce que je voudrais te voir pratiquer.

A ce moment, leur entretien fut interrompu par les femmes boethiques,

qui venaient chercher le cadavre de Kouckedaoui pour l'ensevelir. Il fut

lavé dans la mer, peint de couleurs fraîches et placé nu dans une sorte

de cercueil en écorce, fabriqué expressément pour cet usage.

Pendant que leurs squaws vaquaient à ces occupations, les hommes

recueillaient et faisaient fondre de grandes quantités de résine. La

bière et son contenu furent posés gros du feu, et on la remplit de

résine liquide afin de pouvoir conserver le corps jusqu'au jour des

obsèques, qui devaient avoir lieu au village, éloigné de plus de dix

journées.

Inutile de répéter que ces cérémonies s'accomplirent, au milieu des

chants et des gémissements.

Le liquide refroidi, figé, on porta le cercueil dans le canot du chef,

et le bouhinne en voulut chasser Dubreuil.

--Dis-lui que je ne m'en irai pas, ordonna celui-ci à l'homme qui leur

servait d'interprète.

--Non, cède, mon fils, intervint Triuniak.

--Moi, céder à ce charlatan! jamais!

--Je veux que tu sortes, enjoignit le bouhinne.

--Non, je ne sortirai pas.

--Tu nous exposes, dit Triuniak...

--Kouckedaoui m'a commandé avant de mourir de le ramener à l'oudenanc;

je le lui ai promis, je tiendrai ma parole, interrompit Dubreuil d'un

ton ferme.

Ces paroles ayant été traduites au magicien, il se mit en fureur:

--L'homme blanc a la langue crochue; il ment! s'exclama-t-il.

--Ah! je mens! qu'il ose dire encore que je mens! riposta le capitaine

bouillant de colère.

--Du calme, mon fils! disait Triuniak en le retenant; du calme! Ne

vois-tu pas qu'il cherche une excuse, un prétexte pour te frapper?

Dubreuil était trop irrité pour écouter la voix de la raison. La

discussion allait dégénérer en une rixe, qui aurait pu être fatale aux

deux adversaires, quand le chef appelé à succéder au défunt s'interposa.

Il s'avança entre eux et dit:

Kouckedaoui a-t-il confié à Innuit-Ili le soin de son corps?

--Oui, dit Triuniak, j'étais présent, j'ai entendu.

--Quelle valeur a l'affirmation d'un étranger, d'un Yak! fit le bouhinne

d'un air méprisant.

Triuniak reçut l'insulte avec un flegme imperturbable.

--Cette affirmation peut être vraie, et je la crois telle: je sais

combien Kouckedaoui aimait son ami blanc, reprit le jeune chef.

--Oui, elle est vraie, s'écria Shanandithit; j'ai entendu Kouckedaoui

faire la recommandation à Innuit-Ili, car mon canot était proche du

sien.

--La parole de ma soeur est décisive! dit le chef.

--Bien, marmotta le bouhinne entre ses dents, j'abandonne le canot.

Que ce blanc, l'ennemi de notre race, y monte! On ne me verra pas aux

funérailles de Kouckedaoui. Et le courroux du Tchougis s'appesantira sur

les Boethics.

Cela dit, il se retira fièrement et s'embarqua dans son propre chiman.

La flotte remit à la voile. Favorisée par une belle brise nord-est,

elle traversa le détroit en quelques heures, et mouilla dans l'anse aux

Sauvages, sur la côte occidentale de Baccaléos ou Terre-Neuve[34].

[Note 34: Pour la clarté de mon récit, on me permettra de donner

désormais aux localités les noms sous lesquels les désignèrent, un peu

plus tard, les navigateurs européens.--Voyez les cartes de l'île de

Terre-Neuve par Champlain (édition Tross), Charlevoix, J. Mac-Gregor,

Montgomery Martin, Brué, etc.]

Possédant un établissement de pêche au fond de cette anse, les Boethics

y firent escale, pour en charger les produits sur leurs canots.

Comme on ne devait repartir que le jour suivant, Dubreuil résolut

d'explorer le littoral. Il s'éloigna, muni de ses armes et accompagné de

son chien. Le temps était sombre, brumeux. Tout en levant des plans et

en prenant des notes, notre Français s'amusait à tuer des outardes,

si nombreuses en ces parages. Il en avait fait bonne provision et

retournait au camp, lorsque son chien donna tout à coup de la voix et

mit sur pied un renard bleu. Les Indiens rouges, comme les Esquimaux

du sud, faisaient grand cas de la robe de cet animal. Ils la mettaient

au-dessus de toute autre pelleterie.

Quoique la nuit approchât, Dubreuil ne put résister au désir de

poursuivre le renard. Il se jeta donc dans une épaisse futaie

d'épinettes, de platanes et de bouleaux, et s'y enfonça, pour chercher

une éclaircie et y attendre la bête que Dieppe ne manquerait pas de lui

ramener. Il n'en trouva point, et quand il voulut revenir, la chasse

étant partie au loin, il s'aperçut, non sans émoi, qu'il s'était égaré.

Guillaume essaya de s'orienter, par l'examen de la mousse au tronc des

arbres, car la mousse envahit, comme on le sait, les parties exposées

au nord, tandis que celle du sud restent sèches et lisses. Mais ce moyen

même lui fit bientôt défaut; les ténèbres tombèrent avec rapidité et le

forcèrent de suspendre sa marche.

Las, physiquement et moralement, Dubreuil s'assit au pied d'un pin,

résolu d'y demeurer jusqu'à ce que l'apparition des étoiles ou le retour

de Dieppe lui permît de reprendre sa course:--l'un ou l'autre pouvant

lui servir de guide. Mais les étoiles ne se montrèrent pas et Dieppe ne

revint que le lendemain matin, au moment où le capitaine se remettait en

route, harassé par une nuit que le hurlement des loups et le grognement

des ours avaient tout autant troublée que l'inquiétude.

Grâce au chien, il retrouva aisément sa piste. Il accéléra le pas

pour arriver à la pêcherie avant le départ des Boethics; des craintes

sérieuses assiégeaient l'esprit du pauvre jeune homme. Elles ne se

réalisèrent que trop, l'établissement était libre lorsqu'il l'atteignit.

Guillaume Dubreuil fut, un instant, saisi de stupeur: seul, ou plutôt

entouré d'ennemis, sur une terre inconnue, froide, d'une fertilité

médiocre, et sans autres ressources pour se protéger, pour le nourrir,

qu'un arc, quelques flèches et une hache de pierre!

Mais le capitaine avait la trempe de l'acier: son esprit était souple

comme un ressort. Il rebondit bien vite, et Dubreuil examina sa position

avec son sang-froid ordinaire. D'après les informations qu'il avait

recueillies, et d'après ses calculs, l'île pouvait avoir cent cinquante

lieues de long, sur soixante-dix de large, et le lac de l'Indien-Rouge

était, en ligne directe, situé environ au tiers de sa longueur, ou à

une quarantaine de lieues de l'anse aux Sauvages. Le village boethic

s'élevait sur la pointe occidentale de ce lac. S'y rendre n'eût donc pas

été une entreprise bien difficile pour un homme en bateau. Mais

Dubreuil n'en avait pas. Derrière les Indiens il n'était resté aucune

embarcation. Ils avaient tout emmené. Tenter le voyage par terre,

c'était une entreprise hasardeuse. Comment traverser ces bois si

fourrés, ces marais, ces fleuves dont l'île paraissait couverte?

--Restaurons-nous d'abord, et nous réfléchirons ensuite à notre aise,

car estomac creux fait cerveau vide, se dit Dubreuil, en soufflant sur

quelques tisons, provenant des feux que les sauvages avaient allumés la

veille.

Si rien n'est propre à ragaillardir un homme abattu, affamé, comme la

flamme pétillante et aromatique du bois de pin, il est peu de mets qui

le réconfortent et le mettent mieux en belle humeur qu'une bonne oie

grasse, rôtie à la chaleur de cette flamme.

Après avoir apaisé sa faim et reposé ses membres, Dubreuil se leva. Il

avait pris la détermination de suivre à pied le bord de la mer, comme

devant lui offrir plus de ressources pour subsister.

La hauteur et l'escarpement des falaises ne tardèrent pas à modifier

son itinéraire. Il pénétra dans l'intérieur de l'île, passant tantôt à

travers des halliers épais de genévriers, tantôt des marécages ou des

prairies basses, tantôt escaladant des collines, et tantôt franchissant

des rivières à la nage. On ne rencontrait aucun serpent, aucun reptile

venimeux. La chasse pourvoyait abondamment aux besoins du jeune homme;

l'eau ne lui manquait pas. Mais des myriades de moustiques et de

maringouins lui faisaient, jour et nuit, une guerre impitoyable. Ni

la fumée de son camp, ni la graisse dont il s'oignait le corps en se

couchant, ne le mettaient à l'abri de leurs irritantes obsessions. Il

avait le visage et les mains boursouflées de pustules, qui le faisaient

cruellement souffrir.

Un soir, le hardi pionnier avait établi sa hutte sous une haute

montagne porphyritique, de laquelle descendait bruyamment un ruisseau

torrentueux. Au pied, comme une coupe d'émeraude, s'arrondissait un

petit lac, encaissé dans une pelouse du plus beau vert.

Dubreuil s'évertuait à harponner, avec une flèche, de superbes truites,

qu'on voyait frayer sur le sable, au bas de la chute. Tout à coup, ses

yeux distinguent au fond de l'eau un objet brillant. Il plonge le bras

et retire une pépite d'un jaune éclatant et de la grosseur d'une noix.

Il la frotte sur son vêtement, l'examine... c'est de l'or, de l'or

pur! Le ruisseau en charrie des quantités soit en grains, soit en

paillettes, Dubreuil est enchanté, émerveillé, ébloui. Il en ramasse, en

ramasse encore; des rêves insensés enflamment son cerveau, enfièvrent

son corps. Millionnaire! il y a de quoi perdre la tête!

Mais le voici qui rejette ces trésors et s'écrie dans un rire

ironique:--Ah! pauvre niais! De quoi te serviraient toutes ces

richesses? A te charger inutilement. Une de ces excellentes truites

ferait assurément bien mieux ton affaire!

Et tout l'or retourna sur le lit du torrent, à l'exception de quelques

parcelles, que le jeune homme garda par curiosité. Pourtant, son sommeil

fut agité, la nuit suivante. Il eut des rêves fantastiques de palais

merveilleux, de fêtes féeriques, de femmes mille fois belles et

voluptueuses. Et, le lendemain, il ne reprit pas son voyage sans

adresser un coup d'oeil de regret à cette mine précieuse.

--Puisse-je revenir ici quelque jour! pensa-t-il tout haut.

--Le blanc! le blanc! Les blancs reviendront! Je l'ai prédit: ils

reviennent! cria, en langue Scandinave, une voix derrière lui.

Guillaume avait appris cette langue au couvent des Bénédictins.

Tremblant de surprise et de joie, il leva la tête en disant:

--Un Européen! où êtes-vous?

Et la même voix répéta;

--Le blanc! le blanc! Les blancs reviendront! Je l'ai prédit: ils

reviennent!

Tournant les yeux du côté d'où partait Je son, Dubreuil aperçut alors

une espèce de singe, à longue Barbe, perché au sommet d'un arbre.

--Qui êtes-vous? demanda-t-il.

Mais, pour la troisième fois, la voix redit:

--Le blanc! le blanc! les blancs reviendront! Je l'ai prédit: ils

reviennent!

Puis, l'être bizarre qui proférait ces paroles se laissa glisser du haut

de l'arbre à terre, avec l'agilité d'un chat, jeta un regard curieux au

Français, et s'enfuit dans le bois, en recommençant son cri.

--Voilà, se dit Dubreuil, une étrange aventure et une créature plus

étrange encore. Que peut être cet individu?

--Ni un Esquimau, ni un Boethic, assurément, car les uns et les autres

n'ont point de barbe. Ils s'épilent avec des coquilles.--Un Européen?

ce n'est pas probable. Il m'a paru nu comme un ver et noir comme un

corbeau. Serait-ce une espèce d'animal que je ne connais pas? une sorte

de perroquet répétant, comme ceux d'Afrique que j'ai vus au monastère,

tout ce qu'ils ont entendu dire? Cependant Kouckedaoui ou les gens que

j'ai interrogés sur les productions de cette île m'en auraient parlé.

Voyons cet arbre; peut-être me renseignera-t-il.

Il s'approcha de l'arbre et remarqua que son tronc était percé de

plusieurs trous, par lesquels coulait, dans de petits baquets posés au

pied, une sève jaunâtre et visqueuse.

Dubreuil y trempa son doigt et le porta à ses lèvres.

--Par Notre-Dame de Bon-Secours! mais c'est du sirop de sucre! le

gaillard n'est pas dégoûté. Je conserverai bon souvenir de cet arbre,

qui ressemble, à s'y méprendre, à notre érable français.[35]

[Note 35: C'était l'\_acer saccharinum\_ de l'Amérique septentrionale. On

le trouve à Terre-Neuve, mais il y est peu abondant.]

En prononçant ces mots, il prit un des augets et en but le contenu avec

délices.

--Décidément, ce n'est pas, ce ne peut pas être un animal que celui

qui a trouve le moyen de se distiller une aussi agréable boisson,

reprit-il en faisant claquer sa langue contre son palais. Ah! il faut

que je rattrape mon homme!

Plein de cette idée, Dubreuil s'élança sur les pas du fugitif, en

animant son chien du geste et de la voix. Mais Dieppe qui, contrairement

à ses habitudes, n'avait ni grondé, ni paru surpris à la voix de

l'étranger, Dieppe ne courut pas plus vite que son maître.

--Ah! une piste, s'écria celui-ci, en tombant sur un sentier frayé, qui

débouchait près du petit lac.

Il s'y enfila, et toute la journée redoubla d'ardeur, sans toutefois

pouvoir parvenir à rejoindre l'être qu'il poursuivait.

Le lendemain, il était debout avant l'aurore et continuait sa route avec

la certitude qu'il ne tarderait pas à arriver à un lieu habité, car

la piste s'élargissait et se montrait de plus en plus battue, à mesure

qu'il avançait.

Enfin, vers midi, il découvrit un lac auquel des mamelons verdoyants

formaient une charmante ceinture, et sur le bord méridional de hautes

palissades entourant un amas considérable de cabanes.

Peu de minutes après, Guillaume Dubreuil serrait dans ses bras

Toutou-Mak, la fille de Kouckedaoui, et, pour la millième fois,

murmurait à son oreille enivrée le doux mot:

\_Nisakia-kia\_ (je t'aime).

XVIII

LE FOU

Le principal oudenanc ou village des Indiens-Rouges contenait plus

de cent maisons, chacune occupée par quinze ou vingt habitants. Ces

maisons, appelées \_mumatiks\_ par des indigènes, étaient construites

en forme de de tonnelle, avec une charpente de pieux, tapissée

intérieurement et extérieurement d'écorces de bouleau. Des trous ménagés

dans la voûte livraient passage à la fumée. Elles avaient deux portes,

une à chaque extrémité, et plusieurs fenêtres avec des carreaux de

parchemin. Devant les portes, on voyait des perches auxquelles pendaient

des chevelures sanglantes et un petit puits rond ou ovale de quatre

pieds de profondeur; doublé d'écorce, lequel servait de garde-manger.

Ce village présentait une figure circulaire, les cabanes y étaient

groupées en ordre, et séparées par des intervalles de huit à dix pas. Au

centre se déployait une vaste place, bordée d'habitations plus grandes

que leurs autres. C'étaient les demeures des chefs. Un pin, de haute

taille, s'élevait vers le milieu de la place. On en avait élagué les

branches, à huit ou neuf pouces du tronc, pour y pouvoir monter plus

rapidement, et on l'employait comme tour d'observation.

Un corridor longitudinal, partagé lui-même par des cloisons en peaux

ou en treillis d'osier, divisait chaque loge. Entre ces cloisons,

semblables à des cellules ou plutôt des stalles pour les chevaux,

vivaient les diverses familles. Quelques bancs couverts de pelleteries,

des vases de bois, de terre et de pierre, des filets d'écorce, des arcs,

des flèches, des javelots, des massues, des haches et des ciseaux de

marbre et de silex, des couteaux, des aiguilles en ivoire de walrus,

composaient presque tout le mobilier. Cependant, on remarquait ça et là,

chez les plus riches, des instruments et ornements de fer et de cuivre

qui annonçaient une provenance européenne.

Une palissade enfermait complètement l'oudenanc, sauf du côté de

l'orient, où, dans l'enceinte revenant de quelques pas sur elle-même, on

avait pratiqué une double porte dans l'espace embrassé par le retour.

De plus, la porte externe était protégée par une sorte de corps-de-garde

percé de meurtrières.

La fortification consistait en gros pieux, de cinq à six pieds en

terre, de vingt en dehors[36], aiguisés en fer de lance, par le haut,

et appuyés en dedans par une banquette, que soutenaient à l'intérieur

d'autres piquets. Au-dessus de la banquette régnait un chemin de ronde,

du sommet duquel les assiégés pouvaient lancer sur leurs ennemis des

flèches, des pierres, des tisons enflammés, de l'huile bouillante.

[Note 36: Voir les voyages de Cartier, Lescarbot, Champlain, Sagard,

Charlevoix, Dupratz, etc.]

Cette fortification était flanquée encore de demi-tours, à trente pas de

distance l'une de l'autre, afin d'empêcher l'escalade. Par surcroît de

précaution, tous les arbres avaient été coupés aux environs, dans un

rayon de quarante à cinquante toises.

Le village était bâti sur un promontoire, qui s'avançait dans le lac, et

un fossé, dominé par un bastion en argile et en bois, défendait le point

où ce promontoire, était accessible par la terre ferme. Les remparts

avaient vraiment été construits avec une certaine habileté. Imprenables

pour des gens peu disciplinés et mal armés, ils eussent pu soutenir

l'assaut d'un corps d'armée régulière.

Une flotte innombrable de canots à voile et à rame se balançaient dans

la rade, au-dessous du cap.

Tel fut le curieux spectacle qui frappa les yeux de Dubreuil à son

arrivée au village du lac des Indiens-Rouges. Mais plus tard seulement

il en examina, il en admira les détails. Alors, il était bien trop

préoccupé, bien trop pressé!

Son entrée dans l'oudenanc n'eût pas été facile, si, attirée par le

tumulte que souleva l'apparition de l'homme blanc, Toutou-Mak n'eût volé

à sa rencontre. Elle l'arracha aux importunités des Indiens-Rouges et

l'entraîna dans la cabane de son père, où elle vivait maintenant avec

Shanandithit, sa mère, et Triuniak, son père adoptif, débarqués depuis

deux jours seulement.

Après d'ineffables et trop rapides instants consacrés au bonheur de

se revoir, de ces instants où les yeux, les menues syllabes ont une si

émouvante éloquence, où cent questions commencées sont interrompues par

cent autres, où l'abondance du coeur porte, coupe, arrête et précipite

la parole sur les lèvres, Dubreuil, assis bien près de Toutou-Mak, ses

mains caressant la main frémissante de la jeune Indienne, lui demanda:

--Dis-moi, amie, par quelle bonne fortune tu es revenue ici?

Sa voix tremblait, car il craignait que son amante n'eût été victime de

la brutalité de Kougib.

--Tu te souviens, répondit-elle, sans hésiter, que vous partîtes pour la

chasse avec Triuniak?

--Oh! oui. Je n'aurais jamais dû te quitter. Un pressentiment me le

commandait. Maudit soit ce jour!

--Peu après, reprit Toutou-Mak, un soir que je revenais de chercher

des racines de tugloronets dans le bois, Kougib se jeta sur moi et

m'enveloppa la tête dans une peau de renne, pour étouffer mes cris.

--Le scélérat!...

--Puis, continua-t-elle, il me chargea sur ses épaules et m'emporta vers

la côte.

--Je m'en doutais, murmura Dubreuil, en se serrant contre elle.

--Là, il me déposa sur la glace, m'enleva le bâillon qui me suffoquait,

et me menaça de mort si je bougeais.

»--Que veux-tu, qu'attends-tu de moi? lui dis-je.

»--Je veux faire de toi ma femme! répondit-il.

»--Jamais! non, jamais je ne serai ta femme!

»--Tu la seras, et nous irons vivre chez les Uski de l'Est.

--Oh! non, tu ne pouvais être la femme d'un pareil monstre! s'écria

Dubreuil, enlaçant la jeune femme dans ses bras et la baisant

passionnément.

--Tout en causant, continua-t-elle, il préparait un konè pour partir. Je

ne pouvais fuir, car il m'avait attaché les pieds. Mais je songeais à

me délivrer de ce lâche ravisseur. Il me plaça dans l'embarcation et

se baissa pour prendre sa pagaie. Il me tournait le dos. Je profitai du

moment et le poussai si rudement qu'il tomba à la mer. Ramassant alors

la pagaie, je nageai de toutes mes forces, sans savoir où j'allais.

--Pauvre aimée! fit Dubreuil.

--Kougib, pendant ce temps, remontait dans un autre canot et me

poursuivait... Ce qu'il devint, je ne l'appris qu'hier, par Triuniak.

--Il a expié ses crimes! mais toi! toit!...

--Moi, je le perdis bientôt de vue...

--Heureusement!...

--J'avais mon couteau, je tranchai mes liens et essayai de gagner

une baie, pour retourner au village. Mais le reflux m'entraîna. Le

lendemain, j'errai au milieu des glaces...

--Et la faim...

--Oh! interrompit-elle, j'avais des provisions en quantité. Kougib avait

tout disposé pour un long voyage.

--C'était un homme de précaution, dit le capitaine avec un sourire.

--Le froid seul, ajouta Toutou-Mak, me faisait cruellement souffrir.

Cependant, je pêchai des bois flottés et fis du feu sur des glaçons.

--Quelle terrible position!

--Souvent je songe à toi, Innuit-Ili...

--Ah! nos pensées ont dû se croiser plus d'une fois! Mais enfin,

comment, amie, es-tu sortie de cette affreuse situation!

J'essayais toujours de revenir au rivage du Succanunga, et toujours

je m'éloignais, car le vent me chassait vers l'est. Fatiguée de voguer

ainsi au hasard, je me construisis une loge sur une île de glace à

laquelle j'amarrai solidement mon koné. Comme j'avais suffisamment de

vivres, j'étais décidée à attendre...

--C'eût été attendre la mort.

--Peut-être!

--Ne me dis pas cela, Toutou-Mak! ne me le dis pas! tu me navres!

Mais une nuit éclata une violente tempête. Le glaçon où je campais fut

réduit en morceaux, j'eus à peine le temps de m'élancer dans mon koné...

--Que d'infortunes, ô pauvre Toutou-Mak!

--Non, Innuit-Ili, ce fut un bonheur, un bien grand, puisque, sans cette

tempête, je ne t'aurais jamais revu, doux aimé de mon coeur.

Dubreuil la couvrit de caresses.

--Ainsi qu'une plume, le vent faisait voltiger mon esquif à la cime des

flots, poursuivit la jeune Boethique. Pendant trois jours et trois

nuits je fus le jouet des éléments. Il ne me restait plus aucun espoir

d'échapper à l'abîme, quand l'ouragan me jeta évanouie sur cette île.

Les habitants s'emparèrent de moi, et je repris mes sens entre les bras

d'un chef... de mon malheureux père...

En prononçant ces paroles, Toutou-Mak éclata en sanglots.

--Kouckedaoui était un vaillant guerrier, dit alors Triuniak qui

assistait à l'entretien.

Shanandithit se mit à pousser des hurlements dans un coin de la hutte.

Lorsque cette explosion de douleur se fut calmée, Dubreuil dit doucement

à Toutou-Mak:

--Et Kouckedaoui te reconnut, m'a-t-il appris, à ce poisson gravé sur

ton bras.

--Oui, le baccaléos [37] est le signe et le novake[38] de notre tribu,

répondit-elle, en lui montrant une plaque d'écorce rendue au fond de la

cabane et sur laquelle on voyait, peints en couleur, «quatre poissons de

sable, cantonnés et regardant les quatre angles de l'aire, au monceau de

gravier en coeur.[39]»

[Note 37: Baccaléos, terme boethic signifiant morue. De ce mot on a

fait \_cabelliau\_, puis \_cabillaud\_, qui veut dire, on le sait, morue

fraîche.]

[Note 38: Quoique impropre, le mot blason est le seul qui puisse en

français, rendra l'idée impliquée par ça terme indien.]

[Note 39: Ces armes ressemblaient à celles des Outaouais. Seulement,

chez ces derniers, les quatre poissons étaient remplacés par quatre

élans.--\_Mémoires de l'Amérique septentrionale\_, par le baron de

LAHONTAN.]

--Mais, ajouta-t-elle, mon père me reconnut surtout à une marque

particulière qu'il m'avait faite sur l'épaule.

Après ces explications, entremêlées de soupirs et des plus tendres

baisers, vinrent celles de Triuniak.

Il raconta que le bouhinne avait profité de l'absence de Dubreuil pour

indisposer l'esprit du jeune chef contre lui et hâter le départ des

Boethics. Triuniak voulut s'y opposer, mais on menaça de le tuer, et on

l'entraîna malgré lui, après l'avoir attaché dans un canot. Il ne devait

même la vie qu'à l'intercession de Shanandithit, qui avait déclaré

l'adopter, comme il avait adopté sa fille Toutou-Mak, et le choisir pour

mari.

--Et, dit-il, en terminant, Triuniak sera fier d'épouser Shanandithit

à l'expiration de son deuil, dans un an. Toi aussi, mon fils, à cette

époque, tu célébreras ton mariage avec la fille de Kouckedaoui.

La jeune indienne rougit et baissa les yeux. Mais le bouillant Dubreuil

s'écria:

--Quoi! pas avant un an?

--Non, mon fils, répondit Shanandithit; moi et Toutou-Mak nous ne

pourrons prendre un mari avant deux saisons révolues. Pendant ce temps,

tu apprendras la langue des Boethics, et je te ferai élever au rang

qu'occupait Kouckedaoui.

--Au moins, ma mère me permettra-t-elle de voir Toutou-Mak chaque jour?

insista Guillaume en couvrant du regard son amante.

--Mais ne veux-tu pas demeurer avec nous? répondit Shanandithit, étonnée

de cette question.

Et comme Dubreuil paraissait plus surpris encore de la réponse

Toutou-Mak l'informa que, différemment des coutumes des Esquimaux, chez

les Boethics les jeunes filles pouvaient vivre sous le même toit que

leurs fiancés, et les veuves visiter ou recevoir qui elles voulaient,

même pendant leur deuil.

Pour dure que fût l'attente, elle avait donc ses douceurs. Dubreuil s'y

résigna; et s'installa dans une des cellules de la loge de Kouckedaoui.

Son costume esquimau fut changé contre un élégant vêtement, composé

d'une tunique, de mitasses et mocassins en peau de caribou, brodés avec

art par l'habile Toutou-Mak. Notre ami avait, en vérité, fort bonne mine

dans cet habillement, que les Indiens Rouges portent d'ordinaire en été,

hormis dans leurs expéditions de guerre, où ils vont nus et peinturés de

la tête aux pieds.

Pour faire du capitaine français un chef boethic complet, il ne lui

manquait que de relever ses cheveux en torsade sur l'occiput et de les

orner de plumes d'aigle,[40] car Toutou-Mak avait obtenu qu'il coupât sa

longue barbe. Mais il refusa avec opiniâtreté, et au grand désespoir de

Shanandithit, de rehausser ses charmes et sa valeur personnels par cette

insigne distinction.

[Note 40: «... On voit des hommes de belle taille et grandeur, mais

indomptés et sauvages. Ils portent les cheveux attachés au sommet de

la tête et étreints comme une poignée de foin, y mettant au travers

un petit bois ou autre chose, au lieu de clous, et y liant ensemble

quelques plumes d'oiseaux,»--\_Premier voyage de\_ JACQUES CARTIER.]

Sa charmante institutrice lui eut promptement enseigné la langue du

pays. En retour, Dubreuil lui apprit le français et l'instruisit dans

les principes du christianisme. L'indienne était intelligente, elle

aimait. C'est dire que ses progrès furent aussi rapides que ceux de son

élève et maître.

Adroit à tous les exercices, doué d'une force musculaire peu commune,

Dubreuil se conquit l'admiration des Boethics, comme il s'était gagné

celle des Groënlandais. Il n'avait qu'un ennemi, le bouhinne; mais

celui-ci n'avait qu'une influence médiocre. Il craignait trop l'homme

blanc pour lui nuire ouvertement. Les sorciers boethics étaient loin,

d'ailleurs, d'exercer la puissance souveraine des angekkut esquimaux. A

Baccaléos, les croyances religieuses flottaient dans le vague. Elles

se bornaient à la reconnaissance de quatre ou cinq divinités:

\_Matchi-Manitou\_, le Grand-Esprit, \_Tchougis\_, le Diable, \_Ouaïche\_,

dieu des songes, \_Agreskoui\_, déesse de la guerre. Les insulaires

tiraient leur origine de Matchi-Manitou, qui les avait créés en plantant

des flèches dans le sol. Leurs morts ressuscitaient sur un territoire

éloigné, où ils ne cessaient de banqueter, en joyeuse compagnie,

que pour se livrer aux plaisirs de la pêche et de la chasse; aussi

ensevelissaient-ils des armes et des instruments usuels avec les

défunts.

Dans leur cimetière, éloigné d'un mille du village et ombragé par de

beaux platanes, Dubreuil remarqua plusieurs sortes de sépulture. Les

unes étaient en terre, et, pour tombe, on voyait une image de bois

grossièrement sculptée, qui représentait, tant bien que mal, le décédé;

d'autres étaient établies sur des claies, portées par quatre pieux, et

le corps enveloppé dans une couverture d'écorce, les plus nombreuses

avaient lieu sous un amas de cailloux; mais celles des chefs se

faisaient dans une loge de bois, de dix pieds de long sur neuf de

large et cinq de hauteur au milieu. L'intérieur de ces huttes était

parfaitement à l'abri des intempéries, et le cadavre reposait dans

un cercueil rempli de gomme de pin (\_pinus balsamifer\_), où il se

conservait ainsi durant de longues années. Des canots en miniature,

des poupées,[41] flèches, carquois, harpons, lances, etc., avaient été

déposés sur eux dans chaque tombeau, avec une foule d'ustensiles et

d'ornements d'espèces diverses.

[Note 41: Sur les tombes des enfants.]

Placé sur une éminence, le cimetière commandait la vue du lac, dont les

rives capricieuses festonnées de vignes sauvages, de groseillers, de

framboisiers et de fraisiers, et les eaux bleues, mouchetées par des

myriades de cormorans, canards, macreuses, judelles, guillemots et

autres oiseaux aquatiques, offraient une fort agréable perspective.

La campagne environnante produisait en abondance des huiles farineuses

dont les Boethics faisaient du pain. Ils cultivaient le maïs, qu'il

mangeaient rôti avec de la graisse d'ours, ou broyé entre deux pierres,

l'une concave, et l'autre convexe, semblables aux moulins arabes ou

à ceux des anciens Romains. Le lac leur fournissait des poissons

délicieux, surtout une sorte d'anguille, qu'ils prenaient avec le

\_nihog\_, perche fendue à un bout et qui renferme un dard. En frappant

l'anguille, les deux branches de cette perche s'ouvrent, le dard

jaillit, perce le poisson, les branches se referment et l'empêchent de

s'échapper.

Mais le saumon et la morue pêchés sur les côtes de leur île étaient,

avec le caribou ou l'orignal, les principales sources de l'alimentation

des Boethics pendant la bonne saison. L'hiver, ils se nourrissaient de

phoques et de morses qu'ils harponnaient soit le long du rivage où ces

amphibies s'ébattaient au soleil, soit à travers des trous pratiqués

dans la glace, lorsqu'ils venaient allonger leurs museaux dans ces trous

pour respirer.

Absorbé par sa passion pour Toutou-Mak, Guillaume Dubreuil ne voyait pas

fuir le temps. Les leçons qu'il donnait à l'Indienne la lui rendaient

plus chère même que celles qu'il en recevait. Nous nous attachons

souvent mieux à ceux que nous favorisons qu'à ceux qui nous favorisent.

Le capitaine aimait la jeune femme comme on aime son oeuvre, un produit

auquel on donne tous ses soins, tous les développements de son génie

artistique. Mais sa tendresse se montrait chaste, réservée, scrupuleuse.

Elle ressemblait à celle de la mère pour l'enfant.

Se sentait-il trop ému, troublé par le brûlant contact de cette ardente

et naïve créature, Dubreuil s'éloignait, et, lorsqu'il eût pu la

posséder, il reculait l'instant de son bonheur, comme ces gourmands qui

flairent un fruit parfumé avant d'y porter leurs lèvres, ou plutôt comme

ces avares qui s'enivrent, en contemplant leurs trésors, des plaisirs

qu'ils se pourraient procurer.

Peut-être, la voulait-il garder pure dans l'espoir qu'un jour, le ciel

exauçant ses voeux secrets, il la ramènerait dans sa patrie, ou un

ministre de Jésus-Christ bénirait leur union. Car il songeait toujours

à sa France adorée! Il se disait que si un navire européen abordait à

la côte, comme cela était arrivé déjà, au rapport des Indiens, il

déterminerait bien Toutou-Mak, à l'y suivre et à l'accompagner par-delà

les mers!

Guillaume désirait vivement aussi retrouver le singulier personnage

qu'il avait entrevu près du petit lac. Mais dès qu'il eu avait parlé, on

lui avait répondu avec terreur:--C'est le fou! nul ne sait où il habite.

Les Boethics redoutaient cet être bizarre, comme le plus terribles des

fléaux. Toutou-Mak elle-même avait supplié Dubreuil de ne pas en ouvrir

la bouche. Et il en était plus contrarié que surpris, car il avait

antérieurement observé que les gens frappés de démence inspiraient aux

Uskimé un effroi superstitieux.[42]

[Note 42: Comme, du reste, encore aujourd'hui à bon nombre d'habitants

de nos campagnes européennes.]

L'été et l'hiver s'écoulèrent avec une grande rapidité.

Dès que le printemps eut fondu les neiges, dissous les glaces, que

l'herbe fut revenue aux champs, les boutons aux arbres, les Boethics

décidèrent de faire une grande chasse, pour célébrer dignement le

double mariage de la veuve et de la fille de Kouckedaoui avec les deux

étrangers.

Après un jeûne qui dura deux jours, Ouaïche ayant déclare aux

Indiens-Rouges qu'ils trouveraient le gibier sur leur territoire

oriental, ils traversèrent le lac et se rendirent à la tête de la

rivière Machigonis,[43] par laquelle il se décharge dans la mer. Femmes,

enfants, chiens, ils avaient emmené avec eux une troupe considérable.

Là commençait une double rangée de clôtures, de dix pieds de haut, en

branches de sapin, dont l'incroyable étendue était bien propre à

exciter la surprise, car elles n'avaient pas moins de quinze lieues de

longueur[44].

[Note 43: La rivière des Exploits.]

[Note 44: De pareilles clôtures existaient encore en 1821, quoique,

décimés par la petite-vérole et chassés par les Européens, les Boethics

eussent disparu depuis plusieurs années. M. Cormak les vit lorsqu'il fit

son expédition dans l'intérieur de l'île de Terre-Neuve. Elles avaient

encore trente mille anglais d'un côté du lacet dix de l'autre. En 1852,

j'en ai moi-même aperçu les débris.]

Elles formaient deux lignes se développant en un angle tronqué, dont le

sommet, au nord-ouest, pouvaient avoir deux cents pas de large, et la

base plusieurs milles.

Ce sommet s'appuyait sur le lac, et l'une des lignes courait le long

du fleuve; celle-ci était, de distance en distance, percée par des

ouvertures; mais l'autre était pleine d'un bout à l'autre.

Ces barrières avaient été construites par les Boethics, pour faciliter

la chasse. A l'affût dans leurs canots, les uns au sommet de l'angle,

les autres aux ouvertures sur la rivière, ils attendaient et tuaient à

coups de flèche ou de lance les animaux que leur rabattaient, à grands

cris, les femmes, les enfants et les chiens, partis en avant et revenant

vers le lac en poussant le gibier entre les barrières.

La quantité détruite de cette manière est souvent fabuleuse.

Aussitôt arrivés, les Boethics se mirent en chasse. Dubreuil fut dépêché

à l'extrémité inférieure de la clôture.

Il était à son poste depuis quelques jours, se félicitant de ses

succès, car il avait porté bas une douzaine d'orignaux pour sa part,

et attendant avec impatience le moment de retourner près de Toutou-Mak,

lorsque retentit près de lui un cri qui avait fréquemment résonné dans

ses rêves, agité ses pensées:

--Le blanc! le blanc! les blancs reviendront. Je l'ai prédit, ils

reviennent.

Le capitaine se retourna.

C'est le sauvage qu'il a aperçu l'année précédente près du lac aurifère,

et qui détale à toutes jambes.

Dubreuil se met à la poursuite. Cette fois, il l'atteindra, il en fait

le serment.

Le soleil était à peine au tiers de sa course. Dubreuil marcha toute la

journée sans pouvoir rejoindre son homme. Sur le soir, il campa au bord

du fleuve, déterminé à recommencer le lendemain, car il n'avait pas

cessé de suivre la piste de l'inconnu. Mais le lendemain, il s'aperçut

que les traces disparaissaient dans un amas de pierres et de roches, au

bord de l'eau. Le Machigonis était fort large à cet endroit, et la marée

y montait à plus de dix pieds de haut.

Tandis que le capitaine faisait activement ses recherches avec toute la

subtilité d'un Indien, le flot se retira et il découvrit de nombreuses

substructions d'habitations, assez semblables, par leurs dispositions,

aux maisons de l'Europe septentrionale[45].

[Note 45: Des ruines semblables ont encore été dernièrement retrouvées

à Terre-Neuve, près de la baie de la Conception, ainsi que d'antiennes

monnaies d'or.--Voyez la \_British North America\_, par MARTIN.]

Cette découverte l'intéressait d'autant plus qu'il se souvenait avoir

lu que, vers le XIe siècle, les Norwégiens avaient jeté, par le 49° de

latitude, une colonie sur une île qu'ils avaient nommée Winland[46], à

cause des vignes qu'elle produisait. Depuis quelques temps, Dubreuil

se doutait que Baccaléos était cette île. Une inscription gravée sur la

face d'un rocher vint tout à coup corroborer ses présomptions.

[Note 46: Terre de la vigne. La découverte et la colonisation de

Terre-Neuve furent faites, suivant toutes probabilités, en 1001, par

un Islandais, Herjolf, aussitôt suivi de Leif, fils d'Eric-le-Rouge, ou

Rauda, lequel avait déjà reconnu les côtes du Groënland, avec Gunbiorn,

en 983.

Non-seulement l'Islande et le littoral de Groënland possédaient de

puissantes colonies européennes bien avant la découverte de Christophe

Colomb, mais il est probable que les Zeni (qui habitèrent la Friesland,

cette île populeuse aux cent villes, engloutie maintenant au fond

de l'Atlantique sans qu'il en reste plus qu'un vague souvenir, et

l'Estotitland, autre île disparue, inconnue, où cependant le roi avait

un interprète qui parlait latin) visitèrent une partie de la côte

américaine vers le milieu du XIVe siècle, tandis que les hardis

navigateurs Scandinaves l'exploraient dans la IXe.

Du reste, on a trouvé aux États-Unis de nombreux monuments attestant

une civilisation ancienne et fort avancée. Rien d'étonnant que nos

missionnaires aient remarqué au XVIe siècle des croix dans l'Acadie

et la Gaspésie. Elles ont pu y être plantées par les Esquimaux du

Groënland, dont beaucoup étaient convertis au christianisme dès l'an

1000, mais qui finirent par massacrer leurs prédicateurs et par

retomber dans l'idolâtrie. Du reste, on a même trouvé dans une cave, à

Fayetteville, sur l'Elk, une monnaie romaine qui a dû être frappée vers

l'année 150 de l'ère chrétienne.

Elle porte d'un côté:

Antonius Aug. Pius P. P. III. Cos.

Et de l'autre:

Aurelius Cæsar Aug. P. III. Cos.

On peut consulter à ce sujet ma \_Notice sur Sagard et son oeuvre\_.

--Librairie Tross. Paris, 1866.]

Elle portait cette, inscription latine:

HIC STETIT ERICUS

NORWEGIANORUM PONTIFEX

M.CXXI

Dubreuil en était là de ses observations, quand une flamme brilla à la

cime d'un cap au-dessus de sa tête, et, à la pointe du rocher, il vit

apparaître le sauvage qui gambadait, dansait, se démenait et paraissait

en proie à une exaltation extraordinaire.

--Ils sont revenus, criait-il en langue danoise, ils sont revenus

les hommes blancs. Ma prédiction s'est accomplie. Et moi, le dernier

descendant d'Erick Rauda, moi à qui il était donné de conserver intact

et vierge de toute souillure le sang des blancs sur ce rivage, je

vais monter au séjour de mes aïeux. La mission du petit neveu du

grand navigateur est remplie. C'est ici qu'ont débarqué les premiers

Norwégiens; c'est ici qu'ils auraient dû se tenir. S'ils n'avaient

flétri leur race en s'alliant, en se mêlant, en se fondant avec les

sauvages habitants du Winland, ils vivraient heureux et prospères dans

de fertiles contrées. Mais ils se sont bestialement jetés sur les femmes

rouge? comme des cerfs échauffés; et ils ont perdu leur esprit, ils ont

perdu leur coeur, ils ont perdu leur couleur. Seule, la famille d'Erick

s'est préservée de la contagion. Elle a fidèlement demeuré sur ce roc,

sans se corrompre, sans se gâter. Elle attendait le retour des blancs,

et les blancs reviennent; ils sont revenus, les hommes blancs! Gloire à

eux! ils détruiront les hommes rouges et leurs métis!

La prédiction du dernier fils d'Erick Rauda s'accomplira!

En prononçant ces mots avec une frénésie indescriptible, l'insensé se

précipita dans le fleuve, où il disparut à jamais.

Guillaume Dubreuil s'était hâté de grimper sur le promontoire, pensant

surprendre son homme: mais en arrivant, il ne trouva plus que les

décombres fumants d'une cabane.

XIX

BRISTOL

Un des faits qui m'ont le plus frappé en mes voyages, c'est

l'éloignement des peuples, appelés primitifs, pour la ligne anguleuse

dans le groupement de leurs habitations, et même dans la construction

de ces habitations elles-mêmes. La figure circulaire, par contre, est

adoptée presque en tous lieux. Celtes, Gaulois, Romains ou Normands,

nos ancêtres procédèrent de même. A l'origine, leurs huttes et leurs

bourgades furent généralement rondes, ou ovales, carrées très-rarement.

Consultez les anciennes cartes, les vieux plans, et cette répugnance

pour la ligne droite, en si haute faveur chez nos architectes modernes,

vous sautera aux yeux. J'ai là, devant moi, entre autres, une vue de

Bristol, ou Brightstowe[47], dessinée en 1574; eh bien! on peut compter

les développements successifs de cette ville, comme on peut compter

l'âge d'un arbre par ses cercles concentriques. A cette époque, elle

avait déjà quatre enceintes, les deux premières d'une rotondité presque

parfaite, chacune des deux autres s'écartant de plus en plus de la

courbure sphérique. Le rempart détruit, soit par les guerres, soit par

l'afflux de la population, avait comblé le fossé, sur lequel s'était

établi un boulevard, puis une rue, et la circonvallation avait été

reportée au-delà. Sans doute la cité fit maintes fois encore éclater son

corset de pierres avant de s'éparpiller sur le vaste promontoire où elle

s'élevait, entre l'Avon et la Frome, avant de déborder son berceau, se

jeter sur les collines avoisinantes, et devenir cette ville informe de

«briques, de fumée et de boue,» dont parle un voyageur moderne.

[Note 47: Brightstowe (terme saxon qui veut dire \_lieu considérable\_).

\_Vulgo: quondam Venta florentissimum Angliæ emporium.\_--G. Bruin,

Bruxelles, 1574.--Les Saxons l'avaient appelée \_Caer Oder naut Badon\_,

ou \_ville d'Oder dans la vallée de Badon\_.]

A la fin du XVe siècle, ses cent quatre-vingt mille âmes actuelles se

réduisaient à douze ou quinze; alors elle ne possédait ni sa Bourse, ni

ses puissantes banques, ni ses luxueuses villas, ni des rues brillamment

éclairées par des torrents de gaz, ni quais et bassins merveilleux; mais

alors, cependant l'antique cité jouissait d'une célébrité beaucoup

plus grande qu'aujourd'hui. Elle était «la plus renommée et marchande

d'Angleterre, excepté Londres,» disait un contemporain. Les bords de

l'Avon, «si fertiles de diamants que d'iceux l'on pouvait charger une

navire[48].»

[Note 48: Je n'ai pas besoin de dire que ces diamants étaient faux,

comme eaux qu'on trouve près d'Alençon. Aux XVe et XVIe siècles le

commerce en tirait toutefois un grand profit. «A un mille au-dessous

de la rive orientale de l'Aron est bordée d'un rocher élevé, nommé

Saint-Vincent, sur lequel il se trouve quantité de pierres carrées et

à six angles, que l'on prend pour des diamants, parce qu'elles en ont

véritablement toutes les apparences, hormis qu'elles n'en ont pas

la dureté.»--\_Les Délices de la Grande-Bretagne\_, etc., par James

DEEVERELL.]

Les cures miraculeuses opérées par saint Vincent, dont la demeure se

voyait encore «entaillée au bas bord, du côté dextre du rivaige,» au

pied même des excellentes sources thermales de Clifton[49], et surtout

sa marine, qui déjà sillonnait toutes les mers connues et inconnues, lui

avaient conquis cette enviable réputation.

[Note 49: En grande réputation pour la goutte et les affection»

vésicales.]

A présent, elle se compose de deux villes,--Bristol proprement dit, et

Clifton: également jadis. Mais elles sont toutes deux sur la rive

droite du fleuve, tandis que les deux autres étaient, celle-ci,--la

plus importante, le noyau, sur la rive droite, au nord; celle-là,--le

produit, la fille,--sur la rive gauche, au sud. Un pont pliant sous le

poids des bâtiments dont il est chargé, les mettait en communication. La

seconde ville, ou faubourg du Temple, comme on la voudra désigner, était

fortifiée par une muraille crénelée,--percée de deux portes et flanquée

de tours, tantôt rondes, tantôt quadrangulaires,--qui, s'appuyant sur le

fleuve, formait avec lui un arc dont il aurait été la corde violemment

tendue. L'ensemble ressemblait assez exactement à un ciboire: Bristol

figurant le calice en boule, son pont la tige, et le faubourg le pied.

Une grande voie traversait en droite ligne toute la cité, depuis le

sommet jusqu'à la base, en passant par le pont. Mais dans son parcours

elle prenait différents noms: Broad Street, High Street et Saint-Thomas

Street. Dans le quartier nord, cette voie était coupée à angles droits

par une rue nommée Wine Street (la rue au Vin), qui conduisait à l'est

à un château très-fort, bâti en 1110 par Robert, comte de Glocester, et

dont nous aurons bientôt occasion de parler. A l'ouest, elle aboutissait

à une muraille élevée pour la protection de la pointe du promontoire, et

entre laquelle et le confluent des deux fleuves s'étendait un marécage.

On pense bien que Bristol avait, à cette époque une physionomie toute

féodale. Si de puissants remparts, des tours formidables en défendaient

l'approche extérieure, des monastères entourés de murs épais, des

habitations munies de créneaux et mâchicoulis, des quartiers tout

entiers renfermés dans leurs propres fortifications, des chaînes tendues

en travers des rues aussitôt le couvre-feu sonné, des hommes d'armes

faisant bruyamment résonner les dalles sous leurs éperons, tout à

l'intérieur parlait de ces temps désastreux où régnait despotiquement la

loi brutale du plus fort, du plus féroce, et que, par une aberration qui

serait inqualifiable si elle n'était un calcul de la politique, on

s'est plus à nous peindre sous les couleurs les plus poétiques, les plus

délicates! Ah! qu'elle avait été effroyable, qu'elle était hideuse

au peuple anglais cette poésie qui, pour s'inspirer, pour écrire ses

chants, s'était plongée et avait trempé sa plume dans les flots de sang

des guerres de la Rose-Blanche et de la Rose-Rouge!

Aussi comme il bénissait cet hypocrite fieffé, cet insatiable de

richesse, Henri VII, qui venait d'y mettre fin![50] La paix on la

saluait de toutes parts avec une indicible allégresse. Les fautes,

les vices du roi, on les oubliait, on ne les voulait pas voir. Chacun

s'estimait bien trop heureux d'une trêve qui lui permettait de respirer

enfin, de vaquer un peu plus tranquillement à ses occupations.

[Note 50: Voir l'\_Histoire d'Henri VII\_, par F. BACON.]

Une des villes les plus cruellement éprouvées par la guerre civile.

Bristol, réparait ses édifice religieux, ses monastères tant de fois

pillés, tant de fois ravagés. Les magnifiques basiliques relevaient

fièrement leurs clochers aigus comme des flèches, leurs pyramides, leurs

campanilles si sveltes, leurs superbes tours de granit! On n'y comptait

pas moins de vingt temples, non compris les couvents.--C'était, pour

n'en citer que quelques-uns, et en leur conservant le nom que leur a

imposé la Réforme: d'abord, sur la place Centrale, à l'intersection des

quatre rues principales, marquée par une belle croix gothique, l'église

de Tous-les-Saints, reconstruite en 1466, fameuse pour ses splendides

autels; celle du Christ, fondée en 1003; Saint-Asphius et Saint-Ewens,

aux quatre angles de cette place; Saint-Léonard et Saint-Warbugh,

dans Wine-Street; Saint-Laurent et Saint-Jean, près de la porte

septentrionale; Saint-Etienne, sur le bord de la Frome, ancienne

propriété des abbés de Glastonbury, une des plus admirables créations du

gothique fleuri; en franchissant le pont, les églises des Grands et des

Petits-Augustins, dont la première est devenue, depuis la

Réformation, cathédrale de Bristol; puis en rentrant dans la ville,

Sainte-Marie-du-Port, élevée par le comte de Glocester en 1170; la

vieille chapelle normande de Saint-Pierre, qui remonte à la conquête; au

pied du château, Saint-Philippe, de la même époque que la précédente, et

dans laquelle on voit le buste de Robert, fils aîné de Guillaume, à qui

son frère Henri Ier fit perdre la vue par l'application d'un fer rouge

sur les yeux; Saint-Nicholas, vis-à-vis du pont jeté sur l'Avon, érigée,

en 1030, avec un clocher de cent cinquante pieds de haut, comme celui

de Saint-Jean, en face, s'élançant d'une voûte sous laquelle passait la

route; au-delà du pont, la somptueuse église consacrée à saint Thomas,

surpassée seulement, dit la chronique, par celle «dédiée à Nostre-Dame,

laquelle ilz appellêt RADCEL [51]: située au rivaige de la rivière, pas

loing des murailles, de belle architecture, avecq une tour de marbre

de merveilleuse haulteur, par dedans à tous cotez vaulsée de pierrées

taillées artificiellement et bigarrées. Ayant plus haulte une aultre

vaulsure de bois couverte de plomb, entre lesquelles y a aultant de

place qu'ung hôme s'y poeult tenir droict.»

[Note 51: Pour \_Redcliff\_, rocher rouge.]

Mais, nonobstant leurs beautés respectives, aucun de ces monuments

n'égalait en magnificence et en faste celui du Temple, ou église de la

Sainte-Croix, «laquelle les bourgeois croyêt estre édifiée sur laine. Et

combien qu'il semble estre mal croiable et absurde qu'ung fondament de

telle grandeur se polrait tenir sur telle matière molle: toutesfois,

il semble n'estre aucunement vraysemblable. La tour est fort haulte

et belle, de la façon en grosseur et haulteur de celle de l'église de

Saint-Martin-le-Mineur en Couloigne.» Cette tour tremblait tellement dès

le XVIe siècle, qu'on cessa d'y sonner les cloches. Il paraît néanmoins

qu'au XVIIIe elle n'inspirait plus les mêmes craintes, car un voyageur

écrit: «Le clocher branle lorsqu'on sonne la cloche, et il s'y fait une

fente de la largeur de trois doigts, depuis le haut jusqu'au bas, par

laquelle il est comme séparé du reste de l'édifice, et cela s'ouvre et

se ferme à mesure que l'on sonne.» Cette tour existe encore, et on la

juge solide, malgré son aspect menaçant, car, élevée sur un marais, elle

s'est enfoncée d'un côté et dévie de son sommet de prés de quatre pieds

de la perpendiculaire.

Parmi les nombreux chefs-d'oeuvre dont le Temple était orné, on

remarquait la statue en argent de saint Sébastien. Cette précieuse

statue était un don de Jean Gabota ou Cabeta, Vénitien d'origine,

établi depuis longues années à Bristol, où il exerçait la profession

d'armateur. Il avait fait ce riche présent à l'église pour célébrer la

naissance de son second fils Sébastien Cabot. Et c'était ce fils qu'on

voyait, par une belle journée du mois de mai de l'an de grâce 1497,

pieusement agenouillé devant l'image du saint martyr.

--Bienheureux élu du Seigneur, faites, disait-il, que le roi Henry

le septième, notre bon sire, daigne ne pas nous retirer ces Lettres

Patentes qu'il nous a octroyées le 5 mars de l'année dernière, car je

vous jure que tout mon désir c'est d'aller convertir les infidèles,

païens, hérétiques et idolâtres qui habitent les bords de la mer

glaciale, ainsi que le Cathay! Faites aussi, miséricordieux patron, que

la gente sauvagesse, ramenée par notre nef, écoute enfin, d'un oreille

complaisante, ma requête amoureuse: je la ferai, ô doux dépositaire de

mes voeux, baptiser et placer sous votre, toute-puissante invocation!

De plus, vous baillerai, le jour de mes noces, une belle couronne de

diamants, et une nappe brodée en point d'Angleterre pour votre autel;

item, brûlerai cent livres de bougie et dix d'encens à votre intention,

item, vous passerai au col mon grand chapelet d'émeraudes et de rubis,

item, vous apporterai soir et matin un bouquet de fleurs nouvelles;

item...

--Il est heure, mon fils, de finir vos oraisons, dit en italien,

derrière Sébastien, un vieillard qui s'était approché silencieusement.

--Je termine, mon père, répondit-il.

Et, après avoir achevé mentalement sa prière, Sébastien fit un signe de

croix, une respectueuse révérence à la statue, et suivit le vieillard

hors de l'église.

Celui-ci était un homme de grande taille, robuste, dont le poids des

ans semblait n'avoir en rien altéré la vigoureuse constitution. Il avait

l'oeil vif, profond, la physionomie fine et hautement intelligente. Sur

sa large poitrine ondoyaient les flocons d'une barbe blanche comme la

neige, et brillait une lourde chaîne d'or massif. Il était coiffé d'une

toque en velours noir et vêtu d'une robe de même étoffe, serrée à la

ceinture par une cordelière, costume des opulents armateurs du Levant.

Son fils, Sébastien, lui ressemblait beaucoup.[52] C'était le même

regard, la même délicatesse nerveuse, le teint olivâtre des méridionaux;

mais avec l'expression plus ardente, plus passionnée que comportait

son âge. Il pouvait avoir vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Ses traits,

hardiment accentués, annonçaient l'énergie, l'impressionnabilité,

l'esprit d'aventure.

[Note 52: Son portrait, peint par Holbein, se trouvait encore, en 1831,

dans une galerie particulière, à Bristol. Au-dessous on lit:

«\_Effigies Seb. Caboti Angli, filii Johannis Caboti Veneti, Militis

Aurati, Primi Inventoris Terræ-Novæ, sub Henrieco VII, Angliæ Rege\_.»]

Il portait l'élégant habillement des jeunes gens riches de cette époque;

chapeau de feutre, ombragé d'une plume d'autruche; large fraise

tuyautée en dentelle; justaucorps de drap bleu, galonné d'argent,

haut-de-chausses bouffants, jaunes, à côtes rouges, et attachés au

milieu de la cuisse par une jarretière d'or, bas de soie montant sous le

haut-de-chausses et souliers à la poulaine. Une épée au côté, des gants

de chevreau aux mains, et un léger manteau sur l'épaule, complétaient

son ajustement, dans lequel Sébastien montrait une aisance, une

distinction et une bonne mine qui avaient tourné la tête à plus d'une

bachelette et damoiselle bristolienne.

Mais ni leurs grâces, ni leurs provocantes oeillades, pas même le

désespoir de l'une d'elles, n'avaient trouvé le chemin de son coeur.

Entièrement livré à l'étude, et particulièrement à celle de la sphère

terrestre, le jeune homme était resté longtemps insensible aux charmes

de l'amour. La tendresse de son père, l'affection de ses deux frères,

Louis et Sanchez avaient presque suffi--sa mère étant morte avant qu'il

eût pu la connaître--aux besoins de son âme, jusqu'à la fin du mois qui

précède ce récit.

Le vieillard et lui descendirent la rue du Temple, traversèrent le

pont, et entrèrent, par la porte Saint-Nicolas, dans la rue Haute (High

street). Cette rue, fort étroite et très-ancienne, était bordée de

chaque côté par des boutiques, non point de ces vastes magasins écrasés

d'or et ruisselants de lumière, comme ceux d'aujourd'hui, mais de

petites échoppes, bien noires, bien enfumées, où l'air et le jour ne

semblaient pénétrer qu'à regret, et où les ventes se faisaient plutôt

sur la confiance que l'on accordait au marchand que sur l'examen des

denrées.

Ces boutiques occupaient invariablement la première pièce du

rez-de-chaussée: derrière se trouvait la salle commune à la famille

du négociant, à demi éclairée par une petite cour. Le premier étage

avançait de deux ou trois pieds sur le rez-de-chaussée; le second,

d'autant sur le premier; et, brochant sur le tout, un haut pignon à

angle aigu, surmonté d'une boule ou d'un ornement sculpté, projetait ses

corniches, comme pour abriter le reste.

Le bois, le plâtras et les moellons avaient été les matériaux employés

à la construction des maisons, les fenêtres supérieures faisant saillie,

suivant l'habitude anglaise, les petits vitraux de couleur enchâssés

dans des lamelles de plomb, et les enchevêtrures losangées, croisées en

X ou en carré, de la charpente, et les panneaux et chambranles chargés

de figures grotesques, les marquaient du sceau pittoresque des cités

du moyen âge. Point de chariots, charrettes ou voitures dans la rue,

seulement des brouettes et des traîneaux. Un édit municipal, souvent

renouvelé, interdisait les premiers, «de peur qu'ils n'effondrassent

les canaux et \_gouttes\_[53] souterrains» creusés, vers 1450, pour

l'assainissement de la ville.

[Note 53: Ce mot était employé par les Bristoliens dans le sens

d'égout.]

Aussi était-elle relativement peu bruyante, malgré le grand nombre de

gens de toutes conditions qui encombraient les voies publiques.

--Avez-vous demandé conseil à votre patron, et êtes-vous toujours dans

l'intention de partir? dit Jean Cabot à son fils, en débouchant de la

porte Saint-Nicolas.

--Vous savez, mon père, que c'est mon désir le plus cher. Si nous avions

la confirmation de nos Lettres Patentes, j'aurais déjà, avec votre

autorisation, mis à la voile.

--Oh! dit le vieillard, ces Lettres, nous les conserverons malgré les

méchants. Trop occupé de repousser l'imposteur Perkin Waerbeck, Sa Grâce

le roi nous a sans doute négligés. Mais je suis assuré qu'il ne manquera

pas à la parole qu'il m'a positivement donnée de mettre un de ses

navires à notre disposition. Par malheur, nous ne pouvons différer.

La capture de cette femme sauvage et de ce Français, par un de nos

vaisseaux, cause quelque sensation. Si l'on apprenait qu'il y a des

mines d'or dans les pays d'où ils viennent, les ambitieux et les

intrigants nous raviraient la faveur qui nous attend... Car ce sont bien

des pépites d'or et du meilleur qu'on a trouvées sur cet homme... je les

ai examinées. Ma conviction est formée... \_Corpo di dio\_, ajouta-t-il,

avec un regard enflammé, si tu abordes jamais dans cette contrée, mon

enfant, nous deviendrons les plus riches seigneurs de la terre...

--Ah! fit Sébastien en levant les yeux au ciel, si on avait pu aussi

retrouver ces cartes dont a parlé la jeune fille!

--Tu dis vrai, mon fils. Mais je ne crois pas qu'elles soient égarées.

Le Français les aura enfouies quelque part...

--Vous pensez?

--J'en suis sûr. J'interrogerai encore cette fille, car il faut se

presser. Nous avons fait passer l'homme pour un Flamand, et nous avons

pu obtenir qu'on l'enfermât au château, parce que Henri VII est en

guerre avec la duchesse de Bourgogne, qui soutient le prétendant, mais

nous ne saurions dissimuler longtemps sa nationalité. On apprendra

qu'il est Français, et adieu pour nous l'honneur et le profit de cette

découverte à laquelle nous avons déjà sacrifié tant de travaux et

d'argent. Mieux que tes frères et moi, tu connais la science de

la navigation, il est donc urgent, Sébastien, que tu te lances

immédiatement dans cette entreprise... même si nous ne réussissons pas

à nous procurer les cartes! L'étrangère te sera, d'ailleurs, d'un grand

secours, ne fût-ce que pour communiquer avec les peuplades sauvages.

Moi, je resterai ici, pour attendre la confirmation des Lettres Patentes

et empêcher nos ennemis de nous nuire dans l'esprit du roi[54], pendant

ton absence.

[Note 54: Je m'empresse de déclarer, que, pour ce qui concerne la

découverte historique de Terre-Neuve, j'ai scrupuleusement, après avoir

parcouru les principales relations traitant ce sujet, suivi l'oeuvre

critique de D.-B. Warden (\_A Memoir of Sébastian Cabot\_. London, 1831),

le seul, à mon avis, qui ait parfaitement et complètement élucidé la

matière.

Ce Mémoire me paraît avoir fort bien résolu plusieurs questions

longtemps controversées.

1º La découverte officielle de Terre-Neuve est due à Sébastien et non à

Jean Cabot.

2º Sebastien naquit à Bristol à la fin du XVe siècle. Il fit, à l'âge du

quatre ans, un voyage à Venise, leur patrie, avec son père.

3º La découverte eut lieu le 24 juin 1497.

4º Les premières Lettres-Patentes de Henri VII furent octroyées aux

Cabot, le 5 mars 1496, et on ne les délivra au nom de Jean Cabot que

parce que, sans doute, il présentait à l'avare monarque plus de garantie

que son fils Sébastien, Henri VII s'étant réservé une partie des

bénéfices futurs de l'entreprise.]

Ils arrivaient alors devant une grande et belle maison qui fait encore

le coin des rues Haute et du Vin, et dont la façade est un chef-d'oeuvre

de sculpture gothique.

Au-dessus de la porte, les drapeaux de Venise et de la Grande-Bretagne

mariaient leurs couleurs.

Jean Cabot souleva un lourd marteau de bronze curieusement orné, une

jeune et accorte servante ouvrit la porte, et les deux hommes entrèrent

dans un \_store\_, encombré de caisses, ballots, barriques de toute

espèce, de toute provenance. Là, Sébastien quitta son père, pour monter

à son appartement par un spacieux escalier en chêne bruni par le temps,

tandis que le vieillard pénétrait dans une chambre, au fond du magasin.

Cette pièce lui servait de salle à manger, de bureau et de chambre

à coucher. Son mobilier était, de la plus grande simplicité, car le

prudent armateur cachait avec soin ses richesses, de crainte d'attirer

la convoitise du roi ou de ses rapaces ministres. On n'y remarquait

qu'un lit à baldaquin et colonnes torses de dimension colossale, avec

un Christ en ivoire, accroché, dans la ruelle, quelques cartes jaunies

collées au mur, quatre chaises pesantes, une table plus pesante encore,

une horloge allemande et un bahut, bardé d'acier, scellé dans la

muraille.

Après avoir fermé sa porte par un verrou intérieur, Jean Cabot ouvrit ce

bahut, en pressant un ressort secret, puis en introduisant une clé

dans la serrure. Le coffre s'ouvrit. Au dedans, il y en avait plusieurs

autres, tous fixés au bahut principal, par des crampons d'acier. Leur

serrure était percée dans leur propre couvercle.

Cabot pesa de nouveau sur un ressort, et, avec une petite clé pendue à

sa chaîne d'or, ouvrit un des coffrets. Il se divisait en compartiments

remplis de monnaies étrangères et de pierres précieuses. Dans l'une des

cases, le vieillard prit plusieurs menus morceaux de minerai d'un jaune

étincelant; ensuite il renferma minutieusement ses coffres, se plaça

sous un rayon de lumière, et essaya le minerai avec la pierre de touche

et l'acide nitrique.

--De l'or! murmurait-il en répétant ses expériences, c'est de l'or pur!

Et cette fille déclare que, dans son île, on le trouve mêlé au sable

des rivières! Ah! trouvons, trouvons vite cette île merveilleuse! et ma

fortune dépassera celle des doges, celle des plus fastueux souverains

du globe! Oui, Sébastien fera le voyage. Ses connaissances, son

intrépidité, me répondent du succès. Si le Français voulait nous livrer

ses plans! car cette femme (sa maîtresse, je suppose) m'a dit qu'il

possédait un plan de l'île! Mais il ne le veut céder à aucun prix! La

gloire de la France l'intéresse par-dessus tout. C'est à elle, à elle

qui ravage en ce moment l'Italie, qu'il prétend assurer l'honneur et le

profit de sa découverte. Il refuse même des associés! Mais non; ni lui,

ni la France ne jouiront de ces avantages. Ce sera Jean Cabot, ce sera

Venise auxquels ils appartiendront!

Le vieillard avait prononcé ces paroles avec une vivacité qui le fit

sourire.

--Voyons, reprit-il, du calme. J'ai une idée. La sauvagesse aime le

Français, je n'en puis douter. Si je lui promettais la liberté de son

amant, à condition qu'il m'abandonnera ses plans, ou qu'il les refera

pour nous, s'ils sont perdus!... Oui... oui... c'est cela.

Il mit les pépites dans sa poche, rouvrit la porte de la chambre et

frappa sur un timbre.

La jolie servante accourut à l'appel.

--Mima, lui dit son maître, va me chercher l'étrangère.

Bientôt Toutou-Mak parut devant Jean Cabot.

Vêtue d'un costume européen, à la mode du temps, la jeune Boethique

était ravissante, quoique ses joues fussent pâlies par le chagrin et ses

yeux rougis par des larmes brillant encore sous ses longs cils au moment

où elle entra.

Le vieillard prit un air et un ton paternels.

--Asseyez-vous, mon enfant, lui dit-il en français, mais avec un accent

étranger fortement prononcé; asseyez-vous, et laissez-moi vous parler

dans votre intérêt... rien que dans votre intérêt. Nous nous connaissons

à peine, et, cependant, je sens que je vous aime comme si vous étiez ma

propre fille. Je veux votre bonheur. Vous l'obtiendrez par moi, soyez-en

persuadée. Seulement, il faut m'aider, ne point vous perdre par une

imprudence. Le navire sur lequel vous étiez, quand mon vaisseau

le Mathieu s'en empara, est un navire appartenant aux Flamands,

c'est-à-dire aux ennemis de ce pays. Vous comprenez pourquoi nous avons

faits captifs ceux qui le montaient.

--Mais mon ami est Français! s'écria Toutou-Mak, en séchant ses pleurs.

--Cela n'est pas prouvé, ma chère fille. Nous avons nos habitudes, nos

moeurs, comme vous avez les vôtres. Si j'étais assuré que votre ami,--il

souligna le mot--fût Français, j'insisterais vivement pour qu'il fût

remis tout de suite en liberté!...

--Ah! faites-le! faites-le! dit-elle.

--Volontiers, reprit le rusé Vénitien avec un ton de plus en plus

doucereux; très-volontiers, mais il faut me seconder. Suivant mes

ordres, vous n'êtes point sortie de ma demeure: vous n'avez dit à

personne qui vous êtes, d'où vous venez. C'est bien. Aussi l'on ne vous

a point inquiétée. Vous vivez au milieu de gens qui vous affectionnent,

tandis que peut-être voue seriez en prison...

--Que n'importerait la captivité, si c'était avec lui!

--Certainement; mais ce ne serait pas avec lui, répliqua Cabot, en

souriant. Il est cependant un moyen de vous le rendre...

--Dites! oh! dites!

--Vous le connaissez ce moyen, ma fille. Que notre captif nous dise ce

qu'il a fait de ses plans, et je vous jure qu'aussitôt il sortira de son

cachot.

Toutou-Mak secoua la tête d'un air triste.

--N'est-ce pus vous-même qui nous en avez parlé, de ces cartes? continua

Cabot, n'est-ce pas vous qui m'avez dit qu'étant dans votre île,

il faisait des dessins comme celui-ci ajouta-t-il, en désignant une

mappemonde sur la muraille, et n'est-ce pas vous qui nous avez avoué

qu'il possédait assurément ces parchemins avec lui, au moment où vous

fûtes capturés, car ils ne le quittaient jamais?

--Toutou-Mak a dit vrai, fit la jeune fille avec mélancolie.

--Eh bien, mon enfant, tâchez de savoir où il les a mis, où il les a

cachés, répliqua Jean Cabot, en fixant sur elle un regard scrutateur.

--Et s'ils sont perdus?

--S'ils sont perdus!... Mais non, ils ne le sont pas.....

--Ah! pourquoi, s'écria-t-elle en pleurant, ai-je parlé de ces dessins!

--Croyez-vous que nous n'en aurions pas eu connaissance? dit Cabot en

cherchant à lui en imposer par son geste.

--Pourquoi donc alors ignorez-vous où ils sont? riposta-t-elle avec une

naïveté qui mit en défaut l'astucieux vieillard.

Il se mordit les lèvres et repartit:

--Enfin, ma chère enfant, je ne discuterai pas avec vous; mais faites en

sorte de nous procurer ce que je vous demande. Dites à votre ami qu'il y

va de sa vie... et aussi de la votre...

--Oh! la mienne n'est rien!

--Et la sienne? reprit vivement Cabot, comprenant qu'il avait mis le

doigt sur la corde sensible.

--La vie de mon ami! dit-elle en pâlissant affreusement; oh! si elle est

en danger, pour le sauver je ferai tout ce que vous voudrez.

--Ah! je savais bien que nous finirions par nous entendre, dit

joyeusement le Vénitien. Je vais, ma fille chérie, vous faire donner une

permission pour voir le prisonnier. Vous aurez une heure de tête à tête

avec lui, ajouta-t-il en décochant à Toutou-Mak un coup-d'oeil gaillard;

dans une heure, une jolie femme peut tout obtenir d'un homme, mais

souvenez-vous que si, au bout de ce temps, vous ne me rapportez pas les

plans, je ne réponds plus de ses jours ni des vôtres!

XX

LE CHÂTEAU.--LE «MATTHEW.»--BACCALÉOS.

CONCLUSION

Nous l'avons dit, élevé au XIe siècle par le comte de Glocester et

détruit au XVIIe par Cromwell, le château de Bristol était situé à

l'est de la ville. On y arrivait par les rues Saint-Pierre et du Vin,

auxquelles il servait de protection. C'était un amas considérable

de tours, tourelles et courtines, que commandait un énorme donjon,

semblable, par la forme et la dimension, à la Tour de Londres (\_White

Tower\_). Un large fossé, qu'alimentait la Frome, circulait tout autour,

à quelques pieds des remparts. Il n'avait qu'une seule issue: vis-à-vis

de la cité.

Le coeur de la jeune Boethique lui battait terriblement en approchant,

voilée, de cette redoutable forteresse, dont les hautes murailles

noircies, les créneaux menaçants rappelaient les plus sombres rochers de

la côte groënlandaise.

Un hallebardier, à la mine farouche, l'arrêta sur le pont-levis.

Elle montra une permission de passer que lui avait remise Jean Cabot,

et on l'introduisit dans un corps de garde extérieur, voûté, enfumé,

où quelques soldats dormaient étendus sur un lit de camp, tandis que

d'autres buvaient de l'ale ou jouaient aux dés sur une table graisseuse,

grossièrement équarrie. Une lampe de fer, fichée dans la muraille, les

éclairait, car le corps de garde ne tirait qu'une insuffisante clarté de

la profonde meurtrière qui lui tenait lieu de fenêtre.

Toutou-Mak, fit rapidement ces observations. Elle avait l'oeil vif

et prompt de sa race. Elle songeait à l'évasion de Dubreuil, en cas

d'insuccès. Il fallait profiter de sa visite pour en faciliter les

moyens.

Son apparition au milieu des soudards donna sans doute lieu à des

plaisanteries grossières, à des gestes obscènes, mais elle était bien

trop préoccupée pour remarquer les uns ou pour entendre les autres, même

si elle eût compris l'anglais.

Après une demi-heure d'attente, pendant laquelle on faisait viser son

permis, un homme vint la prendre. C'était le gardien en chef. Il avait

le costume qui a été maintenu pour les \_warders\_ actuels [55] de la

Tour de Londres: toque de velours noir, tailladée, tunique de drap rouge

galonnée sur toutes les coutures, la rose d'Angleterre brodée sur la

poitrine, la fraise plissée au col; une forte ceinture de cuir, d'où

pendait, par un anneau, un gros trousseau de clefs.

[Note 55: On sait que c'est le costume du temps de Henri VII.]

Cet homme fit signe à la jeune femme qui le suivit en silence.

Ils traversèrent une voûte, que dentelait au sommet une herse de fer,

sous laquelle une sentinelle était en faction; puis ils arrivèrent à

une porte fermée. Le conducteur échangea un mot d'ordre. La porte fut

ouverte. Elle précédait une seconde voûte armée et formée comme la

première. L'échange d'un autre mot d'ordre leur en livra l'accès. Ils

pénétrèrent enfin dans la grande cour du château, dont quatre caronades

défendaient encore l'entrée.

Malgré son étendue, cette cour était sombre, triste comme sa clôture. Le

manque d'air, le manque de lumière se faisait sentir même sur le chétif

et souffreteux jardinet établi au milieu. On y étouffait. Des casernes,

des magasins, des arsenaux étaient rangés autour des murailles. Sous la

tour sud-est, on voyait la maison du gouverneur, que dominait de toute

sa puissance, au nord-est, la Guette ou donjon.

Ce donjon se composait d'une tour ronde colossale, élevée de cinquante

pieds, à laquelle on en avait annexé extérieurement une autre, haute du

double.

Un fossé en protégeait le pied, au dedans du château comme au dehors.

Parvenu devant ce fossé, le guide de Toutou-Mak porta un sifflet à ses

lèvres et en tira un son aigu.

Aussitôt un soldat parut à une embrasure, reconnut le gardien, et

un pont-levis s'abaissa. Ils franchirent ce pont, s'arrêtèrent à

l'extrémité dans une salle basse, où une vieille femme fouilla les

vêtements de Toutou-Mak; puis, précédée du geôlier, celle-ci passa dans

un corps de garde placé derrière cette pièce; le geôlier ouvrit

une porte, et ils gravirent un escalier à vis, dans lequel le vent

s'engouffrait avec des lamentations lugubres. La cage en était si

étroite que deux personnes n'eussent pu monter ou descendre de front, si

obscure que Toutou-Mak se heurtait à chaque palier contre les marches.

L'ascension se termina enfin par une série de petits escaliers

s'embranchant dans le tronc principal. Une meurtrière les éclairait.

Chacun n'avait que cinq ou six degrés.

Le taciturne geôlier tira les verrous d'une porte, en fit jouer la

serrure; un lourd panneau grinça âprement sur ses gonds, un autre

encore, et l'homme, se retournant, poussa la jeune femme tremblante

dans une cellule où un vif rayon de soleil, flambant à travers la grille

d'une ouverture carrée, lui éblouit tout à coup les yeux.

Et la porte se referma avec fracas derrière elle.

L'émotion faisait chanceler Toutou-Mak. Elle s'appuya à la muraille.

--Qui êtes-vous? que me voulez-vous? dit en français une voix bien

connue, dont le son la ranima aussitôt.

Elle se précipita vers un homme en haillons, étendu sur une misérable

litière, en un coin du cachot.

--Qui êtes-vous? que me voulez-vous? répéta-t-il.

Puis son coeur bondit, s'échappa tout entier dans un cri

--Toutou-Mak!

La jeune femme venait de relever son voile.

Pauvre capitaine Dubreuil, comme huit jours dans cette prison l'avaient

changé! Il avait plus vieilli en ce court espace, de temps que durant

ses trois années d'épreuves, épouvantables bien souvent, passées au

milieu des sauvages du Succanunga et de Baccaléos!

--Je t'apporte la liberté! lui murmura son amante entre deux baisers

mouillés de larmes.

--La liberté! les Anglais, nos ennemis jurés, me rendraient ma liberté!

Ah! je ne puis croire...

--N'es-tu pas Français?

--Eh! c'est bien pour cela que je doute de tes bonnes paroles. Mais elle

ne me fait plus rien la liberté! puisque je te revois; que je te presse

sur mon sein. Ce n'est pas un rêve!... J'ai besoin d'être rassuré! Mes

sens ne me trompent-ils pas? Mais non, c'est toi, je te sens, parle-moi,

amie, que j'entende le son de ta voix; car j'ai peur encore qu'un songe

décevant...

--Non, mon bien-aimé, dit-elle en le baisant avec tendresse, non, ce

n'est pas un songe. Je suis là, je t'aime! Nous serons libres tout à

l'heure...

--Libres! fit-il avec un mélancolique sourire. Tu as confiance aux

Anglais, toi!

--Mais on m'a promis...

--Ah! leurs promesses! je les connais! Laissons là. Embrasse-moi!

encore! encore! Je puis mourir maintenant..

--Mourir! ne prononce pas ce mot, Guillaume! il m'effraie!...

--Je ne complais plus sur une félicité pareille. Depuis six semaines je

ne t'avais pas vue. Plongé dans le fond du navire qui avait enlevé celui

qui nous ramenait en Europe, enfermé ensuite dans cette tour, sachant

combien est ardente la haine des Anglais pour nous, il ne me restait

aucun espoir. Hélas! je me disais: Que je la revoie un moment, un

seul, et j'affronterai gaiement la mort. Mais j'ignorais ton sort,

comprends-tu mon anxiété, mes angoisses?... Que t'est-il arrivé, dis?

--Plus tard, ami, je te conterai cela. Écoute...

--Non, non, rien avant que tu ne m'aies conté...

--Eh bien, quand le vaisseau fut pris, on me transporta sur l'autre où

je fus convenablement traitée par le chef...

--Cela m'étonne.

--Il empêcha ses guerriers de me brutaliser, et en débarquant dans ce

grand village anglais, comme tu l'appelles, on me plaça dans une grande

cabane dont le maître me fit bon accueil. Mais il me défendit de sortir,

m'ordonna de mettre ces vêtements, et m'interrogea...

--Ah! il t'a interrogée?

--Oui, sur toi, sur l'île...

--Et, s'écria Dubreuil, tu lui as dit qu'il y avait de ces pierres

jaunes, comme celles qu'on m'a volées en m'enlevant mes habits...

--Il me l'a demandé: j'ai répondu oui.

--Imprudente!... Mais non, pardonne, je, suis fou. Tu ne savais pas.

--Je lui ai dit aussi, continua Toutou-Mak s'armant de courage, que tu

avais fait des dessins...

--Tu lui as dit cela? proféra Dubreuil en la repoussant avec vivacité.

L'Indienne se mit à pleurer.

--Mon ami ne m'aime plus, il est irrité contre moi, sanglota-t-elle.

--Ah! je ne sais ce que je fais, dit-il en la ramenant doucement avec

la main. Vois-tu, le chagrin m'a troublé le cerveau. Sois indulgente.

Dis-moi que tu n'es pas fâchée de ma brusquerie...

--Fâchée? peux-tu le penser? c'est moi qui suis coupable.

--Du reste, reprit-il en plongeant ses doigts caressants dans les longs

cheveux de la jeune femme, qu'importe que tu leur aies dit cela!

Mes parchemins, ils ne les trouveront pas. Et si la France n'en peut

profiter, ce ne sera pas l'Angleterre; non, non, ce ne sera pas elle...

--Ils sont donc perdus, insinua Toutou-Mak.

--Point, dit-il avec un sourire, mais ils sont cachés, bien cachés.

La fille de Kouckedaoui refoula un cri de surprise et de joie près

d'éclater sur ses lèvres. Elle se pencha amoureusement vers Dubreuil,

lui jeta un bras autour du cou, et, sa joue appuyée sur la joue brûlante

du jeune homme:

--Mon bien-aimé les a donc serrés sur le vaisseau? dit-elle d'un ton

négligent.

--Du tout: oh! je n'étais pas si sot, je connais les Anglais, répondit

Dubreuil, se laissant aller aux charmes de l'expansion; d'ailleurs,

j'avais reçu une leçon. Tu te souviens de notre départ de Baccaléos, mon

adorée, tu te souviens de cette cruelle maladie que je fis, à la suite

de la grande chasse, d'où je revins avec une fièvre qui me retint dix

lunes au lit.

--Oh! oui, je m'en souviens, et me souviens aussi que, te trouvant

faible encore, après l'hiver, je voulus, malgré toi, t'accompagner à la

pêche ordonnée par le bouhinne, à la saison des oiseaux de neige[56],

afin, disait-il, de célébrer notre mariage par un grand banquet. Nous

partîmes, emportant nos chimans à la côte. Il y avait beaucoup de

phoques et de morses. Tu les poursuivais sur les glaçons, trop loin du

rivage. Je te priais de ne pas nous écarter autant. Mais tes oreilles

étaient alors closes à ma voix. Et un jour, un coup de vent nous

entraîna vers la haute mer. Nous étions seuls dans notre canot. Je

n'avais pas peur de la mort, puisqu'elle m'aurait frappée avec toi...

[Note 56: Le mois de mars.]

--Ah! je t'aime! s'écria Dubreuil, lui fermant la bouche sous un baiser.

Toutou-Mak reprit après un doux moment de silence:

--La tempête nous chassait toujours à l'est, quand le soir nous

aperçûmes ce que tu nommes un vaisseau, courant sur nous. Tu

appréhendais que ce fût un ennemi.

--Non, non, ce n'était pas un ennemi, mais un bateau flamand, qui

pêchait la morue dans ces parages. Il nous reçut bienveillamment à son

bord. Mais je commis la faute de parler au capitaine de mes découvertes,

de mes cartes. Il voulut voir celles-ci; j'eus l'imprudence de les

lui montrer; dès lors, il en désira la possession, me tourmenta pour

l'obtenir, et peut-être aurait-il usé de violence envers moi, si nous

n'avions été capturés par le navire anglais. Cette leçon, comme je te

le disais tout à l'heure, m'avait mis sur mes gardes. On me jeta dans la

cale avec les Flamands. Le capitaine anglais me questionna à son tour.

Je simulai la démence. Il me laissa tranquille. Mais, prévoyant ce

qui arriva, au moment de débarquer dans cette ville, vers le soir, je

profitai de la confusion et de la foule pour m'évader du navire, courus

cacher mes parchemins dans un rocher sur le bord du fleuve, et revins me

mêler aux captifs.

--Eh! quoi, tu ne t'es pas enfui, mon ami? s'écria Toutou-Mak.

--T'aurais-je laissée seule aux mains de nos ennemis? répondit-il avec

un doux accent de reproche.

--Oh! tu es bon!

--Je plaçai donc, continua Dubreuil, mon rouleau dans une fente du

rocher, à deux cents pas du vaisseau, et je traçai avec un caillou

une croix pour reconnaître l'endroit. Ah! si tes Anglais le savaient!

M'ont-ils interrogé, torturé, les lâches! Cet or, qu'ils avaient

découvert dans mes vêtements, et que j'avais négligé d'enfouir, cet or

leur tenait en tête! «Où l'as-tu eu? d'où viens-tu?» Non, non, ils ne

le sauront pas! Plutôt périr mille fois que de le leur révéler! Si le

capitaine du navire flamand n'avait pas été tué dans l'abordage, ils

m'eussent égorgé pour me faire parler!... Mais oublions ces souvenirs;

causons de toi, Toutou-Mak, causons de toi, chérie...

--Ah! que j'ai hâte de te voir libre! Pourquoi ne pas consentir à livrer

ces parchemins?

--Ces parchemins!... les livrer... aux Anglais... Jamais! oh! non,

jamais! s'écria-t-il avec un rire métallique qui fit frémir l'Indienne.

Puis il ajouta d'un ton impérieux:

--J'espère que la fille de Kouckedaoui ne trahira pas mon secret.

Et ses yeux perçants, rivés sur elle, exigeaient une réponse.

--Toutou-Mak sauvera son bien-aimé! dit-elle en l'embrassant avec une

ardeur qui lui fit tout oublier.

Le grincement d'une clé dans la serrure de la cellule les arracha à leur

extase.

--A bientôt! tu seras libre! dit-elle en quittant le jeune homme qui

secouait la tête d'un air de doute.

Toutou-Mak aimait trop pour s'arrêter aux nobles considérations

qui retenaient Dubreuil dans les fers, elle était trop crédule pour

suspecter un instant la bonne foi de Jean Cabot.

Elle vola à la maison de l'armateur, et, d'une voix haletante, lui

indiqua le lieu où il trouverait les cartes, en réclamant la liberté

immédiate du prisonnier, pour prix de ce service.

Cabot l'embrassa avec effusion, renouvela son engagement et ses

protestations d'amitié. Mais, ajouta-t-il, il fallut attendre quelques

jours, solliciter du roi d'Angleterre un ordre d'élargissement.

Toutou-Mak crut à tout cela. Pourquoi aurait-elle suspecté la sincérité

de ce vieillard, qui déjà trébuchait aux portes de la tombe?[57] Il

avait l'air si vénérable, si digne!

[Note 57: Il mourut, croit-on, l'année suivante.]

Une heure après, les Cabot avaient en leurs mains les précieux

documents.

Le soir, sous un prétexte futile, la jeune fille fut conduite à bord du

\_Matthew\_, amarré au quai de la Frome, près de l'église Saint-Étienne.

Mais là, on l'enferma dans une cabine, et la pauvre innocente comprit

alors seulement la perfidie dont elle avait été la complice involontaire

et le jouet.

Dans la matinée du lendemain, le navire appareilla et, béni par

le clergé catholique, sortit du port, aux acclamations d'une foule

nombreuse, accompagné de trois ou quatre petits bâtiments «que les

marchands de Bristol envoyèrent avec lui, chargés de gros drap, de

bonneterie et d'autres marchandises de peu de valeur[58].»

[Note 58: \_Histoire des découvertes\_, etc., par J.-B. FORSTER.]

Quand on fut hors du canal de Bristol, Sébastien Cabot, qui commandait

la flottille, ouvrit lui-même la cabine où était emprisonnée Toutou-Mak.

Il se jeta à ses pieds, la supplia d'excuser la conduite de son père et

de prêter l'oreille aux accents de l'amour qu'elle lui avait inspiré.

Sébastien aimait pour la première fois, il aimait avec la violence d'un

homme chez qui ce sentiment est nouveau vierge à un âge où chez les

autres il est souvent épuisé. Il aimait furieusement, comme aiment ceux

qu'une passion étrangère, soudaine, a détournés de leur concentration

habituelle. Il fut ardent, pressant, sublime d'éloquence. Le feu

étincelait dans ses yeux, tombait comme une lave brûlante de ses lèvres,

jaillissait en effluves de ses gestes. Toutou-Mak se montra plus froide

que les glaces du Succanunga. Un silence absolu, d'un dédain suprême,

fut sa réponse unique. Sébastien sortit désespéré et plus amoureux que

jamais. Maintes fois il revint à la charge, sans plus de succès. Une

nuit, emporté par la flamme qui le dévorait, il se lève, fou de passion;

il entre dans la cabine de la jeune femme. Tout est noir comme le crime

qu'il projette. On n'entend que le ruissellement des vagues aux flancs

du navire. Sébastien, les jambes flageolantes, la sueur au front,

s'approche du hamac où repose l'Indienne, il y porte la main.

Toutou-Mak bondit, saute à terre, et d'une voix vibrante:

--Écoute, dit-elle; je tiens un couteau; si tu me touches, si tu fais un

mouvement vers moi, je me tue.

Au fond, Sébastien n'était point pervers. Le délire avait pu un instant

triompher de sa raison, de ses bons sentiments. Son dessein lui fit

horreur; il s'enfuit sur le pont, en maudissant la destinée qui avait

jeté cette créature sur ses pas. Dès lors, il chercha à vaincre sa

funeste passion, et cessa de tourmenter la malheureuse jeune femme. Mais

ses efforts même n'eurent pour effet que d'attiser la fièvre dont il

était consumé. Le succès de son voyage avait cessé d'être le but unique

de sa vie. Morne, triste, il laissait plus aux vents qu'à son habileté

le soin de diriger la flotte; ses matelots commençaient à murmurer;

il ne les entendait même pas, quand un matin, alors qu'il se promenait

rêveur sur le tillac, la vigie cria:

--Terre!

Ce mot magique tira Sébastien de sa torpeur, et amena sur le pont tous

les marins, proférant des cris d'allégresse.

--\_Bona Vista\_,[59] murmura en italien le capitaine, en découvrant un

promontoire rocheux qui s'avançait dans la mer.

[Note 59: Ici je me suis conformé à la version la plus accréditée,

quoique contraire à l'opinion de Warden.]

Il aurait voulu aborder. Mais la brise l'emportait au sud-est. Il

rangea, à huit ou dix milles du rivage, une Côte, qui paraissait peu

fertile et profondément indentée.

Sur le soir, le vent étant tombé, le \_Matthew\_ mouilla dans une

baie qu'on nomma Saint-Jean, en mémoire de l'apôtre dont on fêtait

l'anniversaire ce jour-là, 24 juin.

Sébastien Cabot étudia les cartes dérobées à Dubreuil et y observa, à

sa grande satisfaction, le littoral qu'il venait de découvrir, assez

fidèlement dessiné. C'était la côte orientale d'une île triangulaire,

située par le 49° de latitude et 55° de longitude.

Une note indiquait que là, mais à peu près à la hauteur du 50° de

latitude, on trouverait le petit lac aurifère. Sébastien Cabot, ravi,

consulta Toutou-Mak qui, le voyant plus réservé, consentait maintenant

à causer avec lui. Mais elle ne put lui fournir aucun renseignement. Si

c'était réellement l'île désignée sous le nom de Baccaléos sur la carte

de Dubreuil, elle n'en avait jamais parcouru cette partie.

Le lendemain, Cabot leva l'ancre et cingla à l'est, puis à l'ouest et

au nord sans perdre l'île de vue. Il arriva ainsi dans un détroit si

correctement tracé sur un des plans de Dubreuil, que tous ses doutes

cessèrent.

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis la première découverte.

L'équipage voulait descendre à terre. Sébastien permit à quelques hommes

de s'y rendre. Ils revinrent bientôt traînant avec eux trois indigènes,

couverts de peaux. Toutou-Mak reconnut les Uskimé méridionaux.

Elle causa avec eux, et confirma le capitaine dans son idée qu'il avait

la terre ferme à sa gauche, l'île de Baccaléos à sa droite.

Les Esquimaux furent retenus sur le \_Matthew\_, et l'on vira de bord pour

aller ancrer dans la baie de Higourmachat, très-rapprochée du lieu où

Dubreuil avait recueilli ses pépites.

Toutou-Mak pria Sébastien de la laisser aborder, pour visiter sa mère

et ses compatriotes. Elle conduirait, assurait-elle, les Anglais au lac.

Mais le capitaine en était trop épris pour s'exposer à ce qu'elle lui

échappât. Loin d'acquiescer à son désir, il la renferma de nouveau, et

envoya à terre un détachement.

A leur retour, ses gens lui annoncèrent qu'ils avaient été assaillis et

repoussés par une forte troupe d'hommes armés, avec une perte de six de

leurs camarades. Cette nouvelle affligea d'autant plus Sébastien, que le

scorbut ravageait son équipage, et qu'on avait laissé en arrière les

petits vaisseaux qui naviguaient de conserve avec le \_Matthew\_.

Cependant, les matelots ramenaient un insulaire parlant quelques mots de

français, et qui s'était donné à eux en les prenant pour des Français.

Sébastien le fit venir en sa présence. Le sauvage paraissait enchanté

de voir des Innuit-Ili. Il témoignait d'une joie si excessive que le

capitaine, ne comprenant rien à ses gestes et à son jargon entremêlé de

termes français, le conduisit à Toutou-Mak.

Le sauvage poussa un cri de surprise, et la jeune femme se précipita

dans les bras de Triuniak. Il voulut l'emmener! Mais lui-même était déjà

prisonnier avec sa fille adoptive.

Cabot, satisfait de cette découverte, décida qu'il reviendrait, l'année

suivante, avec des forces suffisantes pour s'emparer de l'île, il reprit

sa route vers le nord, en espérant rejoindre la flottille et trouver un

passage au Cathay.

Toujours guidé par les plans de Dubreuil, il s'éleva ainsi jusqu'au

cinquante-sixième degré de latitude nord. Mais à ce point, il dut se

soumettre aux représentations de ses officiers et à la mutinerie de

l'équipage, qui considéraient cette tentative comme un échec, parce que

non-seulement on n'avait pas recueilli d'or, mais parce qu'on n'avait vu

qu'un pays nu, désolé, où le froid sévissait cruellement.

C'était à la fin d'août, Sébastien Cabot tourna le cap sur l'Angleterre

et rentra au commencement d'octobre dans le canal de Bristol.

Par une sombre soirée, le \_Matthew\_ essaya de franchir la barre du

fleuve Severn; mais, battu d'un vent contraire et ne réussissant pas à

s'affourcher, il courut, sous ses focs de beaupré, des bordées dans le

canal en attendant le retour de la marée.

Il était neuf heures environ. A l'exception du pilote et d'un homme de

quart, tout semblait dormir à bord. Néanmoins, dans une cabine, au pied

du grand mat, Triuniak et Toutou-Mak veillaient.

--Ma fille est-elle prête? dit à voix basse le Groënlandais, vêtu et

armé comme pour une expédition.

--Oui; partons. Tu as les cordes et ces instruments qui coupent le fer,

que j'ai pris à celui qu'ils nomment un charpentier?

--Je les ai. Mais es-tu sûre de bien retrouver ta piste?

--Toutou-Mak reconnaîtrait partout l'endroit où elle a posé une fois le

pied.

--Viens, ma fille.

Ils sortirent de la cabine, montèrent sur le pont en portant un lourd

paquet, et, se coulant vers la préceinte, l'escaladèrent pour glisser

sans bruit dans la mer.

Au sommet d'une falaise, un feu servait de phare, ils se dirigèrent à

sa lueur, traînant derrière eux une bouée de liège sur laquelle était

assujetti un gros rouleau de cordes. La traversée était longue, plus

d'une lieue.

Qu'était-ce pour de tels nageurs? De la côte à Bristol, huit milles

environ. En moins de quatre heures les deux Indiens eurent effectué le

double trajet.

Ils arrivent, contournent les murs de la ville en longeant la rive

droite de la Frome. Les voici devant le donjon du château. Le talus du

fossé est planté d'une oseraie, ils s'y blottissent. Le cri du faucon

déchire l'air; il est répété trois fois à intervalles réguliers, avec

des cadences particulières. Un objet blanc, un chiffon flotte à l'une

des fenêtres du donjon. On distingue cet objet à travers les profondeurs

de la nuit.

--Bien! murmure, en bandant son arc, Triuniak qui a poussé les trois

cris, il est là, il a reconnu notre signal d'autrefois: nous sauverons

Innuit-Ili.

Je n'entreprendrai pas de peindre les émotions de Toutou-Mak.

Le Groënlandais dévide un peloton de ficelle, en attache le bout à

une flèche et décroche cette flèche vers la fenêtre. Elle pénètre.

La ficelle est retenue. Alors Triuniak se jette à l'eau, en emportant

l'autre bout de la ligne et son rouleau de cordes, traverse le fossé

et va se placer sous la tour. A la ficelle, il fixe tout à la fois la

corde, quelques limes, un ciseau à froid et un couteau de matelot.

De nouveau le faucon exhale son cri.

La ficelle monte; avec elle la corde et les instruments. Une heure

s'écoule, heure de poignante anxiété pour Toutou-Mak. Le ciel est

complètement voilé. Il tombe une pluie fine. A peine aperçoit-on la

sombre silhouette du château. Nul autre son que le sifflement de la bise

et le clapotement monotones de l'eau contre la berge.

Enfin la corde s'agite. Les yeux de Triuniak discernent une ombre dont

le noir plus opaque tranche, à soixante pieds au-dessus de lui, sur la

masse générale des ombres.

La corde oscille, on entend un frottement sourd. Guillaume Dubreuil est

dans les bras de Triuniak; un moment après dans ceux de Toutou-Mak.

Mais il faut fuir. Pas une minute à perdre. Où? comment? L'Indienne

a tout prévu. En remontant la rive de la Frome, elle a remarqué un

bateau-pêcheur isolé; on s'en empare, on hisse la voile, la brise

est bonne; l'embouchure de la Severn est bientôt franchie. On passe

forcément sous le vent du \_Matthew\_, qui hèle le bateau; celui-ci ne

s'empresse guère de répondre; et, le lendemain, nos amis débarquent sur

les côtes de France.

Le 12 décembre de cette même année, au milieu d'un concours immense, on

célébrait avec toute la pompe catholique, dans l'église Saint-Remi, de

Dieppe, le baptême de Toutou-Mak, sous le nom de Constance, la patronne

du jour, et aussitôt après le mariage de Constance avec le capitaine

Guillaume Dubreuil.

--Mon fils, dit Triuniak en sortant du temple, tu m'as promis de me

ramener au Succanunga; tu tiendras ta parole n'est-ce pas?... Quoique

j'aime ton pays et ton Dieu je veux que mes ossements reposent près de

ceux de mes ancêtres, car je sens que l'Uski n'est point fait pour vivre

chez l'homme blanc, point fait pour habiter son paradis...

--Hélas! oui, répondit tristement Dubreuil, je t'y ramènerai puisque tu

le désires, père, mais, ajouta-t-il avec enthousiasme, je reconquerrai

sur les Anglais la gloire dont ils ont voulu frustrer ma patrie!

FIN

TABLE

A mon ami Ch. Dubois de Gennes.

I--L'Insurrection.

II--Les Sauvages.

III--Le Groënland.

IV--L'Angekkok-poglit.

V--Kougib.

VI--Disparition.

VII--La Fuite.

VIII--La Traversée.

IX--La Rixe.

X--Captif.

XI--La Fête du soleil.

XII--Le Chant de mort.

XIII--Kouckedaoui.

XIV--L'île des grandes cascades.

XV--Le Terre-neuve.

XVI--Monde Kouckedaoui.

XVII--Retrouvée.

XVIII--Le Fou.

XIX--Bristol.

XX--Le Château.--Le «Matthew.»--Baccaléos.

Conclusion.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

E. GREVIN--IMPRIMERIE DE LAGNY.

End of Project Gutenberg's La fille des indiens rouges, by Émile Chevalier

\*\*\* END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK LA FILLE DES INDIENS ROUGES \*\*\*

\*\*\*\*\* This file should be named 18263-8.txt or 18263-8.zip \*\*\*\*\*

This and all associated files of various formats will be found in:

http://www.gutenberg.org/1/8/2/6/18263/

Produced by Rénald Lévesque

Updated editions will replace the previous one--the old editions

will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means that no

one owns a United States copyright in these works, so the Foundation

(and you!) can copy and distribute it in the United States without

permission and without paying copyright royalties. Special rules,

set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to

copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to

protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project

Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you

charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you

do not charge anything for copies of this eBook, complying with the

rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose

such as creation of derivative works, reports, performances and

research. They may be modified and printed and given away--you may do

practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is

subject to the trademark license, especially commercial

redistribution.

\*\*\* START: FULL LICENSE \*\*\*

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE

PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free

distribution of electronic works, by using or distributing this work

(or any other work associated in any way with the phrase "Project

Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project

Gutenberg-tm License (available with this file or online at

http://gutenberg.org/license).

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm

electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm

electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to

and accept all the terms of this license and intellectual property

(trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all

the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy

all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession.

If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project

Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the

terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or

entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be

used on or associated in any way with an electronic work by people who

agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few

things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works

even without complying with the full terms of this agreement. See

paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project

Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement

and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic

works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation"

or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project

Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the

collection are in the public domain in the United States. If an

individual work is in the public domain in the United States and you are

located in the United States, we do not claim a right to prevent you from

copying, distributing, performing, displaying or creating derivative

works based on the work as long as all references to Project Gutenberg

are removed. Of course, we hope that you will support the Project

Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by

freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of

this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with

the work. You can easily comply with the terms of this agreement by

keeping this work in the same format with its attached full Project

Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern

what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in

a constant state of change. If you are outside the United States, check

the laws of your country in addition to the terms of this agreement

before downloading, copying, displaying, performing, distributing or

creating derivative works based on this work or any other Project

Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning

the copyright status of any work in any country outside the United

States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate

access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently

whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the

phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project

Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed,

copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with

almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or

re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included

with this eBook or online at www.gutenberg.org

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived

from the public domain (does not contain a notice indicating that it is

posted with permission of the copyright holder), the work can be copied

and distributed to anyone in the United States without paying any fees

or charges. If you are redistributing or providing access to a work

with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the

work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1

through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the

Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or

1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted

with the permission of the copyright holder, your use and distribution

must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional

terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked

to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the

permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm

License terms from this work, or any files containing a part of this

work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this

electronic work, or any part of this electronic work, without

prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with

active links or immediate access to the full terms of the Project

Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary,

compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any

word processing or hypertext form. However, if you provide access to or

distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than

"Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version

posted on the official Project Gutenberg-tm web site (www.gutenberg.org),

you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a

copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon

request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other

form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm

License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying,

performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works

unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing

access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided

that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from

the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method

you already use to calculate your applicable taxes. The fee is

owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he

has agreed to donate royalties under this paragraph to the

Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments

must be paid within 60 days following each date on which you

prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax

returns. Royalty payments should be clearly marked as such and

sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the

address specified in Section 4, "Information about donations to

the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies

you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he

does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm

License. You must require such a user to return or

destroy all copies of the works possessed in a physical medium

and discontinue all use of and all access to other copies of

Project Gutenberg-tm works.

- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any

money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the

electronic work is discovered and reported to you within 90 days

of receipt of the work.

- You comply with all other terms of this agreement for free

distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm

electronic work or group of works on different terms than are set

forth in this agreement, you must obtain permission in writing from

both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael

Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the

Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable

effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread

public domain works in creating the Project Gutenberg-tm

collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic

works, and the medium on which they may be stored, may contain

"Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or

corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual

property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a

computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by

your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right

of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project

Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project

Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project

Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all

liability to you for damages, costs and expenses, including legal

fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT

LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE

PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE

TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE

LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR

INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH

DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a

defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can

receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a

written explanation to the person you received the work from. If you

received the work on a physical medium, you must return the medium with

your written explanation. The person or entity that provided you with

the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a

refund. If you received the work electronically, the person or entity

providing it to you may choose to give you a second opportunity to

receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy

is also defective, you may demand a refund in writing without further

opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth

in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS', WITH NO OTHER

WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO

WARRANTIES OF MERCHANTIBILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied

warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages.

If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the

law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be

interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by

the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any

provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the

trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone

providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance

with this agreement, and any volunteers associated with the production,

promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works,

harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees,

that arise directly or indirectly from any of the following which you do

or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm

work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any

Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of

electronic works in formats readable by the widest variety of computers

including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists

because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from

people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the

assistance they need, is critical to reaching Project Gutenberg-tm's

goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will

remain freely available for generations to come. In 2001, the Project

Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure

and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations.

To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4

and the Foundation web page at http://www.pglaf.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive

Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit

501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the

state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal

Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification

number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at

http://pglaf.org/fundraising. Contributions to the Project Gutenberg

Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent

permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S.

Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered

throughout numerous locations. Its business office is located at

809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email

business@pglaf.org. Email contact links and up to date contact

information can be found at the Foundation's web site and official

page at http://pglaf.org

For additional contact information:

Dr. Gregory B. Newby

Chief Executive and Director

gbnewby@pglaf.org

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg

Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide

spread public support and donations to carry out its mission of

increasing the number of public domain and licensed works that can be

freely distributed in machine readable form accessible by the widest

array of equipment including outdated equipment. Many small donations

($1 to $5,000) are particularly important to maintaining tax exempt

status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating

charities and charitable donations in all 50 states of the United

States. Compliance requirements are not uniform and it takes a

considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up

with these requirements. We do not solicit donations in locations

where we have not received written confirmation of compliance. To

SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any

particular state visit http://pglaf.org

While we cannot and do not solicit contributions from states where we

have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition

against accepting unsolicited donations from donors in such states who

approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make

any statements concerning tax treatment of donations received from

outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation

methods and addresses. Donations are accepted in a number of other

ways including checks, online payments and credit card

donations. To donate, please visit: http://pglaf.org/donate

Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic

works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm

concept of a library of electronic works that could be freely shared

with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project

Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed

editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S.

unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily

keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

http://www.gutenberg.org

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm,

including how to make donations to the Project Gutenberg Literary

Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to

subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.

\*\*\* END: FULL LICENSE \*\*\*